

Le premier livre de Norader

Norader, 2001.

Incipit

Amour mourait comme K-6097.S laissait ramper ses mains vigoureuses sur le visage trop parfait d'une chtematachoris, les courtisanes sans conscience de la cour impériale. K-6097.S ne frissonne pas tandis que ses paumes affermies par le froid d'une vie de solitude effleurent l'invisible duvet de ses joues. La douceur de ses bras n'éveille en lui aucun souvenir. Au bout de ses doigts fins et lisses s'écoule une affection sans substance, qu'il ne peut retenir. Le temps reste suspendu dans les reflets bleutés de ses cils, comme les gouttes trop brillantes d'une suavité impuissante à confondre son être. Sa volonté de marbre s'étonne dans cet absurde abandon sans enjeu. Il écoute avec intérêt le divers coloré de ces impressions de douceur. K-6097.S arme son corps pour une puissante étreinte sans chaleur. Chora ne tremble pas. En pleine adéquation avec son être de velours, elle ramène délicatement ses mains sur le dos du soldat éprouvé par la guerre. Et comme le fauve aux abois se redresse devant la mort, elle perçoit dans chacun de ses mouvements impeccablement précis, la marque certaine de sa totale incompréhension. Elle ne peut l'interroger. Le rassurer par des paroles lactées est impossible. Sa nature profonde d'objet vivant ne bride pas sa volonté : elle ne peut l'éprouver. Perdue dans les impasses de sa pensée, apeurée par l'immensité de l'inutilité de ses impressions, elle se jette de plus bel au plus profond du pouvoir de cet homme. Toujours, elle tombe dans le puits de sa volonté. Tout en bas, le plaisir gratuit l'appelle. Noyé dans ses cheveux finement bouclés, K-6097.S laisse filtrer son regard sur ces épaules nues, ces jambes plastiques qu'il découvre sans émotion. Les arabesques de son corps l'intriguent. Ses charmes scientifiquement calculés glissent sur son être. K-6097 a voué cette heure à la patience. Il souhaite renoncer à l'érection de sa puissance, pour quelques instants. Une expérience sans conséquences, une nécessité administrative. Il veut s'oublier pour atteindre l'émotion, mais au-delà de cet oubli, la hantise du vide le happe et le renvoie comme la carcasse brisée d'un noyé, à la surface de sa propre conscience. K-6097.S perçoit la douceur de cette rencontre ; la facilité de la caresse le rassérène. Il est calme et ose sourire. Pas à cet animal ! Non...À la puissance de son être omnipotent.

L'Amour ne lui a pas ravi son destin. Il s'offre à la langueur. Son orgueil le défie, défi ultime, celui de la simplicité commune. Maintenant, il se sent prêt ; il ferme ses paupières. Derrière le masque de la cécité, de nouvelles sensations éclosent. Il imagine la couleur de son corps. Ses lèvres frémissent, ses mains palpitent sur sa poitrine. Elle meut ses jambes avec lenteur. Elle place sa ferveur naturelle entre les siennes. Les caresses de ses bras écartent ses hésitations. Les mouvements de son corps souple effacent ses répulsions. Elle l'initie à la douceur et cherche sans cesse à amorcer l'échange. K-6097.S écarte les pétales de son affection. Il se découvre des capacités à la sentir au creux de ses gestes. Le toucher éveille en lui d' uniques perceptions. Pleines de vie. K-6097.S plonge au sein de ses corolles mauves, il voudrait s'y perdre à jamais. Les fraîches pousses de son éveil à l'émotion émergent. Le rythme de ses satisfactions s'intensifie. De tièdes effluves naissent sous les paumes de la jeune fille, qui dessinent sur le torse du militaire, des courbes toujours plus profondes. La chtematachoris s'active et s'agite. Elle embaume ses attentions ciselées et de ses baisers moites le corps du capitaine. K-6097.S ne se voit plus et ne s'en rend pas compte. Il est au-delà de la conscience. La fleur de son être va bientôt jaillir des affres de sa résignation. Elle l'a amené à effleurer d'un doigt timide la réciprocité. Sans heurt, elle le mène à travers un océan végétal, coloré et chatoyant. Sous la légère poussée de ses phalanges, il a une nouvelle

fois clos ses yeux. Et l'obscurité s'éclaire d'une lumière indistincte et insaisissable mais ô combien pure et réchauffante. Il ne peut déterminer sa provenance. Un rayonnement sans éclat insoutenable, une clarté sans ombres qui enveloppe et reconforte. Et l'espace d'un instant, K-6097 voit son être fusionner avec la chtëmatachoris. Espoir d'anticipation, plénitude rêvée et qui s'échappe dans le devenir : Il est ramené à la matérialité. Chora masse son corps de ses désirs apprivoisés. Pour la première fois, K-6097.S s'évade. Son être pur est si léger. Il ne respire plus qu'à travers Celle qui le guide sans peine sur les ruisseaux limpides du bonheur. Une peau nacrée, blonde comme les blés. De ses mains libérées, K-6097 vivifie chaque parcelle de cette peau offerte, de ce corps tendre. Un être vierge, un être pur, sans raison, sans linteau moral, sans le socle de la nature peccable de l'homme. Une blancheur sans désir. Le naturel de son offrande corporelle vient mettre en lumière la remise de ses doutes, le coffret poussiéreux de ses hésitations. K-609...ne peut réprimer un soupir. Il commence à percevoir la substance éphémère de cette communion sans jugement. Il voudrait vivre. K-609 suffoque. K-60... désire la vie, celle qu'il n'a jamais reçue de son propre être, de ce destin dont il est responsable et qui l'accule à l'échec. K-6...a compris les mouvements toujours plus intenses, toujours plus en adéquation avec les siens.

Chora se redresse comme une vague chargée d'écume pour superposer leur deux corps. K-6...sent irrésistiblement l'angoisse poindre derrière le combat que mène la chtëmatachoris pour son bien-être. Pour son Bien ? Ou pour son être ? Son être demeure ailleurs. Malgré tout, il ne peut se convaincre de son bonheur. Il se veut dans cet acte mais ne s'y voit pas. Malgré la profonde approche de la jeune fille, malgré son sens inné de la sensibilité, il ne peut effacer cette image de bestialité qui trouble son vouloir. Où est donc sa volonté ? Chora s'est rapprochée. Posément, elle plonge dans les bras de son abrupt militaire et se soumet, dans l'attente de ses choix. La chienne de sa pensée déchire de ses crocs imaginaires, la fleur de ses sens, qu'il ressent. K-6...souffre. K-...Le murmure de son être se réfugie dans l'effroi. Son être hurle et se débat sous la pensée de l'Autre. « K...je suis...K... » Sans réfléchir, la raison inexistante de la chtëmatachoris s'est ouverte à celle du militaire. : « Qui êtes-vous ? » La question fatidique résonne longuement dans sa tête. Elle a arraché les vantaux de sa mémoire. Les portes de son enfance, le socle de son être conditionné. « Tim ; Tiehm...Petit,...Je suis le petit homme, aux poings fermés. » Il se vide, sans savoir s'il se raconte ou s'il se rêve : Il y a bien longtemps, sur une planète hostile et déserte. Une conscience vierge, qui dut affronter l'existence. Une existence sans miroir ; une existence sans autrui.

Vendredi 15 décembre 1565° année du règne de Miroc Galaktos.

Bureaux des services astrographiques telesiens.

Ahlaïrea Pyramide

Cité impériale de Telesis

Telesia

« Monseigneur, le jour de Norad est venu ! »

_Le jour de Norad ? Expliquez-vous mon ami.

_Mais Monseigneur ! C'est une catastrophe ! C'est extraordinaire. C'est horrible. Par pitié ! Faiïasma protége-nous....

_ Reprenez-vous ? Vous êtes à Ahlaïrea, Capitaine. Cessez de vous agiter de cette façon. Qui y a-t-il exactement ? Epargnez-moi vos émois mystiques et concentrez-vous sur les faits scientifiques. Alors, qu'est-il réellement arrivé ? » Le baron Max Gerz n'était pas du genre à perdre son calme. Son visage amaigri par des décennies de lutte contre le temps luisait d'un gris rêche dans l'atmosphère vaporeuse de la pyramide Ahlaïrea. Un beau clair de terre.

Longtemps il avait œuvré dans l'ombre, gravissant silencieusement les échelons de la hiérarchie ecclésiastique. Simple clerc, il avait servi quelques temps dans l'armée Telesis avant de se faire remarquer pour ses compétences théologiques. Evêque terne, brillant conspirateur, il avait appris à jouer des défaillances de la société impériale pour monter haut. Proche conseiller de l'Empereur en matière de politique religieuse, il aurait fini grand Dujoh si son grand âge n'était pas de notoriété publique. Monseigneur Gerz, autrefois baron, supervisait les services scientifiques de Telesis, l'armée de l'empire. « J'attends vos explications capitaine.

_C'est un merveilleux hasard, une terrifiante coïncidence...

_Silence ! Vous allez vous calmer ou je vous relève immédiatement de vos fonctions. Quelle manifestation céleste peut bien donc vous mettre dans un tel état ?

_C'est le Norad Monseigneur. Rien que le Norad.

_Le Norad ? Ne confondons pas religion et science mon ami. Expliquez-vous.

_Il y a dix minutes de ça, nous avons observé une déformation de l'espace-temps. Un de ses signaux que nous percevons mille fois par jours. Une porte astrale s'est ouverte puis refermée, quelque part dans l'univers.

_Il n'y a effectivement rien d'étonnant à cela.

_Sauf que les coordonnées de la porte n'existent pas !

_Ses coordonnées n'existent pas ? Pardonnez mes lacunes scientifiques capitaine, mais je ne saisis pas bien.

_Vous savez que toutes les planètes et tous les astres colonisés par l'empire, sont reliés entre eux par des portes astrales, qui, lorsqu'elles coordonnent leurs actions créent une sorte de compression de l'espace-temps qui rapproche pendant quelques instants les surfaces de ces portes, pourtant séparées de millions d'années lumière. C'est ainsi que nous pouvons presque instantanément nous rendre à l'autre bout de la galaxie...

_Ne me faites pas perdre mon temps Capitaine.

_Et bien, ici, au service astrographique nous détectons chaque ouverture et fermeture de porte astrale. Et le signal que nous recevons nous renseigne sur la localisation de ces portes dans l'espace-temps.

_Rien que des banalités.

_Mais justement, le signal dont je vous parle semble provenir d'une porte qui n'existe pas.

_Vous voulez dire qu'il y aurait des portes astrales pirates ?

_Nous en sommes même sûr. Mais là n'est pas la question. La porte qui nous intéresse est censée être là où elle n'est pas.

_Que voulez-vous dire ?

_Qu'il n'y a absolument aucun système, aucun astéroïde, aucune poussière, aucun trou noir sur les cartes à l'endroit où serait censée se trouver notre porte fantôme.

_Etes-vous réellement sûr de ces coordonnées... et de vos cartes.

_Les coordonnées ont été recalculées au moins un million de fois par nos ordinateurs les plus performants et nos télescopes n'ont jamais observé que du vide à l'endroit indiqué.

_J'ai pourtant cru comprendre là que vous avez votre petite explication...

_Les coordonnées ne sont pas fausses. Elles sont seulement incomplètes.

_Incomplètes ?

_N'oubliez pas que notre espace-temps à quatre dimensions n'est jamais qu'une projection de l'espace quantique originel qui en possédait bien plus. La porte se trouve bien là où elle nous dit être, mais elle n'appartient pas à notre univers. »

Le baron Gerz commençait à comprendre que ce jour serait inmanquablement le dernier de ce brillant capitaine des services astrographiques. « Ainsi, nous avons retrouvé Norad, pensa-t-il. Une catastrophe ? Rien ne permettait de l'affirmer pour le moment. Il fallait avertir le grand Dujoh. Et l'Empereur. Le conseil... » De toute façon, il serait bientôt le seul au courant et cela lui donnait pas mal d'avance sur les autres cardinaux.

_La porte appartient à une projection en quatre dimensions de l'univers initial. Mais ce n'est pas la notre, ce qui fait qu'elle n'est pas là où on pourrait croire a priori qu'elle est.

_J'entends bien capitaine. Mais en quoi est-ce si extraordinaire ? » Le capitaine fiévreux pâlit devant tant de flegme.

_Je vous demande pardon. Je ne vois pas ce que pourrait faire une porte toute seule dans la cinquième dimension. Qui est censée être complètement repliée sur elle-même depuis les premiers instants de l'univers ! Comment est-elle arrivée là ?

_Evidemment, ça semble assez loufoque. Vous avez dû vous égarer dans vos calculs.

_Puisque je vous dis que c'est impossible ! » Le capitaine complètement atterré perdait totalement conscience de la situation. « Votre manque de déférence à mon égard me surprend », lâcha le cardinal baron. Un sourire narquois aux lèvres, il s'amusait beaucoup de la détresse du capitaine. Mal conditionné, sans aucun doute. Une négligence regrettable.

_Ecoutez-moi mon ami, vous semblez un peu remué par cette affaire. Vous feriez bien de vous reposer un peu.

_Me reposer un peu. Vous êtes complètement fou. Il s'agit de la plus grande découverte scientifique depuis Treskan-Dhim. Je suis certain que ceci est lié de très près avec le projet de Norad. La présence de cette porte ne peut signifier qu'une chose. Norad existe bel et bien. Elle n'a pas été annihilée après Treskan-Dhim. Et cette porte s'est ouverte. Il y a quelqu'un sur Norad. Ou du moins, il y avait quelqu'un. Et il est parti. Il est venu nous rejoindre. C'est Faiasma, c'est Faiasma qui a pris forme et qui vient nous punir.

_Oh oh oh. Vous semblez que seul l'Empereur peut communiquer avec Faiasma. Et qu'elle n'habite pas votre « cinquième dimension. " Je vois mal, l'essence de l'Univers prendre le premier vol astral en classe affaire pour Telesia. » Le baron Gerz était réellement au bord de l'hilarité. Le spectacle de cet officier prétentieux, qui perdait la raison et se donnait en spectacle le réjouissait au plus haut point. D'autant qu'il avait tout à fait raison mais qu'il ne semblait pourtant pas en mesure de comprendre la portée de ce qu'il affirmait. « Intelligent, mais mal conditionné. »

_Je vais vous faire exécuter pour haute trahison, je vais aller voir l'Empereur et tout lui dire. Vous n'êtes qu'un misérable fou. Suppôt de Gesellscha. Arrière démon. » Le capitaine, emporté par la fureur, hurlait dans les couloirs obscurs de la citadelle. Il voulut dégainer mais le cardinal baron, anticipant sa réaction, saisit ses deux poignets d'une seule main et soulevant le malheureux officier, vint plonger une fine lame bleuté dans sa gorge. Le capitaine murmura encore quelques inepties puis s'écroula sur le sol.

« Une matinée fort instructive. » Le baron Max Gerz se retourna et quitta d'un pas rapide la coursive. Derrière lui, deux serviteurs muets s'empressaient de faire disparaître le cadavre. Leurs mains étaient rougies et leurs esprits ailleurs.

Dimanche 17 décembre 1565^o année du règne de Miroc Galaktos.

Appartements du grand Dujoh

Ahlaïrea Pyramide

Cité impériale de Telesis

Telesia

« Nous vous écoutons baron. Soyez concis, nous avons maints autres services à rendre aujourd'hui. » Le grand Dujoh ne se faisait pas une mince idée de son sacerdoce. Il parlait de lui en disant nous et se plaisait à appeler le cardinal Gerz baron, car lui-même avait servi comme général dans l'armée impériale, Telesis.

_Votre excellence. Il semblerait que quelqu'un ait réchappé du cataclysme de Dhim et vive sur Norad.

_Vous n'êtes pas très au courant, baron. L'Empereur connaît l'existence de Norad depuis sa première rencontre avec Faïasma. Il a organisé 33 expéditions qui ont toutes échouées. Norad n'appartient plus à notre monde. Elle serait isolée dans une dimension repliée de notre univers original, absolument inaccessible à quiconque.

_Précisément. » Un instant interloqué par les réponses altières de « votre excellence », qui semblait être plus dans la confiance que lui, le baron Marx Gerz ne put réprimer un mince sourire plat sur son visage aquilin. « Et bien il semblerait que « quiconque » y ait établi domicile cependant.

_Quiconque ? Que d'insolences ! Baron ! Que signifie ?

_Le service astrographique a observé l'ouverture d'une porte astrale dans une région absolument vide de notre galaxie. Selon leur rapport, cela ne peut que signifier qu'il existe une porte astrale « isolée, dans une dimension repliée de notre univers originel. » D'où le rapport direct avec Norad. Quelqu'un vit sur Norad.

_Baron ! Maîtrisez-vous. Nous avons presque l'impression que vous nous portez un quelconque ressentiment. Aspireriez-vous à devenir Grand Dujoh à notre place ?

_Pour la gloire de Faïasma et le destin de l'Empereur.

_Oh ! C'est assez. Il y a un homme sur Norad. C'est là chose grave, mais cela ne vous donne pas le droit de m'insulter. » Le baron repensait secrètement à ce capitaine affligé qui lui avait lui-aussi manqué de respect. Mais il avait toujours le poignard dans sa tunique et le grand Dujoh en avait oublié son nous de majesté.

_Très bien. Il faut avertir l'Empereur et réunir le conseil sur-le-champ.

_Le baron et le conseil vous attendent déjà dans la salle de campagne. Je suis venu vous chercher. » Le grand Dujoh interdit ne sut plus que dire pendant quelques secondes puis descendit de son trône et, crispant les mâchoires pour se donner l'air sévère, concéda : « Très bien. Je vous suis. »

Le grand Dujoh, précédé de deux gardes en culottes bouffantes et colorées quitta sa salle d'audience. Le baron les suivait, encapuchonné de bleu sombre. Les décorations des appartements du grand Dujoh étaient d'une richesse sans pareille. Les fioritures de stucs se chamaillaient çà et là avec les tissus raffinés, chargés d'or et d'argent. Fresques et tableaux, aux anges roses dévorés par les tribus de Faïasma. Faïasma aux crocs bleutés et aux muscles apparents, aux os nacrés qui émergent de la chair indigo. Faïasma qui saccage, tue, viole et répand la terreur. Le dieu de Telesis sur tous les murs. « Sombre mythologie. Les fats achètent ses peintures, moi, je commerce directement avec elle, songeait le baron, toujours pragmatique. »

Dimanche 17 décembre 1565 du règne de Miroc Galaktos.

Salle de campagne de l'Empereur

Ahlaïrea Pyramide

Cité impériale de Telesis

Telesia

A l'instant où il pénétra dans l'antichambre sombre, Max Gerz sut qu'il allait devoir tuer ou devoir mourir. L'empereur voûté comme un cafard respirait péniblement dans un coin de la pièce. Max Gerz croisa son regard et compris que ceux qui entraient dans cette pièce allaient apprendre bien plus qu'il n'en faut pour mourir. L'empereur ne le quittait pas des yeux. Autour d'une grande table vitrée s'affairaient deux généraux en costume d'apparat. Deux généraux stupides dont la perte serait négligeable pour l'Armée Telesis. Aucun Amiral. L'empereur ne pouvait se permettre de faire tomber ses meilleures têtes. Dévisageant un à un les personnes présentes dans la salle de campagne, le Baron se demandait qui allait bien pouvoir exécuter la sentence finale du conseil. Le grand Dujoh n'était pas assez sportif pour

assassiner deux généraux de la Telesis. L'un de ses gardes peut-être ? Mais que ferait l'empereur d'un garde pour régler cette affaire. A sa gauche, un capitaine (rescapé) des services astrographiques, suivi d'un représentant de la fédération économique galactique. Deux protagonistes mineurs. L'église faïasmes, la fédération, L'armée Telesis, les services technologiques, et...lui. Max Gerz. C'est toi que l'empereur regarde. C'est à toi de faire le travail. C'est à toi de reprendre le dossier et d'éliminer les éléments dangereux. A toi d'agir. A toi de vivre !

Les rôles de l'empereur effrayaient l'assemblée. Miroc Galaktos serait-il mortel ? Après plus de 1600 ans de vie, qui pourrait s'en douter. Encore de nouvelles informations compromettantes. Mais Miroc se leva d'un bond et avança majestueusement vers la table de verre. « Nous sommes ici ce soir, non pas pour régler une affaire délicate, comme vous devez probablement le croire, mais bien pour tenter d'élucider et de contrôler une des plus importantes énigmes métaphysiques de notre temps » L'auditoire resta en suspend. Lui, Miroc Galaktos, le révélé nous parlait d'énigme métaphysique. N'était-il pourtant pas le seul être humain en contact avec Faïasma, l'entité immatérielle du conditionnement total ? « Mais reprenons tout calmement. Capitaine, exposez-nous les faits scientifiques.

_Bien majesté. Hum. Vendredi, les services astrographiques telesiens ont enregistré une anomalie spatio-temporelle dans une région a priori de l'espèce interstellaire. Une partie de l'espace-temps ne contenant aucune masse, aucun astre, aucune station, s'est déformée subitement. Ce genre de signaux est habituellement enregistré lors de l'action d'une porte astrale, ces dispositifs que nous utilisons pour replier l'espace-temps de façon à acheminer des transports de systèmes planétaires en systèmes planétaires. Mais le hic c'est que sur nos cartes, sur nos relevés, il n'y a rien dans cette partie de l'espace qui puisse justifier un tel phénomène. C'est pourqu...

_Les faits capitaine, les faits seulement, interrompit l'empereur. Pour l'interprétation nous avons plus compétent que vous. Baron, nous vous écoutons. » Tous les regards étonnés se tournèrent vers Max Gerz. Comment l'empereur pouvait-il à ce point manquer de déférence envers le grand Dujoh et s'adresser à son subalterne ? « Oui, majesté. Et bien, nous pouvons pour tenter de comprendre ce phénomène physique nous référer à la tradition faïasmes. Telle qu'elle nous a été rapportée par le Révélé. Lors de la bataille de Treskan-Dhim à l'issue de laquelle l'empire telesien fut édifié, un cataclysme sans précédent dans l'histoire de l'univers provoqua l'effondrement local de l'espace-temps aux alentours de la planète Norad. Norad était le bastion des moines du... L'affrontement final entre les forces de la ligue aristocratique d'Igor Galaktos, celles de Khavotres l'hérétique et les moines du... eurent lieu sur Norad. La cité de...fut détruite et au cours de l'assaut une arme mystérieuse créa une faille dans l'espace quantique global. La planète Norad disparut de notre univers et fut donc, à ce qu'il semblerait, déplacée dans un univers parallèle. Une translation de la planète dans la 5^{ème} dimension qui était pourtant restée repliée sur elle-même depuis la création de l'univers. Nul ne peut expliquer ce phénomène étrange si ce n'est la révélation. Faïasma, immatérielle dans notre univers résiderait dans cet espace parallèle qui abrite maintenant Norad. Et effectivement, l'anomalie stellaire de Vendredi correspond précisément à la position que devrais occuper actuellement le système de Norad. Si une porte a été actionnée depuis Norad, c'est qu'il n'y a pas que Faïasma sur cette planète. Des individus qui pourraient nous rendre visite et qui, en raison du caractère « mystique » de l'histoire du système de Norad, pourraient semer le trouble dans l'empire.

_Nous vous remercions, Baron, conclut l'empereur. Je vais maintenant compléter ces informations. » Un frisson parcouru l'assemblée. Le révélé allait divulguer des informations religieuses que des laïcs impurs ne pouvaient entendre sans encourir la peine capitale. « Lorsque j'eus 42 ans, je me rendis sur Treskan-Dhim pour rencontrer mon destin. La bataille fit rage pendant plusieurs semaines. Je dirigeais les opérations depuis le QG de la

ligue aristocratique. J'étais au service du prince Igor Galaktos, leader de la ligue. Un soir, une femme de rien, visiblement très pauvre se présenta à moi dans la tente du prince. Je crus d'abord qu'elle venait mendier et je saisis un fouet pour la battre mais elle se contenta de lever un regard vers moi, plein d'une tendre colère. Elle s'approcha calmement de moi et se mit à genoux. La jeune femme se mit à embrasser mes pieds et à les mouiller de ses larmes. Elle ne semblait pas affligée du tout mais profondément passionnée. J'étais très troublé. Simple capitaine du capitaine, elle semblait faire preuve d'une telle affection à mon rencontre que je ne doutais pas un seul instant qu'il s'agît d'une lamentable méprise. Je la relevais tout confus et néanmoins affecté et posais inévitablement mes yeux sur son visage angélique, sale et luisant, à la lumière des torches dorées. La fille éleva ses mains et me caressait le visage. Noyé dans ses yeux, prisonnier des contrastes mystérieux, je manquais défaillir. Nombre de mes frères d'armes pendant mes longues années de meurtre au service de l'armée fédérale ne combattaient que dans l'espoir de voir, un jour, une autochtone muette se jeter à leurs pieds. Car dans le « chaos gesellsches » d'alors, la tendresse était encore chose mystérieuse et adulée secrètement. La fille se pressait contre ma poitrine. Ses vêtements en lambeaux glissaient lentement sur le sol, tandis qu'elle m'étreignait avec plus de passion. Sentant ma fin proche, je voulus lui signifier ma véritable identité, mais un doigt charmant se posa sur mes lèvres : « Silence et douceur vont de pair, prince. » Prince, elle me prenait véritablement pour Igor Galaktos en personne, le leader de la ligue aristocratique, le chef du parti le plus important de la fédération. L'homme le plus puissant sans doute de la galaxie. J'étais au comble du désespoir, déchiré entre la peur que le véritable prince vienne à regagner sa tente et l'extase d'une rencontre féminine aussi providentielle qu'imprévue. Il eut fallût être plus qu'un simple soldat pour résister plus longtemps à tant de charmes si délicieux. Je fis glisser le bandeau boueux qui lui retenait les cheveux et nous roulâmes sur le lit de pourpre, au milieu des pétales de fleurs et des éclats de rire... » L'auditoire de l'empereur se regardait en coin. Ils s'attendaient à toutes les révélations mystiques les plus incroyables mais certainement pas aux amours de jeunesse de l'empereur. Miroc Galaktos se redressa et toisa ces simples mortels qui semblaient avoir l'audace de sa moquer de lui. « Et au beau milieu de la nuit qui suivit, je fus réveillé par une clarté singulière. Plutôt débraillé, j'eus du mal à réaliser ce qui m'arrivait. « Dites-moi Prince, vous semblez bien fougueux. Je vous envoie une servante pour vous avertir de mon arrivée et vous vous jetez dessus. Vous ne cherchez jamais à comprendre ce que vous n'avez pas prévu ? » La femme la plus magnifique que j'avais jamais osé rêver se tenait là, au milieu de la tente, campée comme une impératrice dans une robe d'un bleu nuit divin. De part et d'autres, des guerrières solidement armées, éclairaient la pièce avec des torches incandescentes. La jeune servante, à genoux aux pieds de sa maîtresse me regardait doucement. Héberté, croyant encore en proie aux rêves, je tremblais violemment et vint m'écraser aux pieds de l'impératrice, dans la plus misérable des positions. Je tentais de bredouiller quelques excuses minables mais la Dame m'arrêta net : « Prince ! Vous me voyez pour la première et la dernière fois. Mon nom est Faiasma. Je règne sur les ténèbres des âmes humaines. Si je viens à toi en cette nuit, c'est pour t'aider à terrasser définitivement la rébellion de Khavotres. » Je ne savais que répondre. Cette illustre souveraine semblait comme sa servante me prendre pour le prince Igor. La situation était sans issue, je ne voyais plus du tout comment y échapper. Pris de panique, je saisis une cape de mon maître et me relevant très droit déclarai : « Majesté, le prince Galaktos et ses sujets sont infiniment honorés de votre soutien inestimable. Nous aurons envers vous une reconnaissance éternelle. » Les mots ineptes sortaient de ma bouche sans que j'aie le moindre effort à faire. « Eternelle, repris la Dame bleu nuit, bien-entendu. » Un sourire sardonique déformait son visage tandis qu'elle prononçait ses mots. Je fus rempli d'effroi. Ecoute attentivement, Prince Galaktos. Je suis l'obscur entité du conditionnement total. Je t'ai choisi pour être le témoin de ma parole. Tu deviendras « le Révélé. » Je te charge de répandre la religion faiasmes dans

tout l'univers. » Je frissonnais violemment. Je commençais à croire que tous ces évènements si improbables ne pouvaient effectivement être le fait que d'une intervention divine ou démoniaque. J'acquiesçai penaud : « Bien-entendu. Je suis votre simple serviteur.

_Soit. Alors tâche de comprendre et d'accepter cette simple vérité : l'homme est faïasmes !

_L'homme est faïasmes ? L'homme est faïasmes ! Soit. Mais...

_Cela signifie qu'il est totalement conditionné. Totalement. La liberté transcendantale est une illusion de la nature humaine.

_Une illusion transcendantale ? Soit.

_Liberté est ma tendre fille. Elle parcourt le monde et fait perdre la tête aux hommes. Mais Liberté est mienne. Liberté est de Faïasma et retournera à Faïasma. Tu crois être beau, être laid. Tu crois être fort. Tu crois être bon. Tu crois agir en suivant tes choix, tes convictions, tes goûts. Tu crois souffrir de tes peurs, de tes prières vaines. Mais derrière ta volonté si évidente, derrière ces choix qui te construisent, je suis là. Inexorablement. » Je comprenais de moins en moins. Je n'avais jamais songé devenir prophète un jour et certainement pas apôtre d'une prophétie si incompréhensible. « Je suis l'hostile entité du conditionnement total. Qui crois en moi est un imbécile qui n'a rien compris. Qui me suit plein d'espoir verra la lumière de l'afaïasmes. L'homme connaît mon existence mais il tâche de l'oublier au mieux, pour vivre loin des angoisses de la mort et de l'absurde. L'homme est déterminé. Sa volonté est une illusion. Car elle qui croit déterminer les actes est elle-même déterminée dans ce monde. De sorte que c'est moi qui gouverne le sort de chaque homme mais que chaque homme a préféré l'ignorer. » Faïasma marqua un temps d'arrêt. Et me regardais avec force et patience. Mon cerveau fonctionnait à toute vitesse. Ces mots obscurs avaient réveillé en moi une foule d'impressions sensibles passées. Je revoyais mes bêtises d'enfant, ces punitions incompréhensibles qui vous apprennent la culpabilité. Ces blessures de soldat qui vous apprennent la prudence et la responsabilité, ces rites sociaux qui vous affirment que vous êtes un individu unique. Que vous allez mourir mais que toute votre vie reste sensée parce que vous appartenez à une communauté puissante qui réalisera dans son accomplissement triomphal la part de votre propre puissance. Khavotres avait donc raison. L'agesellsches. L'homme gesellsches n'est qu'une étape. Gesellscha est ce qui doit être dépassé. Et c'est toi qui as été choisi pour réaliser l'homme agesellsches : L'homme de Faïasma, l'homme faïasmes. L'homme totalement conditionné, conscient des aliénations de la nature humaine et du fait social. Faïasma me regardait maintenant avec un sourire bienveillant sur les lèvres. Tu édifieras une cité de marbre bleu pour moi. Au centre tu feras bâtir un temple pour moi, Ahlaïrea. Tu vas gagner cette bataille et cette guerre pour moi. Je ferais de toi l'empereur de la galaxie. Tu seras pour tous « le Révélé. » Lorsque tu auras rétabli l'équilibre dans la galaxie, tu te rendras sur une des lunes de Kunjfiz.

_Mais elles sont inhabitables.

_Et bien tu les rendras habitables. Que pourrait refuser le complexe technologique à l'empereur de la galaxie ?

_Empereur de la galaxie ? » J'eus soudain conscience de la grossièreté de ma conduite. Je n'étais pas Igor Galaktos. Comment pourrais-je devenir empereur ? C'est le prince qui allait gagner la bataille de Treskan-Dhim et non moi, simple capitaine. C'est lui qui deviendrait empereur. Et que deviendrait la révélation ?

_Oui empereur. Mais ne t'en fais pas trop. La crédulité et la crainte sont souvent beaucoup plus efficaces que le charisme et l'intelligence. » La servante me regardait d'un air complice, je commençais à croire que j'étais qu'un tout petit pion, engagé dans une bataille cosmique divine. « Tu te retireras pendant 40 années sur cette lune, tu feras bâtir Ahlaïrea et tu méditeras longuement la vie faïasmes. Puis, lorsque tu seras prêt, tu édifieras Telesis, la cité parfaite, sur cette lune. Telesis deviendra le centre de l'univers. Le temple des temples. L'homme sera dépassé. Gesellscha périra à jamais. » Faïasma me regarda alors si intensément

que je crus sur-le-champ tout ce qu'elle m'avait annoncé. « Je te confis ma servante. Son nom est Selena Faïthana. Elle t'accompagnera sur les chemins de la destinée.

_Quarante années ? Mais Majesté, il me reste bien moins de quarante années à vivre.

_Silence, mon prince », me répondit Selena, en tombant dans mes bras. Je n'osais plus bouger, complètement subjugué par la beauté de Faïasma. Je crois que je tombais amoureux sur-le-champ mais elle me répondit incisive : « Le masque de la détermination est éphémère et cadavérique. Prends garde aux monstres qui veillent. Ne t'aventure jamais dans les entrailles d'Ahlaïrea. Tu n'en es pas digne. Va ton chemin, à présent. Lorsque ton heure sera venue, j'enverrais le Norader à ta rencontre. N'oublie jamais l'heure de ta mort, Miroc Galaktos, car elle dominera ton destin. »

Je ne prêtais déjà plus attention à ces paroles, perdu dans la contemplation de la reine des hommes. Et sous la lumière brûlante des torches, l'incroyable se produisit. La sorcière tord son cou de cygne blanc en arrière. Elle rit comme un dragon sous la tempête. Ses sourires cruels défigurent sa face ivoire. Les torches vacillent, les flammes verdissent, une fumée psychédélique investit la pièce. Les rires de Faïasma ne sont bientôt plus que râlements rauques. Son visage s'effeuille, se perce de crocs argentés. Des protubérances glissent, noircissent et éclatent sous sa peau. Les robes de velours se déchirent et tombent en lambeaux, les écharpes d'hermine suintent d'un sang bleu qui macule le cuir informe et râpeux de Faïasma. Les colliers d'or verdissent et résonnent timidement sur le sol. Les os de la créature semblent s'allonger, ils émergent des chairs azurées. Le squelette immense s'arque, les muscles s'affermissent, les lèvres bleues disparaissent, avalées par des mâchoires osseuses surdimensionnées. Les peaux du monstre frémissent. Les membres s'atrophient, des faux griffues se balancent au-dessus de la carcasse. Plus rien ne saurait rappeler l'antique reine magnifique. Mais au-delà de la laideur, de la force et de la peur, subsiste ce regard métallique. Je ne peux m'empêcher de penser que l'animal obscur qui se tient devant moi n'a pas cessé de me parler, de mon destin, de mes désirs perdus et de l'Eternité que je dois conquérir, par delà les guerres des hommes. Un râle ; des crissemets. Il me faut quelques secondes pour m'habituer à la voix brisée de Faïasma : « Tu vois. Mais tu ne comprends pas, le réel est absurde. Tu fermes les yeux et tu crois. Le transcendantal est vrai. Tu aimerais pouvoir désirer...ce que tu attends, c'est l'Eternité. Tu n'es qu'un homme, un homme parmi les hommes. Mais toi aussi, comme chacun, tu peux espérer l'Eternité. Ta tâche sera ardue. Tu as vu Faïasma dans sa monstrueuse nudité. Le temps se joue bien des formes. La détermination perdure pourtant. Parfois trop belle pour qu'on ait le courage de se dire : Là est le poids du réel. Souvent trop monstrueux pour qu'on ose l'envisager. Pourquoi se résigner à savoir, lorsqu'il paraît plus sage, plus réconfortant de ne pas tendre ses regards vers le transcendantal. La révélation est pourtant là. Celui qui affronte la peur, celui qui regarde la Mort, celui là seul peut apercevoir l'Eternité. Faïasma est force ténébreuse parce qu'elle garde les portes du pays faïasmes. Qui veut croire à l'éternel doit traverser ses jardins peuplés de monstres et de mélodies nocturnes. Courir, courir sans se retourner. Celui qui affronte le transcendantal sait qu'il n'a rien à craindre de ses formes cruelles. Tu es là devant moi, la peur t'a abandonné. Car tu crois, tu crois que ce que tu vois, ces émotions qui palpitent sont réelles et bien réelles...mais rien de plus. Trop lourdes pour franchir le gouffre de l'éternité. Prends garde que ton empire ne s'alourdisse de ces fois aveuglées qui ne se voient pas. A présent, va, Destin t'attend. Gagne cette guerre et retire-toi sur Kunjfiz. » Alors, le monstre d'os et de métal bleuté se disloqua soudainement, ses veines saillantes éclatèrent, laissant jaillir un liquide noir qui recouvrit peu à peu le squelette. Les muscles fondirent, les os craquèrent, le liquide visqueux bouillonnait. De grandes volutes de vapeur moite et âcre tourbillonnaient dans la pièce. Lorsque Faïasma se fut entièrement muée en vapeur, Je crus encore apercevoir au milieu des gaz charbonnés, cet éclat qui me regardait. Puis, en un instant, les vapeurs fusèrent et disparurent en Selena Faïthana. La jeune fille convulsait à terre et je ne pus

m'empêcher de contempler serein, une douleur extrême sur le visage de ma nouvelle servante. De temps à autres, un regard métallique venait transpercer ma tranquillité. Puis Selena Faïthana tomba dans un coma insondable. Je me jetais alors à genoux et pleurais sans trop savoir pourquoi mon enfance perdue. Je pleurais avec peine, pour la première fois et la dernière fois de ma vie. Selena Faïthana, avait saisi ma main avant de sombrer. Je la regardais pendant toute la nuit. Le décor avait disparu. Une musique divine résonnait dans ma tête. L'orage grondait au dehors, les soldats s'entretuaient dans la boue. D'autres capitaines saisissaient leurs sabres bleutés et d'un mouvement ample appelaient leurs hommes au trépas. Des veuves égrainaient leurs prières, dans les chapelles de pierre grise des monastères. Des enfants riaient avant d'être fauchés, des chiens rares hurlaient à la mort. La terre tremblait sous les coups de l'artillerie électronique. Des généraux froids minimisaient leurs pertes sur des écrans colorés, des mécaniciens plaisaient dans les soutes des vaisseaux. Des milliers de moines interrogeaient leur dieu. Le silence s'est fait en eux. Leur foi est passée. Ne reste que la mort qui approche en volutes. Et la mort passe, les portes explosent à grand fracas, des novices affolés se jettent dans les flammes. La Mort passe, au dehors. Ne reste plus que moi, baigné dans le sourire gris de Selena Faïthana. Que de Force, de Gloire, de puissance... Que de cruautés. Rien ne saurait être comme avant. Faïasma est venue parmi nous. Elle s'est adressée à l'homme, à un homme. Elle s'est adressée à moi. Selena me regarde tendrement. Et si cette nuit ne finissait pas ? Non, elle ne pourrait être si belle. Quel est donc ce parfum qui flotte dans l'air ? Faïasma distrait les hommes au dehors. Moi je prie dans les mains de Selena Faïthana. Lune rédemptrice. Prière silencieuse. Prière sans cris, sans détresse, sans Mort. La Transcendance fredonne. Paix rédemptrice, pour le criminel qui attend la Mort. Destin m'offre son dernier repas. Rien à consommer. Rien à dire, rien à désirer. Juste Selena devant moi, qui me connaît sans me juger. Un jour peut-être, dans les prairies éternelles. Tendresse Rédemptrice. Et les hommes cruels au dehors. Le ciel chante, de la lumière dorée tombe à côté de moi. Au loin, des pas. Mon maître approche. Je sais que le meurtre m'attend. Le meurtre et tant d'autres... Demain, L'empereur Miroc Galaktos. Ce matin, Selena serre ma main, un sourire de confiance. N'oublie pas, l'éternité t'attend, de l'autre côté de la vie. Love, Love and Eternity.

Igor Galaktos entre dans sa tente. La nuit a basculé. Treskan-Dhim est tombée. Khavotres est en fuite. Qui pourrait encore douter de son Destin. Ordre et grandeur. Mérite. Loi morale. Demain, l'empire Gesellsches verra le jour.

Devant lui, son aide de camp, le Capitaine Miroc Fgut, un parasite. Dans ses bras une créature. Une belle créature. Le Capitaine Fgut, tient la main d'une de plus belles jeunes femmes que l'Amiral Galaktos n'ait jamais pu contempler. L'air contrit du petit Capitaine le porte à l'hilarité. Dans ma main, un simple poignard. Le triomphateur s'écroule à mes pieds. Je ne l'ai même pas regardé. Mon regard perdu, dans la douleur secrète de Selena Faïthana. Igor Galaktos repose dans son sang. La nuit a basculé. Demain, l'empire faïasmes verra le jour.

« La suite de l'histoire vous la connaissez », conclut l'empereur. Le silence retomba dans la salle. Max Gerz n'attendait qu'un signe pour étripper ses congénères. La peur s'était dissoute dans la torpeur générale. Le grand Dujoh ne put se retenir : « mais, Majesté, vous parlez de Tendr...Love ? Je croyais que la révélation faïasmes..., je voulais dire...votre révé...enseignement excluait tout... » Le grand Dujoh n'osait pas prononcer le mot interdit. Le concept interdit. Nul n'était au-delà de la révélation faïasmes, pas même l'Empereur, surtout pas l'Empereur. Miroc brisa le malaise : « Je n'ai jamais trouvé les portes du pays faïasmes ! J'ai expérimenté, dirigé, bâti, construit, engendré, mes sujets ont parcouru la galaxie, exploré, exploité, créé, conquis, soumis, torturé, tué. Mais en dépit de tous mes efforts, je n'ai pas trouvé.

_Trouvé quoi, Majesté ? Votre révélation est complète, chacun le sait. » L'incompréhension du grand Dujoh était digne de pitié. Miroc venait de briser le rêve religieux, les tissus d'éther qui habillent les mythes factices et en font des Dieux. Miroc n'était qu'un homme. Le révélé n'avait pas compris sa révélation. Il n'était que le messager de Faïasma mais nullement son exécuteur. Les illusions traditionnelles du premier fonctionnaire de l'église faïasmes s'écroulaient.

_Ouvrez les yeux, grand Dujoh. Ouvrez les yeux une dernière fois. Faïasma m'avait prévenue. Je ne devais pas m'égarer dans les couloirs d'Ahlaïrea. Je ne suis pas né pour trouver les portes, encore moins pour les ouvrir. L'heure du Norader est venue. Il trouvera la porte. Mais n'oubliez pas. N'en faites pas un Dieu. Il n'est qu'un homme parmi les hommes, comme tous les hommes. D'autres viendront pour ouvrir les portes.

_Le Norader est donc votre successeur ? , Reprit naïvement le grand Dujoh.

_Non ! » Hurla Miroc, désespéré par les égarements du grand Dujoh. La tradition a transformé la foi en sinistres croyances. Il se tourna vers une silhouette svelte derrière l'épaule du baron. Je me retournais vivement, tremblant de peur. Un cri s'échappa de toutes les bouches. Un individu inconnu était sorti de l'ombre, surgi d'on ne sait où. Absorbés par le récit extraordinaire de l'empereur personne n'avait remarqué son arrivé. Un flash bleuté illumina violemment la pièce. Le grand Dujoh s'écroula. Le guerrier, un fonctionnaire de l'Académie visiblement remis vivement son arme dans son étui. Tous l'observaient avec étonnement. L'homme mince, portait une tenue très légère. Veste blanche sans ornement, ceinture de cuir bleu, marquant son appartenance à l'Académie. Bottes synthétiques rigides des commandos Pacifia. Gants bleu clair et béret jaune. Un visage d'ange souriait sans le moindre rictus d'ironie. « Le capitaine Spécial, Arthur al'Psondo », précisa l'empereur, invitant chacun à considérer l'incident comme clos. Tous se retournèrent craignant que ce fût pour la dernière fois. Max Gerz suait à grosses gouttes. Ce n'était donc pas lui qui était chargé de faire le ménage à la suite de cette réunion. L'empereur croisait son regard avec un sourire amusé. « Quelle cruauté va-t-il encore aller imaginer ? Pensa le baron. Le grand Dujoh était mort, ce qui aurait dû le remplir de joie et lui laisser penser que ses rêves les plus fous allaient se réaliser. Mais il ne pouvait s'empêcher de trembler. « Messieurs, voici le passé. Mais c'est le futur qui nous importe. » Max Gerz se demandait bien pourquoi l'empereur avait cru bon de les réunir avant de les tuer. S'il voulait se débarrasser d'un religieux trop influent et de deux généraux incompetents, il y avait des solutions certes plus discrètes. « Général, quelles forces pouvons-nous espérer déployer rapidement pour contenir les désordres politiques suite à la disparition de feu notre ami, le grand Dujoh ?

_Le grand Dujoh est mort ? Vive le grand Dujoh, répondit le général naïf. Il se tourna vers moi et annonça : Monseigneur Gerz semble tout à fait apte à assumer la fonction de grand Dujoh ! Je me jetais en arrière, anticipant la réaction de l'empereur. Un coup d'œil, un deuxième flash bleuté, le général s'écroule. L'empereur soupire et se tourne vers le deuxième militaire, inquiet, qui se force à réfléchir : « Et bien, général, qu'en pensez-vous ? » Le militaire stupéfait tente de protester mais se reprend à temps : « Nous pouvons déployer deux légions sur Telesia...

_Je ne vous parle pas de Telesia, mes services personnels y maintiennent l'ordre. Je vous parle de foyers de rébellions potentiels.

_Mais si nous voulons utiliser nos meilleures forces, il nous faut renoncer à la colonisation...

_Oui, nos meilleures. L'arrivée du Norader dans notre monde est imminente. La situation est grave. Nous gelerons donc pour l'instant nos colonisations. En combien de temps pouvez-vous rapatrier assez de légions pour maintenir le calme dans les provinces centrales de l'Empire.

_Mais il nous faudrait au moins dix ans, pour réunir les hommes, le matériel nécessaire, activer les liaisons extra stellaires, et déployer nos hommes.

_Dix ans nous suffirons. Pour l'instant, veuillez envoyer votre meilleure légion sur Ataraxie. Faites place nette.

_Place nette ? Mais Ataraxie est une des provinces les plus attachées à l'empire et à la tradition faïasmes. Nous ne pouvons pas remettre cela en question. » Le général a un instant oublié la menace qui pèse sur lui. Il s'écroule, au milieu des fumées bleutées. « La tradition faïasmes. Ce concept est en soi paradoxal, mon regretté ami. L'Eglise faïasmes a depuis trop longtemps usé et déformé la révélation. Au diable la tradition faïasmes. » Plus que 3 pense Max Gerz, hormis les gardes impériaux. « Capitaine al'Psondo, je vous charge d'informer vos supérieurs de déployer la meilleure légion sur Ataraxie. Donnez leur 1 mois. Ce sera suffisant ? Quelle est la légion la plus apte à cette mission, selon vous ?

_Academia, la première légion de Pacifia. Tout sera réglé en quelques mois. » L'empereur se tourna alors vers l'ingénieur des services astrographiques : « Capitaine, veuillez faire en sorte que vos services oublient l'incident de Vendredi. Le Capitaine al'Psondo sera vous être utile. » Le pauvre Capitaine ne put retenir un soupir de soulagement. Et fit preuve d'un zèle exemplaire. Le représentant de la F.E.G. su alors que son heure était arrivée : « Cher monsieur, commença l'Empereur visiblement amusé par cette situation, il y a comme nous l'a fait remarquer notre regretté général, des éléments importants pour la survie de l'Empire sur Ataraxie, notamment sur le plan économique. Je crois qu'il est inutile de vous préciser que le Capitaine al'Psondo est prêt à prendre les mesures qui s'imposent quant à vous, vos biens et vos proches, si vous ne faites pas diligence pour rapatrier capitaux, inventions et personnels compétents sur Telesia. A moins bien entendu que vous ne préfériez partir à la recherche du pays faïasmes dans les entrailles d'Ahlaïrea. » Le représentant, trop heureux d'échapper à un trépas si inattendu se prosterna avec une fébrilité ridicule et disparut promptement à la suite de l'ingénieur. Les gardes impériaux les précédaient. Il ne restait plus que le Max Gerz, autrefois baron, qui ambitionnait de finir grand Dujoh. Pourquoi avait-il été invité ? Ni sa fonction, ni sa mort n'importait à l'Empereur. Témoin anonyme ? L'Empereur et le Capitaine Pacifien échangèrent un sourire complice. Max voulu crier, mais au fond de lui, il ne trouvait qu'égoïsme, désirs inassouvis, pas le moindre gramme de tendresse pour l'aider à faire le dernier saut, dans l'éternité. Il ne méritait que le néant absurde. « Il y a une autre issue, Baron, reprit l'empereur. Nous sommes à Ahlaïrea. Vous ne pouvez ignorer que dans ces entrailles nul humain n'a jamais osé s'aventurer. J'ai erré moi-même 40 années dans ces murs sans jamais en percer le secret. Vous pouvez fuir là-bas notre secret. Mais peut-être préférez-vous converser avec le capitaine al'Psondo. Max Gerz pensa immédiatement à la deuxième solution, mais il ne lui suffit que d'un regard sur le svelte militaire pour comprendre que l'Empereur ne lui laissait pas le choix. Ahlaïrea. Tant de mythes, tant de passions, tant de contes pour enfants. Mille cinq cent ans après sa construction, la pyramide dorée continuait d'intriguer les hommes. D'après la légende, Faïasma l'aurait construite de ses mains. D'autres disaient que l'Empereur l'avait faite bâtir par des créatures extraordinaires, qui vivaient encore, dans des prisons au cœur de la forteresse. Seule un étage, sur une seule face, d'une taille colossale, à la mesure de l'édifice était accessible aux mortels tels que le baron. L'Empereur vivait à l'intérieur, loin des puanteurs des hommes et de leurs histoires désespérées. Nul ne savait ce qu'elle contenait. Et il était formellement interdit de l'approcher. L'entrée principale, un grand jardin en corniche, dominait la cité de Telesia, à plusieurs kilomètres de hauteurs. Les bases de l'édifice disparaissaient dans le roc. Seule la partie supérieure était lisse et brillante. Selon l'opinion commune, sa surface était formée de vitres dorées, au-dessus des nuages, sur lesquelles se reflétait le Soleil de Telesia. De la cité, Ahlaïrea apparaissait plus comme un volcan d'or, que comme un temple construit de main d'homme. Au niveau des jardins de l'Empereur, une vaste plate-forme, qui ressemblait plus à un aérodrome qu'à une terrasse, accueillait, les véhicules aéronautiques qui convoyaient fonctionnaires, personnalités et approvisionnement. Chaque enfant de l'empire sait qu'un

escalier, derrière le jardin, relie le sommet de la pyramide à la cité. Mais que nul n'a jamais trouvé où il aboutissait. Ahlaïrea fait partie de ses rêves qu'on finit par vivre un jour, mais qui n'en reste pas moins onirique. L'empereur leva la main, et la pièce se mit à tourner sur elle-même. Très lentement. Lorsque le baron eut l'impression d'avoir fait un tour complet sur lui-même, l'entrée de la salle s'éclaira de nouveau, dévoilant une porte de bronze, gravée de scènes étranges. « Voici la véritable porte d'Ahlaïrea, le temple de Faiasma, Baron. Personne n'en est jamais revenu. A part moi, mais je n'ai jamais réussi à aller plus loin dans la pyramide. Je n'en étais pas digne, ou peut-être mon heure n'était-elle pas venue. A présent, elle approche. Soyez téméraire, peut-être Ahlaïrea vous livrera-t-elle votre secret. Comme vous l'avez compris, je n'ai plus revu Faiasma depuis ma première rencontre. Vous êtes certainement appelé à la rencontrer au cours de votre périple.

_Mais que suis-je donc sensé trouver ?

_L'entrée du temple. Elle n'est visible qu'à ceux qui en sont digne, ou indignes. Vous découvrirez par vous-même.

_D'autres que moi ont-ils essayé ?

_Ahlaïrea a sans doute englouti plus de fous que la peste et le choléra. Vous croiserez sans nul doute Selena Faïthana. Elle est la gardienne du temple. Je l'ai torturée pendant des siècles pour qu'elle me livre son secret. Peut-être se confira-t-elle à vous. Quoiqu'il en soit, vous restez un homme d'église. N'oubliez pas vos serments et ne la déshonorez pas, sans quoi il ne sera y avoir de retours parmi les vivants.

_Ahlaïrea est donc la demeure des morts.

_Non ! C'est le temple de la détermination totale. Restez un homme et tâchez de pénétrer dans le temple.

_Mais pourquoi ? Que suis-je sensé faire dans ce temple ? Existe-t-il vraiment ?

_Je n'en sais rien. Peut-être trouverez-vous un passage vers le pays faïasmes ? Le but de votre mission est de découvrir qui est le Norader et tenter de l'approcher. Le pays faïasmes devrait logiquement vous conduire jusqu'à Norad, et de là vous pourrez rechercher l'homme qui vit, au-delà de notre monde.

_Et Lorsque j'aurais rencontré le Norader, que devrais-je faire ?

_Si par hasard, tout ce que nous avons projeté s'accomplissait, vous pourriez le tuer ou le convaincre de renoncer à son destin, lui promettre la plus fastueuse des vies dans la plus belle cité de la galaxie...Mais je doute qu'un tel homme comprenne bien le sens de mes requêtes faïasmes. S'il vous épargne, que sais-je, et bien suivez-le et tâchez de lui extirper son secret. Peut-être comprendrez-vous un jour pourquoi il est ce que je ne suis pas. Pourquoi il cherche ce que je n'ai pas l'idée de désirer. Pourquoi il marche seul sous le ciel, depuis des millénaires. Je ne crois pas pouvoir m'opposer à Faiasma mais connaît-on jamais réellement son destin. Votre œuvre participera à la révélation faïasmes, j'en suis persuadé. Maintenant, partez sans vous retourner. Un long voyage vous attend. De longues années pèseront sur vos épaules avant que vous ne puissiez vous abreuver à la fontaine de Mon'Farlian. » Alors le vieil Empereur s'approcha du baron, lui mit la main sur l'épaule et l'embrassa sur la joue. « Pourquoi désirons-nous être ce que nous ne pouvons être ? ». Max Gerz tremblait comme un enfant. Il quittait le royaume des hommes pour entrer dans les ténèbres de leurs croyances. Qui eut pu croire ? Qui eut pu croire que Miroc Galaktos n'était qu'un homme ? Un simple homme parmi les hommes, un mort en sursis, en mal d'éternité. Max Gerz posa la main sur la porte de bronze, qui s'écarta instantanément. L'empereur le regarda tristement s'enfoncer dans les ténèbres d'Ahlaïrea. La porte se referma vivement derrière lui.

Faiasma, es-tu là ? Que suis-je donc venu chercher ? Le Norader ? Un autre homme parmi les hommes. Je vais tomber dans un puits d'éternité. « L'Eternité t'attend, de l'autre côté de la vie ? Love...Love and Eternity. »

I. La naissance de l'être

Aussi loin que remontait sa mémoire, Tim n'apercevait que lui-même, un petit individu frêle, perdu sur une planète déserte qui se croyait gigantesque et omnipotent. Toute chose sur ce monde n'était perçue et jugée que par Tim. Et sa conscience, esseulée comme le rongeur au milieu du désert, n'avait que peu de mal à se penser toute puissante. Pure, pleine, parfaite. La conscience de Tim, la sienne. Tim...Un être unique, le seul être vrai ; l'être conscient. Rien n'était avant son éveil à l'existence. Le monde n'existait qu'à travers ses perceptions réfléchies. Le monde n'était pas né de Tim, mais il était né avec lui. L'espace et le temps n'avaient nul référent sans sa conscience. Tim avait dû forger son être sans la conscience d'autrui. Il n'était mu que par son unique conscience. Une conscience qui allait devoir évoluer dans l'adversité, face à l'existence et aux caprices du sort. Sa conscience s'était lentement et progressivement développée pendant les premières années de sa vie. Puis, elle s'était proclamée substance, support de la volonté et moteur de ses actes. Comment cela fut-il possible ? Son existence ne lui permettait pas de se poser la question. Un enfant de nulle part, un fils de la solitude, un être simple, progéniture vivifiée du néant. Tim n'envisageait ni l'autre, ni la relation. Nul jugement moral ne venait entacher sa volonté. Sans le regard d'autrui, Tim ne pouvait porter de jugement sur ses actes. Ce qu'il faisait était légitime et pur, simplement comme émanant de sa conscience unique. Tim n'était ni beau ni laid ; parler de sa difformité ou de l'éclat de son orgueil n'avait pas de sens. Tim n'était pas un être-objet, constitué comparativement en qualités et en défauts, en caractéristiques. Les pensées de Tim n'étaient pas opinion ; il n'avait pas de goût. Sa sensibilité n'était pas, comme dans toute société, reflet d'un être qui s'identifie à l'unicité de ces perceptions. Tim était un être pur dans les premières années de sa vie. Et en l'absence de toute identité, Tim fut un être absolument nécessaire. Seule la rencontre avec son propre être pouvait faire de lui un homme. Seules ces ombres sur son image, anticipation de son devenir, pouvaient l'arracher à l'animalité. Etre uniquement conditionné par ses simples désirs naturels, Tim aurait pu ne jamais rencontrer sa volonté.

Les premiers souvenirs de Tim n'étaient que perceptions chaudes et colorées. Tim, assis en tailleur dans la cour sale de la ferme de son enfance. Les murs de la cour, si hauts qu'ils lui donnent le vertige, jaunis par le soleil et recouverts de poussière. La poussière qui coule sur le sol et avec laquelle il joue. Jeux sans enjeux, quand ses mains potelées s'amuse et se perdent dans le sable fin de la cour. Il avait toujours connu les vieilles lézardes ; les pans de sa mémoire s'ouvraient sur sa vie comme la brèche qui donnait sur la prairie. Ce mur de brique éventré, derrière lequel s'étendait le monde, l'herbe fraîche et verte que l'enfant arrache et effeuille avant de la porter à sa bouche. Les animaux, d'une faune intemporelle qui évoluant dans la prairie, perpétuent de leurs comportements le cycle infini de l'ordre universel. Devant les yeux affamés de l'enfant, le théâtre de la vie. Perdu au beau milieu du monde, Tim n'était pourtant pas absolument seul. Dès le commencement, ses premiers pas avaient été soutenus par l'action mécanique d'une escadrille de droïdes, en marche pour sa maturation intellectuelle. Dès l'incipit de sa pensée, le vide affectif avait été comblé par l'efficacité d'une raison artificielle. Tim n'avait été ni bercé, ni embrassé. Tim n'avait pas été aimé. Tim ne pouvait déjà être compris. Alors Tim fut enseigné par la patience, artificiellement efficace, de ces machines aux formes inhumaines, chargées de sa subsistance. Le regard de la paternité ne pesa jamais sur lui ; il ne goûta pas la chaleur émue de sa mère. Et il apprit rapidement à parler, à contenir ses gestes et sa voix, à maîtriser ses membres et

l'action malhabile de ses doigts. Véritables supports matériels de son existence, les droïdes assuraient les conditions nécessaires à son épanouissement. Tim était comme un millionnaire esseulé, dont l'héritage lui permettait juste de se maintenir digne, enlisé dans la lassitude de ses marécages affectifs. Tim était trop jeune pour s'ennuyer. L'action mécanique le libérait d'un labeur qu'il n'aurait pu assumer.

Seuls les rythmes des repas et du sommeil structuraient sa vie, rythmes intemporels qu'il ne remettait pas en question. Accroupi dans la poussière, sans aucun regard pour reconnaître son action, Tim cherchait sans relâche, dans ses pensées encore étroites, l'étranger capable de le reconnaître. Le besoin de palper sa propre vie, de façon objective, menait son esprit vers une étrange contrée. Incapable de se satisfaire d'une conscience purement subjective, Tim leva son regard au-dessus de ses impressions et de ses actes. Tim avait écarté les portes du rêve. Un monde opaque et moite où la volonté ne se reconnaît plus elle-même. Un monde plein d'un être unique et qui se donne pourtant à lui-même sous les formes les plus diverses et les plus déconcertantes. A peine Tim eut-il osé se projeter en pensée, qu'une armée de spectres se leva pour venir à sa rencontre, montant des chars d'un métal terne, déchirant les nuées du souvenir. Leurs longues capes laissaient flotter dans un vent violent, les lambeaux d'une naissance obscure. Dans l'eau troublée par le contact d'un doigt flétri, l'enfant pouvait maintenant assister à l'écriture passée des premières lignes de sa vie. Visions infernales et baroques. Un grand voile grisâtre flotte vers lui. En se rapprochant, il semble se fendre, une fois, deux fois ; puis le tissu se déchire de part en part tandis que le vêtement semble prendre consistance. Les guenilles ne flottent plus dans l'air mais semblent recouvrir un squelette agile. Les plaies béantes dans le tissu fatigué paraissent absorber la lumière verte qui émane de la caverne. Sur les parois excavées ondulent des ombres malingres. La forme s'est peu à peu épaissie, les lambeaux de chair ont remplacé l'étoffe. Le cadavre exhumé s'est courbé sous le poids du regard du garçon. Derrière un capuchon de poussière anthracite, Tim croit apercevoir deux lueurs malignes, reflets de sa propre peur. Une atmosphère blafarde se tisse d'une musique inquiétante. Tim croit reconnaître sa voix mais très vite, il s'effraie de ses intonations étrangères. Le corps s'est mis à parler, avec une intensité défaillante qu'il n'avait jamais perçue que dans sa propre voix. La forme redressée s'appuie sur un bâton. Une grande canne taillée dans l'os à la surface de laquelle Tim peut observer de fines miniatures ciselées. Tout le long de la canne, de petits personnages sculptés semblent lutter contre quelque chose. Instinctivement, le regard de Tim s'est élevé du sol, dans lequel un puissant éperon fiche l'objet, vers son extrémité supérieure. Le bâton d'ivoire paraît lui conter une histoire.

Un être surgi du néant prend forme et monte vers le ciel. Dans sa course, il bouscule chaque personnage étranger, des formes que Tim ne connaît pas, bâties comme lui mais vêtues différemment, avec des yeux énormes d'effroi et de longs cheveux. Le regard de l'enfant balaie sa vie sculptée dans l'os. Au sommet de la canne, il s'arrête. Une main cadavérique coiffant la canne, dérobe à son regard les derniers agissements de ce petit personnage qui lui ressemble tant. L'enfant est à présent, en mesure de voir ce visage sans chair qui baigne dans l'ombre. Une face sombre. Un dénuement total qui lui échappe et lui inspire du dégoût. Il voudrait reculer. Mais l'être ne manifeste rien de brutal à son attention. La maladresse de ses gestes au contraire bouscule ses émotions et le pousse à prendre pitié. L'être agite ses bras, il se rapproche lentement de l'enfant, à genoux. Il n'ose affronter le regard de Tim. Il parle une langue que Tim ne saisit pas. Mais les mots implorants frappent ses oreilles. Ils voudraient l'attirer à lui. Tim perçoit cette voix étrange et gutturale. Une voix animale qui pourtant l'intrigue. Tim est prêt à se détourner.

Luttant contre l'horreur, sa volonté le retient. Et soudain se réveille en lui une vieille douleur, comme si un éclat de cette voix était venu entailler sa peau. L'intensité croissante de la souffrance fait basculer sa conscience dans la stupeur et le doute. Dans cette voix sépulcrale, une partie de sa volonté a reconnu, malgré elle, un peu de sa substance. Tim se sait

quelque peu dans cette ombre qui l'opportune. Alors comme par magie l'être de mort se relève, se retourne, arrachant à Tim un premier regard qu'il a peine à saisir. Un corps plastique et coloré se dessine rapidement, effaçant les meurtrissures du trépas. Les hardes disparaissent, remplacées par de véritables membres fluides qui se balancent sous le Soleil. Une montagne de cheveux bouclés coule sur ces épaules aux formes arrondies. L'être debout s'est détourné. Il marche doucement vers une vaste prairie. L'enfant attend toujours, enfoui dans la pénombre verdâtre de l'ancre de Thanata. Au dehors, derrière les murs transparents de la caverne, la jeune femme s'élance au milieu des fleurs, vers un second personnage. Il lui sourit, fièrement campé sur ses jambes. Elle s'est jetée dans ses bras, l'étreignant sans retenue. Ils ont roulé dans les hautes herbes et il la relève avec force, courant vers l'horizon. Vers le ciel, au milieu des animaux et des plantes épanouies qui sourient à la nature. Leur course ne s'arrête pas et leurs bras tendus, liés par l'affection se balancent dans un mouvement irrésistible. Longtemps, ils ont contemplé leur mutuel bonheur avant de s'étendre au pied d'un arbre touffu pour songer à l'avenir. Les deux corps enlacés s'éloignent de Tim. Il ne perçoit plus l'arbre ; son regard s'est perdu au milieu des herbes. Gigantesques. Des insectes s'ébattent sur les feuilles et batifolent dans les gouttes de rosée. Un cri monte dans l'air. Tim retient son souffle. Subtile impression de renaissance, la lumière s'est faite autour de lui. Par l'amour il a été projeté dans l'existence, au beau milieu des blés, dans le vent qui caresse son nouveau visage. Minuscule conscience mise au monde, sans orgueil ni vanité. Tim était alors étincelle de vie, don de la douce réciprocité. L'enfant voulu par la femme et l'homme, gloire sans excès d'une reconnaissance sans faille. Parce que l'homme accepte sa mort, il peut transmettre sa vie et renoncer à l'éternité de l'existence. Tim est naissance, sacrifice de la vanité de l'homme qui renonce au pouvoir vain en reconnaissant l'éphémère de sa vie.

Devant lui, les herbes s'écartent ; dans un froissement discret, le fauve avance sans être vu. Tim a été absorbé par la conscience du prédateur, qui nage au milieu des tiges et des pétioles. Approche silencieuse et muette. Tim voit par les yeux du monstre. L'objectif ne peut être que ce couple en communion sous le feuillage. A la surface, la flore respire sereinement. Tim palpe ce besoin de destruction. Un besoin étrange, indifférent à la haine. La frustration, ne peut atteindre ce dont il a été issu. Le monstre progresse. Peut-être est-ce Tim, plein de ce vide d'autrui qui excite sa rager et provoque sa perte. L'entité amorphe s'est dressée au milieu de la prairie. Tim se rend bien compte qu'il ne possède pas le contrôle des agissements de ce corps de cauchemar. Il n'est que le témoin intérieur de cette arme du destin. Une aliénation totale, dont il a conscience et dont il semble responsable. Car bien qu'incapable de dominer son destin, il ne parvient pas à renier cette communion émotionnelle entre ses actes, qui lui échappent, et sa volonté, qui se soumet. L'aliénation disparaît alors, effacé par ses sensations. Tim devient responsable.

Tim ne peut être cet être qui se meut vers l'amour paisiblement endormi. Mais il vit en lui et ne peut moralement s'en dissocier. Le fauve satanique a stoppé son élan en accroupissant son apparence flasque dans l'herbe, à deux pas de la félicité. De longs appendices aux reflets bleutés recourbés sur le sol, soutiennent son corps élané. Des griffes immondes jaillissent de cet épiderme lisse et humide pour s'incruster dans le sol. Un cou sinueux se déplie en silence ; plusieurs membres fichés sur une poitrine sans chair. Des muscles d'un bleu sombre, accrochés à même les os, s'étirent à nu : nulle tension sur le visage sans sourire du prédateur. Longue et effilée, une face plate, d'où sortent de gigantesques crocs. De sa tête sans regard, l'entité hostile fouette l'air pour affirmer sa présence. Une morsure sans crissements dans le cou de l'homme puis de la femme ; elle sépare de ses sabres rutilants ces corps perdus dans l'oubli. Se déplaçant en bonds rapides, la bête a retourné la femme sur le dos. Des yeux clos dans un sommeil de jade. Une respiration irritante. La créature du néant se place en vis-à-vis. Ses appendices se résorbent, plongeant dans l'herbe

souillée, pour maintenir la mère. Tim a étouffé son regard. Ses émotions palpitent dans sa prison de mort. L'entité seconde frappe une seule fois, pour corriger le pouvoir de la vie et lui infliger celui de la condition totale. Faïasma s'est unie à la mère de l'homme : Elle lui confère le pouvoir de nier les origines de son existence. Faïasma s'est liée à la vie pour lui donner du sens : celui de retrouver l'Amour à travers l'épreuve de la mort. Tim se sent exulter. A présent, il sait qu'il va naître dans un monde rationnel. Il confond ses émotions et celles de la créature. Elle semble se dissoudre en lui. Le décor bascule. L'enfant est de nouveau seul. Mais toujours il sentira en lui, la présence inavouable de Faïasma, l'entité hostile du conditionnement total.

Un nouveau jour se lève sous les yeux du petit garçon. Ebloui par la clarté solaire, il détourne ses yeux. A l'image de ses pensées hésitantes, ses regards frôlent le sol et longent rapidement les murs. Malgré la luminosité de l'astre qui trône dans le ciel, l'enfant cherche à percer l'enclos de son existence, à élever vers l'extérieur ses petits yeux brillants. Gêné par le soleil, il recule sans cesse mais peu à peu, sa volonté se concentre autour de la brèche qui donne sur la prairie. Une faille sur la liberté, sur l'espace illimité. Une barbacane de lumière que l'enfant prend d'assaut de ses coups d'œil téméraires. L'enfant couvrant son visage de ses petites mains tendues s'est levé et court sans réfléchir vers l'éboulis. Des pierres, des briques brisées, de la poussière. Courageusement, l'enfant pose ses mains sur le sol et entreprend d'escalader à quatre pattes la muraille béante. Il sent ses genoux qui heurtent sans douceur le grès. Il ne geint pas ; il progresse. Derrière les maux physiques, il se voit respirer l'air frais de la liberté. L'enfant est parvenu non sans mal au sommet du monticule. Modestement, il s'assied pour contempler le paysage. Une vision sur l'Ailleurs le comble de bonheur. Une vision nouvelle qui consacre le pouvoir de sa volonté sur son quotidien. Les genoux couverts de poussière, les bras et les jambes pleines d'éraflures, il ne pleure pas. Mais le vide inconnu qui s'étend devant lui, l'effraie. Debout sur la brèche, il pourrait s'élancer vers ces pâturages fleuris. Les herbes hautes, le soleil, les bruissements d'insectes, peut-être la vision de ce fauve qui le hante ou l'appréhension d'un pouvoir de liberté qui le dépasserait. Instinctivement, l'enfant a jeté un regard en arrière. La ferme sale, de vieilles bâtisses branlantes. Un foyer sans âtre, un lieu qu'il connaît pourtant. Face à des hésitations trop troublantes, l'enfant se replie sur son exploit. Assis en rêveur, il voudrait posséder ce monde, dont la beauté l'appelle et le révolte à la fois. Apaisé, il observe son tableau. Une vaste étendue verte et dorée, d'herbes et de fleurs sauvages. Quelques bosquets ça et là, de petits arbres aux troncs tordus par le vent. Il souffle léger aujourd'hui, dirigeant les chants langoureux d'une flore en liesse. Les ondulations des tiges souples mènent son regard à travers les champs. Au loin, une imposante masse rougeâtre masque l'horizon. Tim distingue peu à peu les gigantesques blocs de ces vastes collines de pierre. Un édifice naturel, colossal. Une gravière grise au pied de la montagne se déverse dans la prairie. De fines formes noires planant au-dessus de la montagne, confèrent au spectacle une solennité frustrante pour le petit garçon assis aux portes du destin. Un espoir s'est emparé de lui. Il se sent jaloux de ces charognards sans conscience dont le pouvoir culmine ; là-haut, au-delà de l'effort et de la crainte de l'inconnu. Tim ne peut pourtant pas aller plus loin. S'arrachant à quelques regrets, il se retourne et redescend. Retrouvailles incertaines avec l'univers de ses habitudes. De petits pas mal assurés, un dépit devant l'effort mal assumé ; des pierres qui roulent, une chute sans gravité qui conclut l'escapade de sa vanité. L'enfant brimé se laisse aller aux pleurs. Il sait que des droïdes vont accourir à son secours. Il s'imagine une impression fugace de tendresse dans les frayeurs artificielles de ses serviteurs.

Très vite, Tim se hâte sur le chemin des songes. Pour échapper à une réalité trop aigre. Livrer son être à la conscience, pour mieux le vivre, debout, éveillé. Le ciel s'obscurcit, les lézardes dans le vieux mur s'ouvrent comme si un géant avait soudain écarté les deux pans de sa volonté. Une faible luminosité s'échappe du gouffre qui le happe. Tim est projeté dans le néant au milieu de flammes vertes. Tim ne se voit plus, ne se sent plus, ne ressent plus. Tim n'est pas encore. Tim a été élu témoin : Témoin de sa propre origine. L'obscurité se fend de part en part, des éclairs argentés zèbrent le ciel avec fracas. Plus loin, on aperçoit une vaste pelouse sur laquelle court une jeune femme. Sous l'orage, les cheveux défaits, trempée, de sa tête blanche à ses pieds nus, elle foule une herbe boueuse. Drapée dans une fine robe colorée qui retient ses mouvements nerveux, la jeune femme tremble de froid. A chaque coup de tonnerre, elle tressaille et flanche sur le sol. Des regards désespérés, une crainte indicible que rien ne peut expliquer. Elle se hâte vers un arbre isolé en haut de la pente. Un arbre d'ombres où ne tombe pas la pluie. Elle s'est jetée à couvert et s'étend sous le feuillage. L'herbe roussie comme par un soleil invisible demeure sèche. Elle laisse promener sa main sur les tiges sectionnées. Son visage est déjà fièrement redressé. Elle contemple de son abri la colère du ciel.

Dans un soupir s'envolent les feuilles et les pétales des fleurs tandis que les branchages ploient sous la tempête. Une longue tige noire se déplie silencieusement derrière ses épaules. Un membre flasque, atteignant le sol se meut en un gigantesque pédoncule. Le long de ce tronc gonflent des bourgeons infects. Eclatant sinistrement, ils donnent naissance à d'autres branches visqueuses, animées d'une violence insoutenable. La jeune femme ne s'est aperçue de rien. Elle goûte la fraîcheur de l'air en une grande inspiration comme si son esprit absent présentait la venue du malheur. L'arbre mutant s'est peu à peu affaissé. D'une gigantesque boursouffure en son sommet s'extirpe un visage défoncé. De prodigieuses dents recourbées fichées dans le sol suinte un liquide qui cristallise vivement. Un léger déchirement permet la motricité de deux lèvres taillées dans la chair. Sur le haut du visage règne une intense activité, comme si des flots sordides tourbillonnaient. Depuis quelques instants, la jeune femme contemple ce spectacle sans mot dire, avec une concentration effrayante. Comme elle essaie de deviner les contours de ce visage indistinct, des yeux se forment au beau milieu de ces mouvements oléagineux. D'abord pupille noire, la matière liquide s'écarte, révélant deux astres sublimes. La jeune femme laisse échapper un cri devant la splendeur de ces corolles irisées où se mêlent toutes les couleurs du néant. Des yeux sans jugement, les yeux de la certitude. La jeune femme devrait paniquer face à la violence de ces crocs. Ces griffes l'agressent déjà, par la réalité obscure de leur présence. Pourtant, les claires cascades de cette mélodie l'attirent loin de ces perceptions effrayantes. Et la jeune femme qui n'a pas détourné la tête, sent son regard se perdre au-delà des bulbes organiques aux déjections noirâtres. Sa vision s'extériorise, vers un monde sans images et sans éclats sonores, vers un monde sans ombres, un monde intelligible. L'être présent affiche, de par la monstruosité de son apparence sensible, la dimension métaphysique de sa réalité. Cet être n'est pas venu pour déchirer son corps mais bien pour atteindre, refoulées au plus profond d'elle-même, les turpitudes de son être. L'être, par sa voix et la nature de son discours, n'est présent qu'à sa conscience, loin des perceptions dénaturées de ses sens. L'être est là. Etre maintenant...

La créature prend la parole avec un relent de pitié dans les intonations de sa voix. Et c'est comme si le flot bourbeux de ce corps s'éclaircissait peu à peu. Dans ses paroles, l'être qui ne connaît pas le doute dilue les affreux reflets de ces membres: « Gloire à toi, jeune mère ! Dans la douceur de ce jour sans larmes où tu as rencontré la volupté en consommant ton attachement à l'homme, je me suis unie à toi. J'ai saisi ton corps pour consacrer l'inutilité et le non-sens de l'Amour sans l'Existence. Absolu au milieu du néant, l'Amour se nie lui-même. Sans l'obstacle de la nécessité qui n'aboutit qu'à l'existence, l'Amour est Absolu, soumis au néant. Par notre union, la vie va prendre son sens. De notre union émergera un être

totalelement conditionné, jusque dans l'essence même de sa volonté. C'est ainsi qu'il pourra se prétendre absolu pouvoir sur sa volonté et sur son devenir. Il devra croire à l'illusion de la conscience pour atteindre le bonheur mais préférera errer sans fin dans le labyrinthe de sa volonté, pour tenter de rencontrer son être inconditionné. Je suis Faiasma, l'entité créatrice ; sans qui l'existence devient paradoxale en elle-même. Je suis la totalité des conditions à laquelle nulle volonté ne peut échapper et qui vient t'annoncer l'événement d'une existence sans liberté, d'une existence malheureuse et désespérée. D'une vie obscure à elle-même, dans sa négation d'autrui. Je suis Faiasma et je connais ton nom. Tu ne peux honorer l'amour a priori. Tes sentiments n'échappent à l'absurde que consacrés dans l'épreuve de la souffrance et de la mort. Gloire à toi, jeune mère. Et paix à ton amour, s'il résiste à l'existence... Le réel n'est qu'Aliénations... ». Dans un fracas épouvantable, la créature se désintègre. Le liquide opaque se clarifie avant de se dissoudre dans l'air. Il investit le corps entier, l'être physique de la jeune femme. Une dernière inspiration, lourde et pleine. L'abdomen de la jeune femme se gonfle, le doigt de Faiasma a effleuré son corps. L'être qu'elle porte est fruit de l'existence conditionnée. L'enfant qui va naître est la semence du mal. Femme, tu es hors de toi-même. Tu cours, ou plutôt tu dévales, hurlant à la mort. Appelant l'homme, implorant l'Amour qui persiste dans tes souvenirs. Tes yeux révoltés par l'effort, tes mains crispées par le froid. Tes membres, qui ne te soutiennent plus. Tu convulsais dans ta course. Tu avais oublié, déjà, qui tu étais et pourquoi tu vivais. Tu n'es plus.

Tim voit la ferme hydroponique de ses parents ; sous la pluie, que le ciel déverse à torrents. Il ne la reconnaît pas. Tim n'est pas encore. L'homme accourt, de derrière les remparts de son foyer. Là, dans l'herbe, sous le ciel, dans le vent, un corps. Non ! ...Pas ce corps. Un corps. Le corps de ta femme. L'être support de ton existence. Ton essence, dans sa pure réciprocité. Elle ne vit plus. L'Amour ne peut être a priori dans l'absurdité. Une mare de sang. Un sang noir ; un sang de l'étrange, une substance extérieure à la vie dans laquelle flotte un nouveau-né mutilé, sans vie. La colère le prend. Il est déjà au-delà de l'insoutenable. Mugissant, il rejette du bout du pied, ce morceau d'être, incomplet et ténébreux. Il arrache à la terre, le corps de sa femme. Il la prend dans ses bras et l'emmène, tout en haut de la colline, au pied du plus bel arbre. Ses larmes salées se confondent avec les cheveux soudainement argentés de son illustre épouse. L'herbe est sèche ; il se jette sur le sol et creuse la planète, de ses mains tremblantes. Il ne veut plus penser, il ne peut ressentir que la douleur de la présence évidente du mal. La pluie a cessé. Un soleil rouge vient éclairer de ses premiers rayons, le dernier repos de la mère des hommes. Sous l'arbre recourbé, une plaque de terre sur laquelle demeure une herbe roussie, sans vie, mais qui ne pourrira jamais.

Au loin, une ombre virile danse accablée, sous le disque de feu. Une journée sans vent, ce jour s'annonce paisible. L'homme fuit derrière la colline. Il ne veut plus percevoir cette vallée. Ses souvenirs doivent mourir pour ne pas le briser. Un père aveugle qui nie sa souffrance ; son passé n'appartient pas à son être. Son être est au-delà. Pour perdurer. Son être est unique projection dans le devenir.

*Mardi 2 Juin 6825 année de l'ère Gesellsches.
Un village chrundian aux abords de Treskan-Dhim
Norad*

Chora attendait depuis plusieurs heures déjà, sous le soleil, assise dans la poussière. Elle contemplait rêveuse les murailles de Treskan-Dhim, à l'horizon. Une montagne aux remparts d'acier, qui émergeait chaque matin des brumes nocturnes. Son père était parti depuis 3 jours pour se rendre à la forteresse. Pour tenter de négocier un peu d'eau avec les moines du Xao'Djind. Mais l'issue des tractations ne faisait aucun doute.

Depuis des siècles déjà, les Chrundians survivaient seuls et faméliques dans ce désert. Ils n'avaient développé aucune technologie particulière, aucune administration organisée. Les Chrundians vivaient simples et heureux, au bord du fleuve Ornuza. Un peu d'irrigation, quelques plantations céréalières, de quoi faire des galettes au miel, le soir, lorsqu'ils s'étendaient à l'ombre des deux lunes, pour goûter la paix fraîche de la planète Norad. L'eau n'était pas abondante, mais les Chrundians s'en accommodaient, trop contents de vivre au Soleil et de batifoler dans les méandres du fleuve, les après-midi d'été, lorsque la chaleur se faisait sentir.

Les moines du Xao'Djind avaient colonisé la planète, 300 ans auparavant. Les Chrundians n'avaient pas résisté, croyant naïvement que tous les êtres n'aspiraient, comme eux, qu'à la paix, à la joie et au Soleil. La secte du Xao'Djind avait vite compris que ce petit peuple pacifique et obtus, foncièrement indifférent aux manifestations religieuses, ne représentait en somme que peu d'intérêt sur le plan politique et moral et pouvait dès lors être asservi. Les fils de Gesellscha n'avaient fait preuve que d'une opposition de principe et la ligue aristocratique éluda la question. Les Chrundians étaient des serfs. Ils n'eurent plus le droit d'approcher le fleuve Ornuza, d'irriguer leurs cultures, et de fêter la tombée du jour. Les hommes avaient bâti Treskan-Dhim, les femmes disparaissaient souvent pour l'agrément des guerriers du Xao'Djind. Les enfants étaient laissés à l'abandon. Sans instruction, les moines ne doutaient pas qu'ils puissent un jour se montrer incapables d'un mouvement de révolte. Les moines toléraient les pratiques religieuses des Chrundians qu'ils jugeaient complètement incompréhensibles. Les Chrundians s'étaient résignés à devenir des serviteurs et on avait fini par les laisser en paix.

Chora, la fille de Louis, passait son enfance à marmonner seule, assise dans le sable. Elle avait appris à écrire, nul ne savait comment et laissait un peu partout ses graffitis sur le sol. Chora, comme à l'accoutumée, s'était assise devant la maison de son père et contemplait le paysage. Elle devait avoir douze ans. La silhouette familière déboucha bientôt au sommet de la butte. Son père marchait à côté de l'âne, chargé d'outres gonflées. Chora se mit à siffloter. Et des femmes affairées sortirent au dehors pour voir ce qui approchait. Des cris éclatèrent. Le vieux Louis ramenait de l'eau. Les enfants jaillirent comme des oiseaux et coururent sur le chemin. Louis était heureux, de voir ces enfants pleins de joie, qui sautaient sur son âne et se sauvaient, la gourde sur l'épaule. Un sourire se déploya sur son visage et il s'accroupit aux yeux de sa fille : « Tu l'as volée, n'est-ce pas ? » Louis croisa le regard incisif de Chora. Il s'était toujours demandé comment Dieu pouvait donner le jour à tant de créatures si extraordinaires parmi un peuple aussi insignifiant. Les prêtres du village l'avaient averti. Sa fille était douée de pouvoirs peu communs. Peu commun pour des Chrundians, pensait le vieux Louis. Chora était son unique trésor, mais il lui semblait bien insignifiant devant les sabres carbonés des moines. Il avait effectivement volé l'eau, profitant du mépris des soldats, qui l'avaient laissé inanimé, dans une ruelle, après l'avoir battu. « Ils vont venir.

_Qui va venir, Chora ?

_Les sabres du Xao ?

_Pourquoi dis-tu une chose pareille ? Cela va faire vingt ans que nous n'avons pas été attaqués. Les moines ne se soucient pas de nous.

_Regarde là-bas. » Et Chora pointa son petit doigt au-dessus de l'horizon. « Vois-tu ces nuages de poussière ? Ce sont les troupes de Vahgur.

_Mais qui est Vahgur, ma petite Chora ?

_C'est le chef des sabres du Xao. Ses soldats ont pillé plusieurs villages Chrundians hier. La poussière de leurs avions se voit d'ici. » Louis, se retourna, un instant inquiet. « Ma chérie, tu as trop d'imagination. Je ne sais qui t'a parlé de Vahgur, il n'a été nommé qu'il y a trois jours. Mais de toute façon, les sabres du Xao n'ont aucune raison de nous attaquer. Nous les servons fidèlement et...

_En leur volant leur eau ?

_Il faut bien survivre et puis ce n'est pas pour quelques gouttes qu'ils organiseraient une expédition punitive. Ils ont trop le sens de l'argent pour cela.

_Qu'est-ce que l'argent, Papa ?

_Toi qui sais tout, tu ne sais pas ce que c'est que l'argent ?

_Non, elle ne m'en a pas parlée.

_Elle ? Qui ça elle ? » Chora rougit un instant et se reprit : « C'est Maman, elle me parle dans mes rêves parfois. » Une ombre de tristesse passa sur le visage de Louis. « Cesse de dire des idioties !

_Mais Papa, il faut partir. Les sabres vont arriver bientôt.

_Je te dis que cette idée ne tient pas debout.

_Ne sais-tu pas que la guerre a éclaté, là-haut ? » Louis ouvrit grand les yeux, étonné. « Une guerre ? Là-haut ? Cesse de mentir ! » Louis avait beaucoup de mal à jouer les pères insatisfaits.

_Je t'assure. Tu n'as pas vu cette nuit ? Le Ciel était couvert de nouvelles étoiles. Des milliers de vaisseaux approchent de la planète. Il y en a qui explosent et d'autres qui brûlent en tombant dans l'atmosphère.

_Tu auras vu une supernova ou une météorite. Comment veux-tu que des milliers de vaisseaux de guerre soient en orbite ? Il faudrait que l'Univers entier vienne livrer bataille aux abords de Norad.

_Oui, c'est ça. L'univers entier. N'as-tu donc pas entendu parler de la révolte de Khavotres. » Louis resta pantois. Comment une jeune fille de douze ans pouvait-elle savoir tant de choses sur l'histoire du monde ? A sa connaissance, il était le seul homme du village à avoir quitté un jour Norad. Et à avoir appris ce genre de détails. Louis passa sa main sur la joue de sa fille. « Qui t'a raconté tout ça ? », Dis-moi Chora. » Chora rougie une nouvelle fois et baissa les yeux. « Je ne peux pas te le dire. C'est un secret. Tu pourrais être en danger, si je te racontais.

_Quelle entêtée. Tu oublies trop souvent que tu es une chrudian. Les chrudians ne voient pas le monde de façon si compliquée. Il y a aujourd'hui, il y a demain et il y a hier, dans les ombres de demain. Le reste ne compte pas.

_Mais les sabres du Xao vont venir. Ils enrôleront les hommes, ils captureront les femmes et ils tueront les enfants...

_Chora ! Cesse immédiatement. Mais qui donc t'a mis de pareilles horreurs dans la tête. » Chora n'avait pas cessé de dessiner, tandis qu'ils parlaient. Louis posa ses yeux sur le sable : « Qui as-tu dessiné ? Pourquoi cet animal a-t-il autant de cornes ? Tu ne sais pas que les cornes ne poussent que sur le crâne ?

_Mais Papa, ce n'est pas un animal, c'est Faiasma,...

_Qui ? » Chora rougit une nouvelle fois, baissa les yeux et ne prononça plus un mot. Son père tenta de l'interroger encore puis se résigna. Les grands nuages de poussières à l'horizon semblaient se rapprocher du village. « Rentre dans la maison ma chérie. » La petite fille contempla son père avec une tendre inquiétude et disparu dans l'ombre de la maison de torchis. Louis serra fort dans sa main, la croix de bois qu'il portait autour du cou. « Quelle catastrophe, l'ennui des hommes fomentent-ils encore ? »

II. *L'être absent*

L'Enfant se réveille en frottant ses sourcils. Il est déjà loin de ses rêves. Les visions nocturnes se sont diluées dans la fraîcheur du matin. Une image cependant demeure. Affleurant sa conscience, elle se fait toujours plus diffuse. L'image d'un être noir qui ricane sinistrement. Celle d'un enfant agenouillé, tremblant à ses pieds. Une femme ensanglantée gît non loin. De profondes striures le long de son cou témoignent des efforts produits pour lui arracher sa médaille. Une médaille argentée, que l'être noir passe au cou de l'enfant. Des cris, des douleurs, puis des larmes apaisantes. Le monstre ne le terrorise plus. Tim l'a déjà enfoui profondément, dans la nuit de ses impressions non révélées. Le petit garçon baille. Il a faim. Sans lenteur, il s'est dressé sur ses petites jambes et court au devant du repas. Un repas sans âme pour lui, car des parents sans regard l'ont préparé.

Tim ne connut jamais de véritables parents. Il ignore tout de sa procréation et des sentiments qu'il pourrait y associer. L'enfant n'a pas de place dans l'acte physique : sa volonté n'y était pas présente. Et ce n'est qu'en abandonnant cette liberté, en se liant à son semblable, qu'il pourra lui aussi se concevoir comme le fruit d'une rencontre matérielle. Entre Dieu et Faïasma. Entre l'Amour et le conditionnement total.

K-6097.S croit voir ici les causes de ses répulsions. Seule la voix de sa mère, d'un être que son existence ne peut prendre en compte, le rattache d'un lien invisible à ces origines obscures. Cette voix matérielle est présente à son être mais ne peut y faire osciller les cordes de son affectivité. Tim a été privé du regard de sa mère. Tout regard est pour lui vide de sens et il ne peut bâtir de réels sentiments sans la base nécessaire à cet épanouissement. Tim n'a jamais pu percevoir la chaleur de sa mère. Il erre au milieu de ces impressions stériles que le sentiment ne peut transfigurer. Tim refuse dans son ignorance, toute affiliation à une quelconque bestialité. Ses émotions ne peuvent s'échapper de l'instinct. L'homme est capable de sentiments parce qu'il peut prendre conscience, non pas de ce qu'il ressent mais de sa capacité à ressentir. Alors, ces impressions multiples, filles de la sensation, peuvent échapper à l'immédiateté de l'instinct animal pour construire peu à peu, un être d'émotions. Tim nouveau-né ne put jamais identifier sa nutrition à un sentiment de proximité de sa mère. L'enfant qui pleure n'est pas simplement conditionné par la nature, qui veille à la conservation de sa vie. L'enfant qui appelle violemment éprouve directement sa capacité à influencer les autres et à contraindre leurs agissements. L'enfant peut se voir en arrachant ses parents à leurs occupations : il est celui qui détermine leur volonté et devient même, pour un court instant, leur volonté. Il acquiert ainsi, jour après jour, l'image de sa propre volonté. L'enfant bâtit sa volonté grâce à celle d'autrui, et en premier lieu, grâce à celle de ses parents. En allant vers son enfant, l'homme lui révèle le pouvoir de sa volonté. La reconnaissance qu'il lui témoigne fait de son existence une réalité unique.

Comme Tim dès son plus jeune âge ne vécut pas la présence de ses parents, il apprit à dissocier la nourriture de ce sentiment de reconnaissance. Les droïdes aux formes inhumaines articulées, ne peuvent être le support de ce premier socle de l'Emotionnel. La nutrition de Tim est automatique, elle a lieu à heures fixes. Grâce à ce processus, l'enfant dissocie rapidement, dans son esprit, le plaisir et la satisfaction de ses désirs. L'éducation de Tim hypertrophie sa volonté. Mais en l'absence de but, elle erre et s'aveugle. Tim ne connaît que lui-même et sa volonté, retournée contre elle-même, se contemple, vide de toute signification. Tim ne voit pas ses parents, il ne peut ni les entendre ni les observer. Le mimétisme inhérent à tout

apprentissage perd alors toute valeur émotionnelle. Ce qui lui parle, ne le fait que pour apprendre à lui parler Le droïde ne lui parle pas, il ne parle qu'à ses facultés d'apprendre. Dès le début, Tim n'a pu palper sa volonté dans cet apprentissage. Le projet de cet apprentissage lui est imposé. Un robot sans membres, ni visage comme lui, d'où émane, des sons morts avant d'être perçus. Tim entend une voix qu'il ne peut rattacher aux intonations maternelles cachées dans son être. Une voix qui le force à la répétition. Tim ne veut pas répéter. Il ne peut vouloir répéter.

Toute la journée, la machine débite des phrases structurées, adaptées à l'enfant mais qu'il n'écoute pas. Tim reste muet. Il pleure et se frotte la tête. Vainement il cherche ce regard, cet élan affectif qui le soutiendrait dans son effort. Tim ne peut se servir de sa voix. Il n'a personne pour qui l'utiliser. Sa voix n'est pas nécessaire à la réalisation de ses caprices ou de ses désirs. Automatiquement, l'escadrille articulée veille à ce qu'il ne lui manque rien et Tim n'enregistre rien. Perdu dans ce vide, il geint et se fâche... Sans retenue, il tape sur les murs de sa prison, jusqu'à s'en faire mal aux doigts. Les robots ne peuvent contenir ses gestes. Il les frappe et ferme ses poings. Des poings qui ne s'ouvriront plus. Tim restera toujours le petit homme aux poings fermés. Dans sa recherche de conflits affectifs, Tim veut obliger le robot à modifier son fonctionnement. Les premiers tressaillements de sa volonté. Tim ne peut se croire semblable à ces machines parce qu'il n'agit pas selon le simple principe de survie. Principe qui fait que, sans s'affoler, le robot en butte au désespoir de l'enfant, va changer la teneur de ses repas ou s'illuminer subitement pour émerveiller l'enfant. L'enfant cherche plus qu'à provoquer un changement significatif du comportement de celui qui le sert. L'enfant cherche à provoquer le malaise et l'inquiétude. Tim voudrait voir une once de sacrifice dans les tentatives du droïde. Tim peut contraindre le robot sans grande peine. Naturellement, l'enfant ne cherche pas le conflit par malignité. Le désir n'est pas l'incarnation du mal. Dans la confrontation des volontés, l'enfant veut obtenir le renoncement de son protagoniste. Un renoncement qui ne peut être jouissif en soi mais qui lui procure, par comparaison, une image de sa valeur émotionnelle, une marque de reconnaissance auprès des autres. Tim voudrait exister par les autres. Il identifie a priori la liberté d'autrui à sa volonté. Mais devant le néant de la présence de l'autre, sa volonté se brise et devient stérile. Le droïde qui cherche à le satisfaire ne peut manquer d'échouer dans sa tâche car incapable de sentiments. Le droïde doit faire preuve d'affectivité. Il est contraint dans sa mission à charger ses actions mécaniques d'une connotation affective. Le robot doit ainsi, paradoxalement, faire preuve de fermeté en modifiant la volonté de Tim. Logiquement, il s'inscrit alors dans son projet d'existence. La base du projet éducatif est de faire montre à l'enfant en recherche de sa volonté, d'une volonté vraie. Une volonté capable aussi, de ployer sous celle qui est éduquée. Les deux êtres vont alors se placer dans une relation de réciprocité qui va garantir leur reconnaissance mutuelle. Sous le choc d'autrui, l'enfant prend conscience de la relativité de son existence et du pouvoir de la volonté. Mais ce pouvoir de la volonté ne peut être saisi par l'enfant que s'il peut l'exercer en retour.

Sans la présence d'autrui, Tim n'est qu'un enfant sans âme, satisfait de désirs sans projections et sans risques. Tim ne parle pas mais entend le parler de ses serviteurs qui prend son sens au fur et à mesure que naît en lui le désir de communication. Chaque jour, le droïde parlant modifie légèrement le timbre de sa voix. Chaque jour il note les réactions de l'enfant face à cette nouvelle personne qui s'adresse à lui. Et Tim modèle chaque jour la voix de ses désirs, creusant les intonations de la machine. L'enfant, à chaque fois, pénètre un peu plus loin au cœur de son passé, aux sources de sa vie prénatale. Intonation par intonation, rectifiant chaque jour une harmonique, le souvenir vivifié de sa mère va réapparaître en lui-même. Et plus le temps passe, plus la voix artificielle se colore. Se nourrissant de nouvelles textures, elle réchauffe les réticences de l'enfant. Tim aspire à parler, à communiquer avec cette illusion bienfaisante. L'enfant ne sort plus guère. Il reste assis en tailleur, au pied de la

ferraille hideuse. Il ferme les yeux pour mieux écouter les murmures de son être vrai. Le robot note la dureté de ses poings blêmis par la douleur. Car plus la voix se fait maternelle, plus l'enfant ressent cruellement ses impuretés, ce quelque chose qui l'empêche de pouvoir ouvrir ses mains et de se jeter vers l'être qui l'appelle. L'enfant, comme pris dans les sables mouvants, sent qu'il s'enfoncé chaque jour un peu plus dans l'illusion d'un être absent. Tim ne peut plus nier maintenant ce manque secret sur lequel a été fondée son existence. Ce fantôme qui lui échappe n'accuse que plus cruellement l'existence achevée d'une mère qu'il ne peut voir. Sa mère ne fut jamais une présence sensible vivante pour lui.

Depuis plusieurs jours, l'enfant n'a plus ouvert ses yeux. Il se refuse au monde extérieur et ne respire plus qu'au creux de ces courbes sonores qui redessinent lentement ces émotions primitives. Fugitives et vaines, Tim ne veut plus ressentir sa volonté. Il attend avec peine l'avènement de cette présence totale, de cette voix purifiée qui le délivrera de sa prison de vide. Soudainement, l'enfant s'est réveillé. Peut-être un rêve l'a-t-il averti ? Dans son dos se lève un soleil qu'il ne peut voir. L'arbre de fer, faiblement éclairé lui a posé une question : « As-tu rêvé cette nuit ? » Tim ne prête aucune attention à la teneur du message évoqué. Tim se place dans un autre lieu. Devant lui, une magnifique lumière a jailli, au sein de laquelle flotte un voile blanc. Tim écoute de toutes ses forces, prêt à bondir sur cette symphonie de timbres. Ses ongles s'enfoncent dans ses paupières ensanglantées. La voix a reparu : « Oui, j'ai rêvé cette nuit. J'ai bien dormi, je me sens en forme... » Le voile léger s'est échappé dans une brise de lumière. Une forme pâle se dessine, tout en douceur. Tim se penche mais ne peut voir son visage. « Je suis un bon garçon. Le soleil s'est levé et je sens dans mon abdomen le besoin d'alimentation. Mon déjeuner est prêt et je vais bientôt manger... » Comme Tim croit apercevoir les contours translucides d'un être de lumière, il se rend compte que ces impressions intenses s'estompent plus qu'elles ne se révèlent à lui. « ...N'est- pas ?... » Tim se refuse à prendre conscience de ces phrases vides de sens, qui jurent avec ce qu'il ressent ou voudrait ressentir. Il goûte au plaisir de cette voix et ses poings se desserrent. « ...N'est-ce pas, ... » Il écarte ses bras comme pour une prière. « ...Ne veux-tu pas me répondre ? ... » La question n'a pas effleuré son esprit clos. Conservant son espoir, il ouvre ses yeux. La lourdeur et la laideur de ces visions métalliques déchirent ses espérances. La question résonne en lui, qu'il entend et comprend. « Non ! Je ne veux pas te répondre. Et Tim vint au monde dans un hurlement. Tim a refermé ses poings en un éclair. Avec fureur, l'enfant s'est relevé et dans son ardeur de braise s'est jeté sur le squelette humain. Tim frappe de toutes ses forces sur la carcasse, à la mesure des caresses qu'il aurait alléguées à la créature dorée de son rêve. L'enfant lève ses jambes et les jette sur l'acier. Le robot ne vacille pas, exaltant la colère du petit homme. Tim crie pour couvrir les paroles d'un apaisement stéréotypé. La douceur reste là, permanente et froide. L'enfant ne sait plus ou frapper pour faire mal. Quel rouage mettre en marche pour consacrer sa peine, sa souffrance, pour donner du sens à sa frustration. Pourtant, autrui lui échappe toujours. Dans son désespoir, il crache sur la machine et ce n'est qu'un filet de bave qui coule sur son menton. Il ne peut même pas pleurer : nul n'est là pour reconnaître son chagrin. Ses pieds frappent le sol, ses mains s'émoussent sur les murs et les droïdes résistent ironiquement. Tim voudrait sortir de sa vie, de son existence de reclus. Tim voudrait oublier cette conscience qui s'insinue en lui et courir librement dans les hautes herbes, vers cette femme qu'il ne connaît pas.

Pas un souffle de vent dans la pièce obscure. Seuls les éclats de voix d'un haut-parleur invisible qui lui demande sur un ton doux de se calmer et toujours cette voix, cette voix magnifiquement lancinante qui le harcèle, en perçant les murailles de ses rêves. Tim veut échapper à cette voix. Il a compris qu'il devait se taire. Il s'allonge sur le sol en position fœtale, ramenant ses genoux sur son abdomen rebondi d'enfant et couvrant ses oreilles de ses mains se met à observer la pièce. L'enfant est sorti de lui-même. Il ne peut vivre dans cette existence. Mais il doit vivre pourtant. Il intime le silence à ses émotions. Dans le plus grand

calme, il regarde, à la façon de ces droïdes qui continuellement font pivoter leurs caméras et leurs sondes. Simple témoin, objectif et glacial. Le cadre de son apprentissage frappe par sa sobriété. La peinture noire s'écaille sur les murs. De derrière un rideau, d'où arrivent et repartent les agents synthétiques de son éducation, une lumière blafarde baigne la pièce d'une atmosphère de saine rigueur. Sur un petit podium de métal peint, déambulent nombre de machines qui se mettent soudainement en marche, déploient leurs appareils en s'illuminant d'une multitude de voyants. L'enfant devrait s'émerveiller de ces lucioles colorées qui animent son parcours mais l'être résigné qui loge dans ce corps malhabile ne ressent plus rien. Le plancher craque quelque peu et entre des lattes disjointes se répand une poussière ocre. Témoin du délabrement d'une demeure désertée, la poussière balaie les murs et jaunit les vitres. La porte qui donne au dehors est entrouverte, comme à l'accoutumée. Tim se refuse à sortir pour le moment, il peut prouver à ces droïdes, et se prouver, que l'appel irrésistible de ces émotions ancestrales ne le brisera pas. Tim a envie de pleurer. Il aimerait pleurer. Le plafond de crépi peint en noir luit dans la pénombre. Il luit comme les crocs rutilants de ces bêtes qui le jugent, du haut de leurs certitudes déterminées mécaniquement. Le rideau noir s'écarte et retombe lourdement, laissant s'échapper des bouffées de poussière. L'enfant ne pense pas mais comprend que les robots ne sont que les gardiens d'une bâtisse usée par le temps. Comme cette pièce inachevée et hypocritement investie, comme ces fissures dans les murs, ces robots lui paraissent empreints d'une unique fatigue, celle de l'objet que la vie n'entretient pas de ces perpétuels efforts. L'enfant se concentre et crache sur le sol. Il se dresse très droit et reste muet. Il ne sait pas quoi leur dire pour faire éclater leur désarroi sans s'avouer le sien propre. L'enfant détourne le regard ; il sent une présence sur son échine. Il ne peut s'empêcher de croire à leur colère, leur révolte. Il se retient de courir par fierté mais se hâte néanmoins vers la sortie. L'extérieur ! : Une délivrance qui lui apporte le vent frais. Le vent d'une illusoire volonté, un vent qui chasse les nuages des mauvais souvenirs. La cour est peut-être sale comme d'ordinaire, il ne prête pas attention à ces nuées qui masquent encore le soleil. Une nouvelle luit maintenant dans son cœur. Il sait maintenant parler. Demain, il sera libre, soulagé du poids de l'apprentissage, de la force mécanique de ses maîtres. Tim a cinq ans. Déjà il aperçoit, par delà les orages de son enfance, la nymphe Liberté, pris dans ses voiles humides. Elle l'appelle et l'enchanté, lui donnant l'ordre de fuir son passé pour choisir son destin. Il a ravi la parole aux machines. Désormais, il sera seul juge de ses actes et de son devenir. Et créant ses propres maximes, il mettra en doute le conditionnement éducatif pour livrer son âme à une intacte volonté. Demain, il apprendra à lire, à écrire. Aujourd'hui, il s'est accroupi dans le sable. Reprenant sa position habituelle, il attend son repas. Ces poings ne s'ouvriront pas mais il ne fixe plus le sol comme à l'accoutumée. Il a relevé sa tête et pointe son doigt vers le ciel. Un seul mot s'est échappé de ses lèvres, une tendre promesse pour son être futur : « Etoiles... »

III. Gravier ses rêves

De longues années de solitude se sont écoulées. Tim est toujours dans la cour de sa ferme. L'enfant s'amuse avec le vent, son seul ami. Le vent souffle fort, charriant des masses de poussière grise. Il se moque de lui. Tim court de droite et de gauche, dans ce vent qui l'excite. Pris à son propre jeu, l'enfant tombe à terre, sous les sifflets railleurs de la bise. Tim se relève honteux. Il chasse le vent de ses pensées. Il se relève, regarde au loin. Son petit regard fier s'arrête sur la brèche du mur. Il hésite un instant. Mais le vent qui érafle la brèche semble le défier de plus belle. Sa volonté tressaille. Ses hésitations l'irritent. Tim sent monter en lui l'énervement. Sa volonté, lasse de se déchirer, le jette en avant. Vers la brèche dans le mur, vers une nouvelle liberté. Tim escalade en bondissant l'ébouli, s'arrête quelques instants au sommet, indécis. Puis il dévale la pente adverse sans contrôler ses gestes. Une première pierre cède sous ses pas ; une deuxième s'est offerte à lui, présentant son côté le plus tranchant. Tim a tenté de se relever dans le même mouvement, pour effacer à ses yeux cette sensation chagrine. L'échec perle sur son front. Et la douleur que lui cause son genou le dissuade de tout nouvel essai. Il se traîne en pleurnichant sur le sol. Rampant comme un ver, il mêle son sang à la poussière de sa terre. Il pleure tout en sachant que personne ne lui viendra en aide. Alors pour oublier le mal, il ferme ses yeux et cherche dans cette obscurité l'être qui pourrait le plaindre, le relever. Et aussi loin que s'égarer ses recherches, Tim ne trouve que lui-même. Tim se voit. Inconsciemment, il frotte délicatement le duvet qui borde sa lèvre supérieure. Tim se voit dans son lit, le soir est tombé. Ces visions le rassurent. Tim est toujours présent dans son souvenir, présent dans le calme et loin de la douleur. Lorsqu'il rouvre les yeux, ses doigts ne cessent de se promener sur son visage. Il ne pense plus à lui-même, le contact de sa peau lui révèle la temporalité de son existence. Tim réalise avec douleur que son être ne peut perdurer dans l'existence. Car sa volonté, ses sentiments restent soumis au destin. Le hasard absurde peut les dénaturer à tous moments.

Tim est maintenant. Il perçoit distinctement, en face de lui-même, la présence de ce corps qui est sien, de cette âme qu'il ne contrôle pas. Tim a aperçu un homme, une vie dans son plus simple appareil. Les nappes brumeuses de sa conscience se sont déchirées. Et au travers, un rayon lucide illumine la nuit de son être imparfait. A présent, Tim est. Et comme il a été dans le passé, il sera dans le futur. L'être de Tim a pris corps dans ses pensées. Avant de ressentir les blessures du temps, Tim vivait dans l'instant, récepteur de sensations, objet de cruelles frustrations. Tim ne se projetait pas dans l'avenir, car il ne s'y savait pas présent.

Le soir même, Tim est dans son lit. Il frotte les duvets de son visage et se remémore sa blessure. Il replonge dans le passé. A la recherche de ces décisions, de ces sensations qu'il a commis sans y penser. Tim délaisse son présent pour se contempler tel qu'il s'était imaginé sous le coup de la douleur physique. Et cette nouvelle vision lui procure une grande joie. Il peut être à l'image de sa volonté. Tim a saisi ces impressions de liberté que jamais il n'avait perçues de façon réfléchie. Tim a pris conscience du pouvoir de sa volonté : il sait ce qu'il ressent. Et cette impression sincère de liberté, se meut en un réel sentiment. Tim vivait sous la coupe de ses multiples frustrations, ne pouvant les comprendre. Préférant les nier, il ne connaissait pas le sentiment. Et en l'absence d'autrui, son premier contact avec l'Emotionnel fut le sentiment de liberté. C'est ainsi qu'il se rendormit, bercé par les échos d'une grande tâche : celle d'agir sans relâche pour s'opposer aux énigmes du conditionnement ; pour donner corps à sa volonté. Privé de l'idée d'autrui, Tim est condamné à n'agir que conformément à l'image qu'il s'est faite de son devenir. Privé de ses frères, il erre seul dans

ses pensées, à la recherche d'un vain référent objectif. Tim n'est aimé de personne et ne peut aimer que lui. Mais le poids du destin arrache jour après jour ses illusions de perfection. Tim ne peut s'aimer dans l'instant présent car il n'a personne pour garder son amour. Tim n'est voué qu'à aimer sa projection, ce futur qu'il tente de construire en actes. Tim ne s'aimera que dans l'éternel défi de sa volonté. Elle fera de son devenir un être toujours meilleur et courageux. Un nouveau jour se lèvera demain qui abandonnera Tim aux portes de son univers.

Tim se réveille plein d'orgueil. Mais personne n'est là pour s'y heurter. Depuis longtemps, la vision de ces montagnes rouges le hante. Tim se sent prêt à affronter ce quelqu'un de parfait qu'il voudrait être. Il sait qu'il ne peut se trouver qu'en haut de cette montagne. Il s'imagine un parcours long et périlleux, semé de nouvelles impressions, de sentiments purs : le courage, la fierté, la douleur dans l'effort et non plus le regret du hasard... Tim cherche le regard d'autrui dans cette confrontation avec sa volonté. Le Tim passé est nié car il n'appartient déjà plus à l'être. Un être dont la vérité ne réside que dans le futur. Tim sent le courage gonfler ses poumons. Il aspire à la gloire et se voit déjà couronné dans les cieux, omnipotent. Mais les frasques de Faïasma, les aléas de la nature déchirent ses espoirs. Tim doit marcher toujours pour tenter d'effacer le paradoxe absurde qui entache son imaginaire. Mais il ne peut oublier et s'oublie dans l'effort.

Sans tarder, Tim rassemble ses affaires. Il déniche quelque nourriture dans la cuisine et se munit d'une réserve d'eau réfrigérée. Un obscur reliquat de la société technologique à laquelle appartenait ses parents. Tim escalade lestement le monticule et sans s'arrêter pour contempler le paysage, il redescend cette fois, de l'autre côté. Ses yeux sont fixés vers le sol. Il veut éviter de porter son regard au-dessus de l'horizon, fragilisant sa volonté par l'appréhension de l'effort à dominer. Tim marche de façon décidée, en écartant les herbes devant lui. Il ne fait attention ni aux fleurs ni aux insectes, qui bourdonnent et frétilent dans la brise légère. Les feuilles qui bruissent à son approche révèlent la fuite de quelque animal. Mais Tim ne détourne pas son attention. Tim marche sous le soleil.

Sans ombre et sans eau, les défis de Tim se révèlent bientôt être à la mesure de son orgueil. Mais il continue, sans lever les yeux du sol. Au bout de plusieurs heures de marche, il est arrivé au pied de la montagne. Il s'arrête un instant et plonge la main dans l'herbe pour en extirper une tige verte. Et machinalement, il s'est retourné pour contempler sereinement l'immensité de son travail. Au loin, son logis lui paraît ridicule, perdu derrière un océan de fleurs. Leurs feuilles se balancent tandis que le soleil baisse progressivement, pour embrasser l'horizon. L'enfant se repose quelques instants, ces membres fluets lui font mal. Un être malingre, au cœur de pierre. Tim détourne la tête et dédaignant les pentes fleuries, élève son regard vers la cime de l'exploit. Et soupirant, il baisse ses yeux, qui quittent les herbes bruissantes pour glisser silencieusement sur un tapis d'aiguilles de pins. Les arbres odorants saluent son passage. Tim apprécie l'ombre qu'ils lui procurent. Goûtant cette fraîcheur, il s'égaré dans ses réflexions. Car sur son passage, ces arbres, qui l'aident dans sa lutte, ne lui appartiennent pas. Tim se dit que la peine ne suffit pas, pour être récompensé de ses efforts. Un malaise point en lui, que la raideur de la pente a peine à dissiper. Tim sent comme une présence extérieure qui le domine, piétinant sa volonté. Si Tim se bat pour triompher du décor qui l'appelle toujours plus haut, sa volonté ne demeure que le témoin privilégié de ce spectacle grandiose. Les arbres, les écureuils qui se hâtent prudemment de disparaître sous ses yeux, les fougères qui lui barrent la route ne sont pas le fruit de cette force qui sourd de son être. Et Tim fait soudain face à une question insoluble : le pourquoi de ce décor que peuple sa volonté. Il doit fournir un regain d'effort pour ne pas s'égarer. Car le sommet qu'il aperçoit lui paraît toujours plus haut. Majestueusement, il se moque de lui.

Ramassant des branches brisées par le vent, il se fraye un chemin à flanc de montagne, parmi les plantes odorantes et les insectes irritants. Le soleil a déjà disparu derrière lui et

tandis que le soir se maquille, revêtant maints voiles violacées qui s'effilochent dans le ciel, Tim peine en grim pant. Demandant toujours plus d'effort à ses membres minces, il cherche à oublier la souffrance en regardant la montagne. Débouchant sur un promontoire, il se laisse choir dans l'herbe. L'enfant halète. Il souffre d'horribles crampes. Pourtant, ce sommet vierge de toute présence, trouble bien plus son être qu'il ne déchire ses muscles. Tim fait taire ses pensées pour méditer la sérénité froide du soir naissant. La montagne s'offre à lui, dans toute sa splendeur. Reconnais sant son courage, elle le remercie d'avoir choisi la peine pour venir l'admirer.

Tim a compris que sa volonté devait se repaître de ce paysage pour se louer elle-même. Dominatrice de cette nature immuable, elle ne peut se dérober aux caprices de cette puissance de souffrance. Au premier plan, de l'autre côté du gouffre qui ouvre la vallée, paissent de vastes pentes vertes et boisées. Ca et là, l'herbe généreuse cède la place à de plus abruptes pelouses rocheuses. Une pierre grisâtre qui émerge comme un épais anneau de pierre soulèverait l'alpage déchirant les étendues gazonnées. Des contours ronds et pleins, qui au fur et à mesure que Tim gravit les pentes de son regard, s'effritent et se brisent, révélant de violentes arcades taillées par la rage des éléments dans le roc. Tim s'arrête, s'apercevant qu'il s'est posé sous un arbre des plus impressionnants. Un conifère massif dressant royalement ses branches arquées vers le ciel, laissant pendre tout leur long de légères et rougeâtres fruits, comme les bagues colorées de ce si éminent personnage. Tim est obligé de se tordre le coup en arrière dans l'espoir d'apercevoir le faite de l'arbre, qui, juché sur son promontoire, semble mesurer pleinement l'ampleur du décor. L'ambassadeur de la montagne en personne, à l'ombre duquel Tim prend peu à peu conscience de la noblesse de l'endroit. Plus haut, les lignes se déchiquettent, mettant à nu le roc dentelé qui dans sa dans sa fierté nie l'érosion du vent. Refusant de même la douceur des courbes apaisées, il se brise progressivement, plongeant son agressivité dans l'abîme. La roche tolère cependant quelques plaques de mousses roussies, qui coiffent d'une pellicule solaire la douleur des hautes cimes. Toujours plus haut, les pentes se font murs, tours crénelées, murailles fissurées, aux éclats bleutés qui saluent dans sa course le repos de l'astre diurne. Lentement, Tim a fait pivoter sa tête pour affronter le regard du donjon de pierre, de cette sanglante pose lithique, qui le juge dans sa misère.

Une vaste et imposante masse de rochers qui structurent la montagne. Une cohésion rocheuse des plus spectaculaires qui maintient l'unité de masses disparates. Une forteresse, soutenant de hauts rochers sculptés qui pointent orgueilleusement un océan d'étoiles encore blafardes. A droite et à gauche de ce visage de granit, deux crêtes parsemées de sapins, comme les dents usées d'un vigoureux vieillard. Deux épaules tombantes qui unissant leurs efforts propulsent ces sommets majestueux par delà les profondeurs ténébreuses de la vallée étroite qui serpente sous les pieds du haut sapin. Cet arbre aristocratique qui berce les pensées de Tim. La grandeur du décor a réconcilié Tim avec ses ambitions. Il se redresse en soupirant et se campe sur ses jambes. Il fait face à la montagne, il dresse son poing, tentant de suspendre un instant la lente chute du temps. Puis dans un pâle sourire, il reprend sa course parmi les fougères. Il suit toujours le flanc de la montagne qui se jette dans l'abîme. Là-haut, son futur l'attend avec confiance. La dernière ascension lui est pénible. Il a soif et faim et ses muscles gémissent dans l'obscurité. Le soir peine parmi les rochers qui se dénudent de plus en plus. Tim aide ses jambes à se soulever de terre, grâce à ses mains entaillées par les arbustes. Au bout de quelques temps, alors que le soleil n'est plus visible et que la lune ne se montre pas encore, Tim s'arrête épuisé et se laisse lourdement tomber sur une surface nue dans le creux d'un rocher. Depuis peu, il ne voit plus le sommet de la montagne. Son effort l'abuse et le mine. Tim est trop essoufflé pour prêter attention aux moqueries de son être intérieur. Assis au cœur de la nuit, Tim contemple les étoiles, plus nombreuses maintenant.

Une idée confuse d'immensité le submerge. De cette hauteur, il domine la totalité du pays ; forêts, prairies, creux de montagne et vallées. Tim ressent cruellement le néant de son pouvoir sur l'immensité que, de son observatoire, ses sens peuvent palper. Égaré au sommet de son univers terrestre, il ne peut lever les yeux vers le ciel sans manquer de remettre en question le pouvoir de son être. Tim n'est qu'un simple sujet de la nature, à laquelle il ne peut qu'appartenir. Tim peut juger la nature mais il ne l'a pas créée. La nature n'est pourtant rien sans lui, unique conscience pour la percevoir et l'appréhender. La nature n'était pas avant Tim car tout est né avec les représentations de sa volonté. Mais cette certitude ne peut lui permettre d'oublier les doutes qui fragilisent son pouvoir de décision. D'ici, il s'aperçoit avec un étonnement certain, que la région, telle qu'il l'imaginait de chez lui, est bien différente de ce qu'il peut percevoir maintenant. Cette prairie traversée avec peine lui paraît ridicule comparé à l'ascension qu'il a dû entreprendre depuis les premiers sapins. Les repères qu'il reconnaît à présent le convainquent que loin de suivre le chemin le plus court, il s'est maintes fois détourné de lui, en arpentant des pentes bien trop raides et des sentiers escarpés. Inévitablement, la conscience de Tim se brise sur l'immensité du décor. Tim se sent minuscule, comparé à ses géants de bois qui dorment en contrebas. Tirailé par la faim, il médite sur la vanité de ses pouvoirs. Soudain, son œil alourdi capte l'éclair lointain d'une silhouette animale. Tim se fait violence pour oublier l'affront de cette opportunité qu'il n'a pas provoquée. Tâtant discrètement le sol derrière lui, il ramasse une pierre aigüe et ramenant son bras vers sa poitrine, s'apprête à prendre en main son destin. La pierre part, maladroitement, et s'efface honteusement dans les buissons. A plusieurs mètres de là, l'animal s'échappe lestement. De l'autre main, Tim agrippe nerveusement un caillou et projette toute sa rage vers l'ombre qui a fait frissonner les genêts. Deuxième échec. Tim se refuse toute pensée, il attise les braises de sa colère, dans le silence qui emplit le vent frais. A peine quelques minutes plus tard, l'enfant immobile entend derrière lui les claquements d'ailes d'un lourd volatile. Presque aussitôt, un quadrupède de bonne taille, probablement effrayé, se jette sur le roc, pour regagner le plus promptement possible le couvert des arbustes avoisinants. Tim n'a pas réfléchi. Il ne ressent plus sa honte. Il place sa conscience dans l'instantané de l'acte. Et se relevant, il laisse traîner sa main sur le sol, dont les doigts fins se replient sur un solide tranchant. Son bras est parti ; Tim a entendu un bruit sourd. Il se précipite en avant et s'arrête brusquement. A ses pieds gît le cadavre d'une sorte de chevreau à la toison rougie.

Sa volonté peut plier les vents de la nature. Elle peut déjouer ces hasards privés de sens dont il est témoin. Mais si sa conscience peut s'immiscer dans les lois de la nature, alors... Tim lève ses pensées vers le ciel. Une conscience supérieure à la sienne ; celle qui peut créer l'immensité de ce décor dans lequel la volonté propre de Tim se noie. Et se tournant vers l'immensité, Tim se heurte à l'infini. L'hypothèse d'une conscience infinie se fraie un chemin dans son âme. L'intuition religieuse de Tim est un sentiment d'humilité. Il a reconnu le pouvoir de sa conscience. Et les limites de ce pouvoir sont venues se heurter à la nuit froide. De ses réflexions est né un sentiment. Tim s'est retourné vers l'animal. Sauvagement, il s'est jeté sur le cadavre et empoignant la pierre de son crime à deux mains, il entreprend de lacérer son pelage, de déchirer sa chair. La pierre se brise sur les os mais Tim ne peut contenir sa fureur. Des éclats tranchants sont projetés que Tim reçoit en plein ventre. Il a mal, un crescendo de douleur l'arrache à son office de boucherie. Il contemple son abdomen ruisselant de sang. Sa volonté insuffisante s'est abusée. Par la douleur que Tim ressent, elle s'offre muette sur l'autel du paradoxe. Sa volonté est allée au-delà d'elle-même. Tim regrette la prudence de l'anticipation. Sa conscience était dans l'acte pour oublier la stupidité de ses gestes. Il rapproche les lèvres de sa blessure et étale le sang du revers de sa main. Le changement de sa propre nature physique le révolte. Il appréhende la beauté comme concept empirique. Il ne peut se montrer satisfait de cette meurtrissure qui dénude son être.

Ephémère et fragile. La douleur émotionnelle prend corps à travers la laideur de la souffrance physique. L'entaille trouble son être souverain. Alors, pour défier le destin et dépasser les égarements de sa volonté, il saisit fermement le silex pointu et plonge la lame dans son ventre. La blessure s'aggrave, le sang s'écoule des profondeurs de son cœur. Mais Tim est joyeux. Il se refuse aux lamentations du regret. Il est l'unique auteur de son destin. Par ce geste, il se consacre unique auteur de son destin, en se refusant aux pleurs et aux lamentations du regret. Les regrets de l'homme sont vains : Totalement déterminé, il ne peut souhaiter remettre en question ce qui est nécessaire. Tim mord profondément la chair de la bête pour reproduire l'acte de la douleur sur cet être intact. Il mêle son sang à celui de l'animal. Une sueur indicible perle en lui-même. Les deux blessures frappent par leur similitude. Tim remarque de désagréables crispations sur le visage de l'animal. La nature emporte Tim dans ces sangs pourpres qui se déversent sur le sol. Elle s'est liée à lui. Un lien nécessaire. Le lien de toute nécessité. Tim vient à peine de prendre conscience de sa fragilité que déjà, l'odeur de la mort infecte ses pensées. Tim se bouche les oreilles et fermant les yeux saute avec force sur le corps étendu. Le silence revient. Tim se laisse caresser par le vent qui a soufflé son nom sur son visage teinté de rouge. L'enfant, plume sous l'aile froide du vent.

Tim se replie dans le froid. Il pleure dans son coin de rocher. Près de lui, la fourrure de l'animal traîne dans la poussière, qu'il caresse sans savoir pourquoi. Sa main s'enlise dans un liquide visqueux. Entre lui et la lune, une aile palmée a roussi l'atmosphère. Tim fait briller la lumière de la nuit sur ses doigts entachés. La mort de l'animal l'a projeté aux pieds de sa conscience. Tim aimerait n'être qu'un esprit immatériel, plein d'une félicité sans douleurs. La vision de la Mort a fait naître en lui un nouveau sentiment. La peur domine et écrase ses pensées. Il ne parvient pas tomber dans le repos du sommeil. L'absence de reconnaissance lui avait appris la solitude. Puis la fierté est venue qui a triomphé de la solitude pour le livrer dans la peine, aux sommets de l'exploit. Mais devant la mort, le monde bascule. Tim revoit l'animal, fuyant sous ses coups son autorité. La vanité ne peut subsister devant la Mort. Seule la peur peut entendre son écho de glace. Tim a besoin de la chaleur de ce corps pour oublier sa peur. Il voudrait être debout, seul sur la montagne. L'exercice de sa volonté a créé la mort. Par sa faute, la Mort est devenue inhérente à l'existence. Un être sans volonté ne meurt pas. Car la mort n'effraye que les êtres conscients. Pour l'animal, la Mort n'est pas car lorsqu'elle survient, l'animal n'est plus. L'être conscient vit la Mort par anticipation, comme sentiment. La mort n'est que cette peur de la conscience qui se prépare à disparaître.

La conscience est présente dans toute décision, au cours de l'existence. La conscience est l'existence. La conscience ne peut-être que par l'existence. Penser la mort, c'est remettre en question ce pouvoir de la volonté sur l'existence. Mourir, c'est cesser de vivre, ce que l'on ne peut faire qu'en vivant. La Mort ne peut donc être saisie sans la conscience. Elle n'a de sens que pendant l'existence de l'être conscient qu'elle remet pourtant en question. La Mort est paradoxale et c'est pourquoi, sentiment d'anticipation, elle provoque l'effroi.

Posséder une volonté, c'est user de sa conscience pour se projeter en actes. La volonté est donc aussi un sentiment d'anticipation. Tout misérable qu'il soit, l'être conscient, ne possède véritablement qu'une seule chose, la faculté de se penser en dehors de ce qu'il vit. Le seul trésor de l'être conscient, celui dont il puisse jouir sans réserves, est sa capacité à nier son devenir, dans le sentiment d'anticipation. La Mort provoque la peur parce qu'elle menace de priver l'être de sa seule richesse inaliénable, par le sentiment d'anticipation. La Mort est souffrance dans l'existence car elle est le seul sentiment qui place effectivement la conscience dans une temporalité. L'être conscient peut fuir toute condition, jusqu'au temps qui passe...s'il n'y avait la Mort. La Mort remet en question cette force de la volonté, qui extirpe l'homme de sa misère en lui permettant de croire en son bonheur. Tim eut donc peur face à la pensée de la Mort. Et tout naturellement, son être se tourna vers l'éternel.

Le premier livre de Norader

«L'être qui a peur ressent le besoin total d'éternité.
Si l'être qui a peur est à bout de force, il ne peut trouver le
repos.
Si l'être qui craint souffre, nul plaisir ne saurait éloigner sa
peur.
La vanité du désir l'abandonne dans les ténèbres.
La peur qui l'humilie piétine ses rêves de gloire.
Il contemple la Mort, qui déchire ses illusions de bonheur.
L'être qui a peur refuse de se penser.
Homme mortel qui ne peut plus se regarder
Pourtant il sait : cette peur est absurde.
Seul un sentiment étranger peut la détruire.
Solitude inoffensive.
La peur ne se combat que dans l'altérité.
Projeté dans le vide de la Mort, il cherche l'Autre.
Cette autre peur qu'il peut regarder.
L'être qui a peur ressent l'Autre, inexorable nécessité.
Ainsi, l'être qui a peur s'éveille à l'Amour.
Car l'Amour est l'éternité qui anéantit la peur de la Mort. »

Tim hurle et pleure. Il se frotte le visage, de ce sang ; si chaud...si chaud. Tim retombe et s'endort en gémissant.

La chtematachoris s'est retournée sur le côté. K-6097.S s'est rendu compte que son regard devenait pensif. Reposant sa tête mignonne sur un point poliment refermé, elle a légèrement incliné sa tête vers lui, qui conte les rêves de son enfance. K-6097.S est en proie à la stupéfaction : la créature animale est profondément affectée par ce qu'il narre, ce qu'il revit en sa présence. Elle laisse pendre insolemment ses longs cheveux sur sa poitrine. La seule préoccupation d'une chtematachoris est de satisfaire le regard et les sens. Et celle-ci a choisi, nul ne peut expliquer comment, de caresser son âme plutôt que ses muscles. Lorsque Tim se blesse ou s'expose délibérément à sa destinée, la chtematachoris réagit avec douleur. Son beau visage lisse se tend soudainement comme si, au cœur de ce corps vide avait subsisté, malgré tout, la lueur renégate d'une pure émotion. Une chtematachoris ne peut rien ressentir qui ne lui vienne d'autrui. Comment pourrait-elle se faire l'écho des troubles affectifs de l'homme conscient ? Des mèches rebelles tempèrent sa froide plasticité. Elle n'a pas pris le soin de recoiffer ses tempes. Une boucle de cheveux presque terne défigure cette perfection physique. Au rythme des épreuves de l'enfant esseulé, la créature prend du recul sur sa tâche. Ses gênantes attentions se font plus distantes. Elle s'est maintenant agenouillée sur la couche moite. Posant ses mains sur ses genoux, elle se recroqueville. Et qui plus est, K-6097. S croirait qu'elle l'écoute, comprenant ce qu'il lui dit. Lorsqu'il en est venu à lui parler de ses réactions agressives et frustrées à l'encontre des droïdes initiateurs, elle a baissé la tête ; comme si elle partageait en elle-même, la honte de l'adulte fier qui se reconnaît dans le faible enfant. K-6097.S a lâché un ricanement sordide, jeté dans l'orgueil d'un soupir qu'il n'a pu réprimer. K-6097.S a compris. Cette pute ne comprend rien ! Elle ne peut s'élever au rang de l'intelligible. Mais son irréprochable formation lui a sans nul doute enseigné à lire sur le visage de l'homme, les marques de l'émotion. Dans son être vide de sens, la chtematachoris ne peut qu'éprouver, par un mimétisme vulgaire, les réactions de l'homme frustré. Elle cherche à surprendre. Et ému de se savoir compris dans des yeux luisants de larmes, l'homme laisse épancher les siennes. Il se laisse prendre par les caresses de la chtematachoris. Mais K-

6097.S n'est pas un homme. Il a toujours été différent, supérieur, de par la conscience omniprésente de cette volonté salvatrice. K-6097.S croyait pouvoir échapper aux affres du conditionnement. Mais le visage de la chtematachoris est trop défait par l'affliction pour ne pas manquer de refléter une certaine sincérité. Sans doute, une sincérité artificielle, feinte par le conditionnement abject de son éducation. En fait, K-6097.S craint de s'avouer les véritables causes de son irritation. Ce comportement étonnant, providentiel, l'affecte bien plus que les réticences de sa raison qui se heurtent à la vérité des sentiments de cette femme. Elle allonge ses bras sur le sol, avec précaution, comme pour mieux signifier l'humilité aux pieds de cet homme. K-6097.S s'est tu. Il ne peut s'empêcher de la contempler. Il lui semble qu'elle danse, rien qu'à son intention, pour consoler la tristesse passée, pour effacer ce piège de solitude qui retient ses émotions prisonnières. Elle ouvre ses mains, tendant ses doigts vers lui. Jamais dans ses yeux n'a brillé l'éclat sale de l'attraction pulsionnelle. Cette fille ne recherche pas à troubler l'autre par la fierté de son corps. Elle est simple, ses bras s'écartent. Elle trace un grand cercle, lentement. Le silence reste suspendu à ses gestes. La vie passe de sa main gauche en sa main droite, alors qu'elle replie ses index avec minutie. La chtematachoris se penche en arrière. Elle lâche sa tête. Tim cherche ses yeux, perdus dans les vagues chaudes de sa chevelure. Tendrant son corps en un arc de cercle somptueusement douloureux, elle lance ses épaules vers l'arrière. Elle a redressé sa poitrine. Son cou pâlit, révélant l'enjeu de cette parade. Doucement, elle laisse osciller son corps autour de son bassin. Ses bras tournés vers le ciel décrivent de grandes ellipses, qui se tournent vers K-6097.S, centre de leur désarroi. Tim croit rêver : une lente litanie s'échappe de ses lèvres, volant vers lui en un flux ondulant. Les mouvements de la chtematachoris se sont amplifiés ; elle tanguer dangereusement. Elle ne semble pas avoir remarqué que Tim avait cessé de parler. Sans tarder, il a repris son récit pour ne pas que cette danse cesse. Et plus les forces de la chtematachoris deviennent nerveuses, plus Tim accélère sa respiration. Ses paroles se font de plus en plus incohérentes. K-6097.S ne respire plus. Il crache des phrases sans sens, des idées paradoxales ; des sentiments apparaissent en lui qu'il ne peut posséder. Mais Tim, lui, les reconnaît. Et plus le récit de K-6097.S se démantèle, plus les phrases gestuelles de la chtematachoris deviennent incertaines. K-6097.S transpire. Il sait qu'il ne peut manquer d'incarner la douleur de cette femme qui ne voit plus que lui. K-6097.S ne sent plus son être. Sa volonté de marbre s'est faite pétale léger. Tim ne pense qu'à cette femme. Elle est tombée ! Elle s'est abattue sur le flanc. Bien que le matelas ait enrobé sa chute, Tim a bondi vers elle. Il palpe ses bras. Il touche son ventre. Tim souffle sur elle toute la tendresse dont il est capable. Les yeux de K-6097.S se sont mis à respirer, un simple instant. Tim ramène la jambe étendue de la chtematachoris vers lui. Un fiévreux et soudain besoin d'affection le terrorise. Il La retourne et La place entre ses bras. Un étrange malaise flotte dans la pièce. La sa a cessé de vivre pour lui. Elle ne le regarde plus. Amplement vexé, il la presse brutalement contre lui. Elle doit savoir ce qu'elle a à faire. Elle est née pour cela. Mais K-6097.S ne peut s'empêcher d'exister. Et cette fois, il a vu dans ses yeux l'effet de ses vieux charmes militaires. K-6097.S écarte ses bras passés derrière son cou. Elle a cru qu'il songeait à repousser les offres de la Nature. Elle se redresse fièrement devant lui ; son regard le domine. Transgressant sa condition, elle lui demande : « Racontez-moi encore, votre vraie... Votre vie réelle, vos sentiments. » Elle fronce les sourcils et tord sa bouche, puis, dans un sourire irrésistible lui reproche : « Parlez-moi. Comme si nous vivions loin de cet endroit, en cette terre où l'homme ne peut se cacher à lui-même. .. » Elle sait parler en plus... Cela peut tout à fait faire partie de la séduction. Une pensée autonome. Tout de même !... Je croyais que les chtematachoris n'avaient pas de conscience. Tim va jusqu'à oser honteusement ; à la regarder droit dans les yeux, au-delà de ses devoirs et de ses engagements de militaire. Pour lui-même qui veut enfin s'oublier... dans le regard d'autrui.

IV. Edifier son être

Sa conscience s'est noyée dans le néant. Tim part rejoindre le royaume des visions nocturnes. Le vide se découpe en nuages menaçants qui s'écartent lentement pour laisser passer la conscience de Tim. L'être s'éveille péniblement. La lumière l'a abandonné. Derrière ces lourds rideaux d'ombres ondulées, de modestes lumignons sèment dans le ciel, une faible clarté. Tim peut à peine deviner son corps. Il est seul au milieu de l'univers, le presque-néant, le quasi-obscur. Seule l'éclat tamisé d'une conscience étonnée est venue pour récuser l'absurdité du vide. Tim sent comme une douce et légère brise qui chatouille ces phalanges. C'est comme un vent tiède qui se calme. Il ne voit toujours rien. Quelque chose est là cependant. Il n'est plus l'unique; l'être conscient. Tim se tourne sur le côté. Au loin, une tâche vide d'étoiles, grossit lentement. L'espace noir, cyclique, s'approche. La masse plate et terne dévore le ciel tout entier. Tim ressent une effroyable sensation d'écrasement. Il ne sait plus s'il sent ou s'il ressent. Le disque se meut en sphère. Tim se retourne. Derrière lui, les étoiles disparaissent, happées par les ténèbres. Il n'y a plus rien à voir. Tim reste calme ; il attend avec curiosité.

Un homme est là, devant lui. Tim peut cerner les contours acérés de son profil. Un homme de taille honorable, avec une petite barbe grise. L'enfant ne peut voir ses yeux mais devine l'acuité de son regard. L'homme ne le voit pas, il regarde le vide de façon altière. Tim doute que la conscience qu'il distingue au cœur de ce néant soit en lui. L'homme sourit et Tim sent monter en lui la peur. Une peur insidieuse qui se glisse dans ses pensées, poussée par l'étrange satisfaction de cet être étranger. L'homme semble recouvrir l'univers; Tim s'abandonne aux pieds du colossal guerrier. L'homme est vêtu d'étoffes blanches et rigides qui cachent sa sèche musculature et enveloppent son physique comme une statue d'airain. Il est puissamment harnaché d'une cuirasse au doux éclat. Des bottes semblables moulent ses pieds dans la raideur. L'austérité cruelle souffle dans ses cheveux. Un costume militaire troublant laisse présager par endroits d'opiniâtres combats. Rien ne semble résister à l'assurance de cet homme. Il s'élève toujours plus haut, couvrant l'horizon. Tim gît misérablement à ses pieds. Il sait qu'il ne peut être vu car il n'existe déjà plus. Alors la douleur fait son entrée en scène.

D'atroces cris secouent ses entrailles. Mais l'espace reste absent aux hurlements de son être. L'homme à la verticale a frotté sa manche blanche sur sa poitrine. Une substance indéterminée, déposée là s'écoule. Tim se noie dans une flaque de sang. L'homme aux tempes grises a refermé le poing sur quelque chose. Quelque chose de tranchant, dont il a déjà usé. L'homme ramenant son bras à la hauteur de son abdomen laisse entrevoir au regard de Tim la lourde et violente pierre taillée qu'il habite de sa main. Ses yeux s'élèvent au delà du ciel. Un sourire plus vrai illumine son visage d'une vapeur verte. L'homme regarde ses pieds. Mais son regard ne heurte pas Tim, l'être transparent. Il avance d'un pas ferme, mais sans s'éloigner de Tim. Tim s'est senti un moment respirer et croit à nouveau pouvoir palper son être. Mais l'homme a ralenti le pas et observe une halte. Portant sa main à sa bouche, il tord ses lèvres. Pas une parole ne parvient aux oreilles de Tim qui ne peut croire en ce revirement. L'homme fait mine de scruter l'espace derrière lui.

C'est tout son corps qui subrepticement s'est retourné. L'homme a vu Tim ; il le regarde. Mais la férocité de ces yeux relèguent déjà l'enfant au de là de la terreur. Le ciel s'est vidé de toute étoile. L'homme tâte maintenant sans précautions l'ombre qui pèse sur son cœur. Il se rapproche timidement. Le temps s'est suspendu. Il attend l'événement

nécessaire...Un soleil s'est soudainement levé derrière l'homme, écrasant l'obscurité qui l'aveuglait. Son regard est devenu fou. Il ne perçoit plus rien. Il n'est que la pure expression, le guide de son apocalypse émotionnelle. L'homme court à grands pas vers Tim qui ne sait pas comment disparaître. La lumière est là, qui éclaire sans pitié l'existence paradoxale de cet être double. L'homme ne sourit plus. Il se parle à lui-même, maugréant les ineptes sentences d'une vindicte contradictoire. Il n'aperçoit plus rien. Son bond dans l'espace n'arrête pas le temps. Tim sait que sa conscience l'a trahi en espérant la liberté. Comme une brise chaude qui égaille sa solitude mais détruit ses espérances. La main de l'homme s'est lentement abattue derrière l'enfant, le replaçant de son bras sur l'autel de l'existence. L'homme aveuglé par une lumière trop pure n'apercevra pas l'enfant. Il a baissé sur Tim, son poing serré. Tim voit tout son sang s'épancher sur le sol. Le sang de sa vie baigne ces questions oppressantes qui lacèrent son esprit. Tim ne parvient pas à comprendre la douleur de cet homme. La réalité de sa haine lui échappe toujours. La violence a écrasé toutes les portes de l'univers. A la tête de hordes griffues, elle tranche les chairs vivantes de l'espoir. L'homme transpire, totalement absent. Il halète comme un chien. On est bien au-delà du meurtre. L'homme ne cesse de frapper, d'abattre son poing refermé, taillé dans le marbre de la certitude. Quelle arme magnifique. Elle s'écrase dans les cendres de l'être-Tim, ignorant la peur, la volonté et la conscience. Bientôt, Tim ne voit plus l'homme. Tim ne voit plus rien. On ne voit plus rien. On ne sent plus rien. La douleur a détruit le corps. On sent la conscience, qui s'écoule comme le sang, qui se déverse dans le vide avant de disparaître. Tim sent le néant. Mais il refuse de s'éteindre. Alors, les maigres restes de la conscience de Tim coagulent sinistrement et Tim se dresse, noir, Etre Faïasmes.

Et Tim voit l'homme de nouveau. Mais ce n'est plus qu'un homme. Désarmé et nu. Un homme sans visage ni membres. Un homme intelligible, que Tim peut appréhender, loin de toute peur et de tout malaise. Il voit l'homme dans son infirmité, privé de sa vaine et altière volonté. La sienne est vide et n'aperçoit plus qu'elle-même. Tim a pourtant perçu un regard derrière ses yeux. Tim a reconnu un regard, son regard. L'homme se jette fiévreusement sur lui. Tim ne saurait dire lequel des deux a absorbé l'autre. L'homme et Tim ont disparu, annihilés en Faïasma. Le soleil se recouche, progressivement. Le néant emplit de nouveau l'espace. Le vide revient, malgré tout. Le néant n'est plus rien.

Tim se réveille en hurlant. Assis sur le roc, baignant de sueur, il fronce ses yeux. Le soleil est là qui l'éblouit. Que cet insoutenable éclat est bon ! ...Pourtant, la douleur persiste dans sa poitrine, identique à celle que Tim a ressentie, lorsque l'homme a plongé son arme sur lui. Tim ferme les yeux et secoue sa tête pour la vider de ces affreux souvenirs. Lorsqu'il reprend sa conscience, sa tête est légèrement inclinée vers le sol. Flottant légèrement au-dessus du sol de pierre : une main crispée sur un morceau de cette gigantesque montagne. Sur le caillou dressé vers le ciel, subsiste un dépôt rougeâtre. Tim frissonne et lâche son arme en ramenant ses doigts meurtris à sa bouche, qu'il tord pour évacuer son malaise. Sa poitrine le fait souffrir. Une pierre y a laissé sa marque ensanglantée. Tim rejette sa tête vers le ciel. Il se calme en contemplant le soleil. La vie demeure. Le soleil éclaire sa vie. Il est loin de la Mort. Sa chaleureuse présence le console. Tim se met à genoux et remercie le Soleil...et le Ciel...

Une pensée lui revient en mémoire. Tim s'en est allé de chez lui pour vaincre la montagne. Mais il a échoué. Il se penche vers le sol pour soulager son chagrin. La soif et la faim se font sentir. Il s'approche avec humilité de la carcasse éventrée. La fraîcheur de la nuit semble l'avoir intentionnellement conservée. Tim y plonge ses mains et déchire avec adresse des lamelles de viande, qu'il porte à sa bouche. Il tourne ses regards vers le haut. La vue de ses entrailles déchirées lui demeure encore insupportable. Il se sent rapidement restauré. La

soif le tiraille toutefois. Il pose sa joue contre la pierre pour capter sa fraîcheur. Son oreille à l'écoute du sol, perçoit un doux murmure. La source semble proche. Tim se redresse fièrement, les poings sur les hanches. Mais la vanité de son orgueil alourdit son être. Tim laisse retomber ses bras. Il durcit son visage et se remet en chemin vers le sommet de la montagne. A peine, s'est-il aventuré hors du creux de rocher qu'il débouche sur une large plate-forme. Le sommet est là, à quelques mètres. Courant à toute allure, il s'engouffre courbé sous une dernière excavation rocheuse et s'immobilise, happé par un paysage d'une reconfortante réalité. D'un petit monticule de terre à ses pieds, sourd la plus opportune des récompenses. L'eau coule sans ressentiment. Et Tim ferme les yeux pour approcher ses lèvres desséchées du miroir d'eau claire. Le dernier regard de l'homme reste imprimé dans son esprit : Cet homme inconnu qu'il a cru reconnaître cependant. Tim ouvre les yeux et plonge la tête dans le fluide glacé. Une intense sensation de fraîcheur finit par apaiser ses peurs nocturnes. Effleurant l'onde de son doigt, il laisse flotter son regard à la surface de l'eau troublée qui, peu à peu, recouvre sa virginité. Le regard de Tim s'égare, livré aux angoisses de sa propre image. La fontaine lui renvoie la première image de son existence physique. Tim refuse cette reconnaissance éphémère qui relativise ses pensées. Son être cède sous la douleur de ce regard : le regard d'un homme. Un regard de folie, un regard de haine, qui se répand sur toute la surface de l'eau. Tim s'est redressé et plonge son pied dans la fontaine. Tim frappe la terre et l'eau. Il a à jamais détourné son regard du sol. Le visage altéré par la détermination, la haine, Tim regarde l'horizon. Son regard est un appel de Mort. Tim a honte de la fragilité de son corps, médiateur impuissant de ses pensées. Tim est aussi ce corps qui contemple l'être sans pouvoir l'atteindre. Et devant la friabilité des vies matérielles, il renonce à ses espoirs d'éternité. La conscience, capable d'effacer l'espace et le temps se voudrait absolue. Tim désirerait que le divin s'incarne en sa volonté. Seules demeurent ses pensées fluettes, qu'il baigne dans la beauté du soleil levant.

Tim est dans son lit, seul dans le noir. Il ne cesse de revivre en pensées les belles images de son périple. Sa volonté a triomphé de l'existence. Elle est passée, au-delà du physique, de ces corps teintés de rouge qui le brûlent et le font grimacer. L'aveugle et lente montée parmi les fleurs. L'arrivée dans les bois de sapins. Tim prend le temps d'amener à sa conscience le divers chatoyant de ces perceptions arborescentes. Ces feuilles et ces fleurs, ces insectes vrombissants. Tout naît devant lui, comme un gigantesque tableau, empli de musique estivale. Des couleurs éclatent que Tim n'avait jamais vues. Il imagine ces merveilleuses plantes qu'il a oublié de voir. Sous la légère pression de ses doigts, de fraîches feuilles s'écrasent, embaumant l'atmosphère de parfums subtils et inconnus. Tim effeuille les pétales odorants. Il est heureux au milieu de cette prairie qui respire. Oui, car c'est bien la nature, qui respire à travers lui. L'été de Tim, lui, reste morne et effacé. A peine un éclair de bonheur, comme un éclat harmonieux au milieu d'une symphonie de vides... Les pins. Leurs longues aiguilles effilées qui collent à la peau, leur épais feuillage qui vous protège de la chaleur. Une montée arasante, mais ô combien précieuse à Tim. Ses incertitudes se couchent comme les herbes du chemin. Tim revoit ces pentes gazonnées ; il les dévale ou s'y laisse tomber. L'herbe lui chatouille le dos ; ces nuages capricieux qui voyagent dans le ciel lui content des histoires inattendues. Puis viennent les roches et la rousseur de leurs éclats, doux et apaisants. Des roches, qui s'effritent...en pierres. Tim brouille ces images pour éviter de se rencontrer parmi les tranchants de la crête boisée de sapins. Tim se complaît dans son succès, pour s'oublier ; un moment. Il sait. De fines angoisses l'attendent, qu'il repousse de plus en plus difficilement. Tim va devoir affronter ses peurs et faire acte de volonté. Il fut heureux de

se mesurer à ces forces mais un défi bien plus douloureux l'attend. La chute dans les failles de sa propre volonté est imminente.

Lorsque Tim se réveille dans la chambre totalement opaque, il est plongé dans la plus totale ignorance. Privé de toute perception, il reste là quelques instants, assis stupidement sans pouvoir penser à quoi que ce soit. Ce sont les douloureuses crampes, stigmates de son pénible projet d'existence qui le rappellent à la misère de sa condition. Un flot impromptu d'impressions vécues inonde soudain son esprit. Les images hétéroclites s'appellent les unes les autres sans aucune liaison chronologique. Le temps lui échappe totalement. Il s'interroge alors, parlant haut dans la pièce pour entendre sa voix — une voix mille fois couvertes par les rumeurs sourdes et graves du torrent sonore qui irrigue le champ coloré de ses souvenirs : « Quelle heure peut-il bien être ? » La phrase banale se meut en un murmure honteux. Tim ne tient absolument pas à amener l'escadre de robots niais et tapageurs au pied de son lit. Il se promet, dans la plus grande solennité, de veiller lui-même à son avenir. Mais pourquoi continuer à vivre ? ...L'avenir de le dira, imbécile. Tim se sent étrangement ridicule. Ce qui est plus étrange encore, c'est l'indifférence qu'il ressent. Hier, il était un héros, pour la foule de frustrations vécues qui l'attendaient le couteau à la main, aux portes de sa gigantesque cité. Tim sourit dans le noir. Quelle vanité ! Il est certes con de s'être vanté d'avoir fait ce qu'il devait faire. Toute épreuve réussie est nécessaire en tant que phénomène et serait une source illégitime d'orgueil. La liberté de l'homme est dans son devenir. Elle n'est d'aucun secours pour trouver les excipients nécessaires à l'action. Tim se retourne vers son passé. Contempler de loin cet être incertain, qui tremble et peine devant l'incertitude l'amuse. Dans le miroir du temps, Tim ne voit qu'une larve qui ne s'animerait pour réaliser l'esthétique que dans le futur. Tim peut cracher sur ses blessures émotionnelles mais ne peut s'empêcher de grimacer sous le contrecoup de la douleur physique. Les empreintes émotionnelles qu'il a reniées restent gravées dans son corps. Le burin de sa volonté a fait des ravages... Tim éclate de rire, un rire froid qui se meut rapidement en un cri de douleur. Tous ses muscles rient de lui ; son esprit rit de ses émotions. Il se redresse brutalement une nouvelle fois. Sa tête lui fait mal et il se sent très faible. Il en a assez de se moquer de lui-même. Son moi intérieur aspirerait bien à un peu de réconfort. Il se tord et s'enfonce dans son lit. Une montagne de couvertures et de draps de laines le recouvrent et l'étouffent. L'enfant cynique veut se préserver des retours impitoyables de l'oppression sans cri du monde extérieur. Il voudrait appeler ; mais à cet instant, il ne connaît que lui-même. Nul ne l'a jamais appelé. Il doit en l'absence d'autrui, s'arracher à sa volonté égoïste. Tim est le sujet et l'objet. Il est la source et le but de toute reconnaissance. Car au milieu du monde, seul Tim peut reconnaître Tim. Il voudrait s'appeler, pour sentir en lui-même la présence d'un nouvel être, désirable en tout point. Reflet positif de sa frustration, ce Tim répondrait à ses aspirations, au bonheur et au nom. Mais l'enfant orphelin ne possède pas de nom. Il doit se nommer lui-même. Tim ne veut plus être le simple moteur de ses actes, il veut aussi pouvoir être leur juge. Ainsi naquit la Morale sur le monde de Tim.

Il s'enfonce sous ses draps et écoute attentivement. Reclus dans le néant, il cherche à percevoir tout appel de l'extérieur. Il prie, figé dans une intense supplication vitale. Au dehors, c'est une machine qu'il entend. Un faible grincement répétitif, un écho de sa solitude renaît, à intervalles réguliers, inlassablement. La ferme continue à s'activer sans lui. Il n'est pas le maître, ici, de ce qui semble exister. Rébellion calculée, face à cette nature sauvage ; si belle qu'il ne peut la toucher sans maudire l'orgueil de son existence. Et c'est la mécanique qui l'appelle, ce rythme perpétuellement éphémère. Tim est troublé, malade. Il craint de vomir. Il ne peut s'empêcher de voir en ces grincements, l'appel attendu. Des grincements qui résonnent, au cœur de son impuissance. Tim veut appeler et entend grincer ses dents. Ce n'est qu'en reconstituant mentalement cette image sonore qu'il perçoit d'autres bruits, tout aussi mécanique, qui soutiennent cette plainte faïasmales. Des claquements sinistres précèdent

ces grincements cruels. Css...Tss...Cssi...Tssi...Les deux sonorités se répondent et se querellent. L'enfant cesse de grincer des dents. Il s'est identifié aux craquements qui perturbent les grincements de la grande roue de l'existence. Le dialogue se poursuit. Il doit être conclu. L'enfant a choisi la volonté brutale pour se libérer de l'inexorable courant qui emporte les êtres. Isolé des rires d'autrui, il écoute au fond de son cœur, les grincements répétitifs de sa conscience.

Et pour survivre aux attaques de la langueur, il a choisi l'action, repoussant toute finalité comme pour contredire en un cycle incessant la finitude de son être. Css...Tss...Cs. Tssi : Tim refusait de se retrouver une nouvelle fois face à sa conscience. Il attendait l'appel de l'émotion, il pressentait l'Amour. Mais l'amour n'était pas en lui. Alors Tim, décidément trop éprouvé par ses succès saumâtres entreprend de penser l'espoir, un espoir. Celui de rencontrer un jour le sentiment, au hasard des détours et des détournements de son être. Dans toute sa pureté. Car il n'y a que l'espoir pour résoudre le cycle infernal des attaques perpétuelles et désespérantes de la conscience. Il n'y a que l'espoir qui puisse donner un sens à ces réponses. L'espoir de voir un jour la volonté triompher des conditionnements de l'existence. L'espoir de quelque chose qui terrasse Faïasma et fasse de la volonté le libérateur de l'être faïasmes. Destruction ultime de la Mort, cessation de toute condition, car condition suprême. Tim pleure. Il ne veut plus réfléchir. Il voudrait se rendormir alors qu'il sait que le jour, déjà, s'est levé. Css ! ...Cs ! Tiss, réfugies toi dans l'espoir. Tiss aime. Tiss'm, l'espoir du sentiment : Tissm. Renonce à la douleur. Je cherche la douceur ; je suis Tim. L'enfant se rendort. Rien n'a bougé mais le monde de Tim s'est éveillé à la couleur. Son désespoir a désormais un nom. Au dehors, la machine excédée a cessé de grincer. Dans l'oubli du sommeil la conscience n'a plus de prise sur la vérité de l'être, conditionnement total qui dans ce doux moment de repos ne se révèle plus à lui-même.

Tim cherche dans sa tête pour trouver l'impossible. Tim peut murer sa volonté pour éprouver la réalité de sa liberté. Mais il ne trouve toujours rien. Alors, il court à la fenêtre pour jeter un coup d'œil dehors. Un droïde étincelle en courant affreusement. Tim court de fenêtre en fenêtre. Il voit ces murs, toujours ces murs et le soleil qui brille là-haut pour lui permettre d'affronter la peur de la mort. Tim se penche au dehors et sent comme une odeur de viande. Le dîner se prépare. On s'en moque, l'important est de se réaliser. A travers la dernière embrasure, il peut voir la brèche qui l'appelle. Il se jette au dehors et court vers la prairie. Mais il trébuche dans sa précipitation : son pied s'est heurté à une faux acérée. Ces droïdes écervelés...Il se relève très vite et saute pour capter l'arôme des herbes florissantes au-dessus des pierres entassées. Une légère brise fait frissonner les champs. C'est comme un grand reptile qui se faufile sous les herbes fauves.

Le grand fauve. Tim doit aller à la rencontre du fauve. Celui qu'il entend hurler chaque nuit. L'être farouche dont la crainte le lie à l'enfance. Sortir, il faut sortir, après le coucher du soleil, à l'heure où la peur le tétanise sous ses couvertures. Lorsque la nature rugit ; lorsque les droïdes ont cessé de s'activer. Défier la méfiance de son être qui tremble, penser de nouveaux sentiments, combattre la mort. Il lui faudra changer de visage et altérer sa volonté. C'est dans ce renoncement à elle-même qu'elle sera en mesure de soutenir son projet d'existence. Il faut mettre à l'épreuve ce sentiment de liberté. Tim veut affronter les ténèbres, la violence et le dénuement, parce qu'il sait qu'il n'en est pas capable et que sa volonté, pour triompher, devra le transformer. Tim doit devenir autre pour se soumettre à l'épreuve de son orgueil.

Après plusieurs jours d'anxiété, il se décide soudain. Il a pris conscience de ses mensonges hypocrites : S'il se préparait avec ferveur, c'était pour mieux reculer l'instant de sa décision. Pour changer, il faut oublier ce que l'on croyait être. Il faut partir, combattre au loin, quitter les rivages sereins de la conscience. Il faut s'oublier, préférer le sommeil à la veille, le repos aux angoisses de la réussite. Tim agit rapidement, sans réfléchir, sans se

regarder. Il fuit ses impressions et lorsqu'il se retourne vers elles, elles demeurent obscures. Tim a perdu le chemin des souvenirs. Il est seul sur une plage déserte, mais la mer de corail s'est retirée dans le brouillard. Tim ne sent plus que l'humidité de son ignorance qui enveloppe son esprit. Ses visions émotionnelles se sont éloignées. Tim doit reprendre la mer, égaré. Il doit retrouver une nouvelle route qui le mènera vers un nouveau lui-même. Au matin, d'étranges images, pleines de sang, de métal et de feu refluent devant son regard qui s'éveille. Tim est devenu cet animal qui expie son désir de puissance.

Tim est dans la cuisine. Il ouvre et referme brutalement les tiroirs. Quantité de couteaux longs et tranchants s'amoncellent au fur et à mesure sur la table. Il trouve un hachoir, sort de la pièce et pénètre dans un établi. Apercevant une lourde masse, il délaisse sans aucune hésitation ses acquisitions antérieures et s'en empare. Puis il l'abandonne aussitôt pour se saisir d'une hache. Empoignant le fer à pleines mains, il s'entaille d'un coup sec l'arcade sourcilière. Sous l'effet de la douleur, il fuit dans la cour en hurlant, la vue teintée de rouge. Tim brandit dans ses mains affermissées par la fureur les armes d'un choc initiatique.

Le droïde traîne sa carcasse au fond de la cour. Il lui tourne le dos. Il ne pourra le voir venir et ne réagira pas. De toute façon, il n'est pas programmé pour se défendre. Prenant son élan, la hache bondit très haut, et s'abat comme une pierre sur la machine. La masse métallique, saisie à deux mains, frappe latéralement pour déstabiliser la machine. Puis elle s'immobilise, fichée dans la poitrine de métal. Un robot n'agonise pas, il cesse de fonctionner. L'organisme synthétique frappé en un point vital cesse de vivre d'un seul coup. Tim reste interdit ; devant la soudaineté de cette mort qui déjà s'est envolée. Il n'a pas eu le temps d'apercevoir les franges noires et usées de sa cape d'os et de métal. Thanata s'est glissée dans le monde réel sans qu'il n'y prenne garde. Puis elle a bondi, brisant dans sa course le miroir du temps. Tim frappe encore longuement, agrippant la hache de toutes ses forces. Misère et vanité.

Lorsque la lassitude gagne l'enfant, la machine gît, complètement éventrée dans la poussière. Tim s'agenouille et tire un long couteau de sa ceinture pour disséquer soigneusement l'appareil. Ce travail dément lui demande plusieurs heures de patience. Tim récupère calmement les plus beaux éléments de la carcasse disséminée et les ajuste pour constituer une cuirasse. L'armure incomplète étincelle. Tim voudrait figer sa conscience, comme les rouages d'un mécanisme. Il veut faire de ses actes une science pour fuir les lâchetés imprévisibles de l'être faïasma. Une silhouette droite parmi les ombres qui s'allongent. Un curieux visage bicéphale. Un œil grisâtre et sans vie qui scrute les alentours. Un regard jaunâtre, inquiet et fier qui assèche le visage de l'enfant. L'homme marche, d'un pas mécanique, pour corriger le déséquilibre de sa jambe droite, enserrée dans une coque rutilante. Il incline la tête vers l'astre solaire. Il affronte son éclat, pour mieux apprécier la terreur de la nuit. Tim sait, maintenant, qu'il va affronter sa peur. La Mort n'est plus rien pour l'être qui a enfermé sa conscience dans l'instantanéité de ses actes. Les débris huileux de la machine ne subsistent pas longtemps, balayés bien vite par des sentiers muets et une poussière triste.

Tim, étouffé par un calme fiévreux s'est agenouillé, feignant la détermination. Il plonge ses mains dans la poussière et laisse le sable s'écouler entre ses doigts. Il se recouvre bras et jambes de cette terre pleine d'énergie. Il a trouvé un morceau de charbon dans l'atelier et s'en frotte le visage pour effacer son identité. Tim veut rejoindre la Nature, oublier ces années d'éloignement. Il ne veut plus sentir cette odeur artificielle qui pénètre chaque jour son esprit et lui susurre perfidement qu'il a cessé d'être un animal. Quelles soient motivées par la science ou la nature, ces pensées ne Faïasma sommeille en lui. Ce soir Tim est décidé à se réveiller.

Les vêtements en lambeaux, serrant un briquet dans sa main, il s'arrête, tremblant sur le petit monticule qui isole la ferme du danger nocturne. Sa silhouette se mêle aux couleurs de

la terre. Tim se jette dans les herbes. Arrachant des morceaux de plante, il frotte sa peau avec les débris végétaux. Il appuie sur ses muscles avec force, jusqu'à ce que sa sueur se mêle au vent épicé. Tim écoute les respirations de la prairie. Les reflets métalliques de son armure caresse les fragrances colorées du soir. Tim est puissance sans nom. Les mains blotties dans ses poches déchirées, il ne cesse de faire tourner son briquet entre ses doigts. Il est attiré par cette petite flamme. L'imminence du danger le submerge. Il aimerait n'avoir à affronter que lui-même. Appuyant avec force sur ses jambes, il avance comme un militaire parmi les hautes herbes. Les tiges qu'il écrase répondent aux grincements métalliques de son armure d'apparat. Il ne perçoit toujours rien. Et s'il n'apercevait jamais le monstre ? S'il l'attaquait sans qu'il puisse se défendre ? S'il le tuait avant même qu'il n'en ait conscience ? Dans la pénombre ambiante, il ne remarque pas les herbes qui fredonnent l'hymne de gloire du carnivore superbe. Tim retient son souffle et regarde derrière lui. Un bruit étouffé a fait sursauter son casque. Il ramène doucement sa tête vers l'avant. Une ombre plane sur la prairie. Deux yeux orange qui reconnaissent enfin, sa présence au monde...

Tim est conscient qu'il ne pourra plus se dérober. Il va devoir combattre. Il combattra. Il cherche alors à réunir les meilleures conditions. Il veut une fin digne de son orgueil. Il veut pouvoir lire dans les yeux de son adversaire, cette flammèche de peur qui l'insoutenable certitude de sa mort. Tim réfléchit vite. Il recule à grands pas, décrivant un arc de cercle autour du fauve. Un jet glacé de vent parmi les roseaux lui rappelle soudain que les herbes ont été foulées, à quelque distance de là, par les intempéries. Il veut mourir en pleine lumière. Il veut pouvoir contempler la force du carnassier. La clairière de l'espoir et de la mort. Le monstre vaincra. Mais qui sera-t-il ?

Les yeux phosphorescents ne bougent pas. Tim les sent obstinément fixés à son regard. Il n'entend plus rien mais il sait que le fauve le suit dans sa débâcle rusée. Tim débouche bientôt dans le cercle du combat. Les plantes balayées par le vent se sont couchées sue le sol comme pour s'incliner devant la fureur et la détermination. Le sol n'est pas visible entre les herbes. Tim marche toujours à reculons, absent, indifférent au décor, entravé par la fascination du carnivore. Plus rien ne bouge et l'inévitable se produit. Tim s'effondre, soulevant une gerbe de boue et d'eau glacée. Son pied a glissé sur la mince surface d'un marécage. L'enfant affolé a levé ses bras pour couvrir son visage. Mais l'animal n'a pas attaqué. Ses yeux n'ont pas oscillé. Il attend froidement, que son illustre adversaire veuille bien se relever, dégoulinant de boue. Tim ne comprend pas. Tim ne peut pas comprendre. Ni l'orgueil ni la pitié ne sont des impressions sensibles. Cet animal ne peut risquer l'échec. Son déterminisme naturel le pousse à vaincre ou à fuir le danger. La curiosité n'est en rien le lot de conservation d'une espèce prédatrice.

L'enfant s'est relevé, il marche en arrière, en s'aidant de ses mains. Un roseau épais s'est enfoncé dans la chair de sa jambe, celle qui n'était pas protégée par la cuirasse. Le membre teint et parfumé, se couvre de sang. La nature a accepté son allégeance... Tim a peur, il gît agenouillé, sans trouver assez de courage pour s'appuyer sur sa jambe ensanglantée. Se redresser, pour faire face à l'adversaire, pour mêler le sang à la force et à l'honneur. Tim n'a rien encore d'un valeureux guerrier. Le regard orange ne s'émeut guère de cette démonstration de force. Ah ! Tim est abasourdi. Voilà que ces yeux engourdis se détournent de lui. Tim a saisi un bâton. Il saute au milieu du cercle et pousse un grand cri. Sans nul doute très bestial. Cette fois, l'animal farouche s'est décidé. Il progresse parmi les herbes, de grandes ombres grises zèbrent son corps. Les ténèbres tombent autour de Tim. Il voit déjà cette musculature qui glisse doucement parmi les feuilles. Tim n'entend pas son pas. Il retient sa respiration. Soudain deux grandes ailes noires se déploient dans la nuit. Un rugissement terrible ; étrangement très lointain. Tim est dans un état second. Il voit sans pouvoir réagir, l'énorme mâchoire qui pénètre dans le cercle, une bouche béante avec des dents irisées, une

langue rougeâtre qui polie ses crocs. Une patte gigantesque qui propulse l'animal au-dessus de la mare. Il va frapper...

Quand Tim reprend ses esprits, affalé dans l'herbe, la biche lape tranquillement l'eau à demi croupie de la mare dans laquelle il s'est blessé. Il n'en revient pas. Où est donc passé le monstre ? Des yeux oranges, stupidement rassasiés se sont tournés vers lui. La biche le regarde, dans sa misère consciente. Le rugissement reprend, encore lointain. L'animal apeuré a redressé la tête. Tim veut chasser ce spectateur déconcertant. Il s'approche fièrement, le bâton à la main. L'animal s'éloigne comme les hurlements du fauve se rapprochent. Tim n'a même plus le temps d'avoir peur. Il ne se sent perdu parmi cette avalanche d'émotions contradictoires. Le lourd prédateur a bondi lestement bien au-dessus des herbes. Dans sa poche, Tim a refermé son poing sur le briquet.

V. *La puissance des douleurs*

L'animal progresse, la gueule béante. Un tigre difforme. Sa tête sèche et squelettique scrute avec une majesté froide la nuit glacée qui fait silence. Tim cherche à contrôler sa peur. Il ne cesse de marcher, encerclant le fauve de ses provocations sauvages. L'animal évolue lui aussi en ronds concentriques, refermant peu à peu son étreinte de terreur. Les adversaires s'observent. Tim est fier, de sentir enfin un autre regard que le sien se poser sur son être. Un corps musclé et souple. Une toison zébrée aux teintes baroques. Le jaune pâlit pour se mêler aux striures du brun. L'animal arbore un somptueux pelage, à peine tâchée par quelques insignifiantes gouttes de boue. Son dos danse quand il marche et sa queue oscille en un va et vient qui irrite Tim par son assurance. L'innocence de l'enfant se heurte aux disproportions de la bête. Sur le haut du crâne aminci par des siècles de luttes, deux courtes oreilles, d'un noir brillant, s'écoutent en vis à vis. Deux longues bandes noires, formant une pointe allant des oreilles jusque au-dessus des naseaux, accentuent les arcades sourcilières. Une expression terriblement acérée, affûtée par un regard effilé. Sur l'arrière de la tête, une importante masse musculaire vient écraser d'un socle épais, la fine courbure du regard. Les yeux du monstre, fuyant vers l'arrière, se prolongent par des cils, disposés latéralement. Le visage, scindé en deux fuseaux symétriques, frappe par sa surnoiserie. Le haut du crâne, très incliné par rapport à l'horizontale de la gueule, semble avoir été violemment étiré en arrière. La bête affiche dans ses expressions pernicieuses, toute la brutalité étrange de la nature. La massivité de la gueule, contrastant avec la finesse du regard achève ce portait onirique, d'un physique taillé au burin, dans le plus beau marbre de la terreur. Tim ne compte plus les pensées qui fusent dans sa tête. Il n'a pas d'arme et la courbure de ces crocs émaillés déchire déjà les arabesques esthétiques de ses vanités. Une bouche qui ne cesse de s'ouvrir et de se fermer, monstrueusement carrée, taillée à la règle dans l'os. Le fauve fait étalage d'une force prodigieuse. L'animal a bondi au milieu du cercle ; en un éclair, Tim a retiré sa jambe. Et c'est sur l'acier rutilant que se referme la gueule de l'animal dépité. La jambière s'est rompue sous le choc et une grande lame de métal est venue se fichet dans le sol ; aux pieds de Tim. Le fauve prend du recul, pour un ultime élan. Il s'apprête à sauter plus haut, Tim en est certain. Alors, lorsque l'animal s'élève dans l'air, il se jette des deux mains sur l'éclat de métal. L'arrachant à la terre, il n'a que le temps de le ramener vers lui. Le mouvement d'extraction l'a déséquilibré et la gueule de l'animal passe au-dessus de sa tête. Assommé par le menton fabuleux du prédateur, il ne voit pas la poitrine de l'animal qui s'empale sur le métal, inondant son jeune corps d'un flot de sang. L'animal se tord de douleur dans les herbes, manquant d'écraser de toute sa masse le mince squelette de Tim. L'enfant a regagné le monde de ses rêves. L'animal lui aussi, est tombé dans un profond coma. Lorsque Tim se réveille, le goût du sang, d'une âcreté intolérable, emplit sa bouche. Tim crache dans la boue rougie et se relève. Dans un sursaut de frayeur, Tim se risque à poser un regard sur le corps jaunâtre de son adversaire. Le tigre, ayant perçu l'affront, se relève sur ses puissantes pattes. Sur ses lèvres ensanglantées s'éteignent les frissons moqueurs. Un liquide haineux coule entre ses crocs. Il semble prêt à décider du destin de l'enfant malingre. Alors, Tim n'hésite plus, il sort son briquet et dans une confusion de gestes contradictoires, enflamme une poignée d'herbes. Une odeur de roussie monte jusqu'à ses narines. Mais le fauve pavoise. Et Tim, devant la charge de l'ennemi ne peut que se résoudre à prendre la fuite, jetant dans sa course, le briquet allumé.

Tim ne courra pas longtemps, il le sait. Aussi, sentant déjà derrière lui la chaleur des herbes qui se sont mises à crépiter, il se décide à regagner, en effectuant un large arc de cercle autour de sa précédente position, le cœur du foyer. Le fauve, un instant déconcerté, gagne très vite du terrain. Tim halète. Il ne sait déjà plus s'il entend le bruit de ses propres pas ou si ce sont ceux du fauve qu'il porte dans sa course effrénée. Le brasier s'élève maintenant haut au-dessus de la prairie. Il ne pourra jamais l'atteindre. Avisant un large tronc d'arbre abandonné par l'orage, il se détourne de sa direction et fonce vers le combat. Ses doigts gluants maintiennent assurément l'éclat de sa vie, fichée dans la chair. Le fauve le touche déjà. En un sursaut final, l'enfant saute au-dessus de l'arbre. Il essaie bien dans sa chute d'entraîner le corps de l'animal. Mais l'animal a bondi plus haut pour éviter le piège de métal. Tim est adossée à l'arbre ; il fait face, tenant devant lui à deux mains son unique arme, pointée vers le fauve qui hésite. Le monstre jaunâtre fait mine de bondir, il ne cesse de tendre et de détendre ses muscles. Sa gueule s'ouvre violemment. Il expose ses mâchoires et le perce de ses yeux cruels. L'enfant se sent submergé par la peur, mais il tend ses bras pour écarter sa peur. Il aimerait fuir, pour se perdre dans les bras d'une tigresse inconnue. Il doit assurer son repli et exploiter les craintes de l'animal. Son regard tombe sur le métal de sa jambière. Rapidement, il en détache les restes et désignant l'animal avec une concentration inquiétante, enjambe à reculons le tronc d'arbre. L'animal veut le suivre, mais Tim le menace de ses armes tranchantes. Le fauve doit patienter dans le profond creux de terrain. Il ne quitte pas des yeux le regard de Tim baigné de métal. Les lumières chaudes de l'incendie qui se propage à toute vitesse dans la prairie, baignent l'atmosphère nocturne. Tim a intelligemment placé son glaive entre ses yeux et ceux du monstre. Au-dessus de la ligne de l'arbre, le fauve ne voit plus que cette dure douleur qui perce ses entrailles ruisselantes. L'éclat nocturne a disparu. Le fauve bondit. La colère l'a propulsé avec une ardeur nouvelle sur les fraîches traces de son ridicule gibier. Mais l'enfant est déjà loin, derrière ce rideau de feu qui strie la prairie. Dans sa course effrénée, le fauve ne remarque pas, sur le sol, l'opportune pièce de métal déchiquetée. Tim avait fiché l'éclat sur un mince bâton, espérant tromper son ennemi. La branche arrachée à sa base, est encore fichée dans le sol. La terre n'aura pas longtemps soutenu les revanches malignes du petit garçon.

Face à la bête, Tim se sent frêle comme un roseau. Il fait corps avec la Nature. Ses pensées aliénantes se sont échappées. Il n'est plus qu'une simple créature, prête à affronter l'adversité. La Mort est loin de lui, la peur l'a abandonné à son sort. Les deux protagonistes se révèlent pétris de la même substance ; le feu qui déchire la vie les place face à face. La même contrainte physique soumet leurs pensées et leurs désirs. Leur deux corps sont destructibles. Leurs âmes appartiennent au soir incandescent qui juge leur vie. Ils ne peuvent se soustraire à cette réalité. Tim écoute avec attention les battements du cœur de la prairie. Tim devine la présence de Faïasma, qui dissimule son être noir dans la moiteur suffocante des herbes.

Tim se sent vain et vulnérable. Son esprit n'a aucune prise sur les flammes qui lèchent sa peau, sur les voiles de douleur qui s'emmêlent dans ses vêtements. Ce petit trésor, ce lumignon, sa conscience ne pourra pas l'empêcher de souffrir et de mourir. Tim cherche à deviner les paroles froides de ces flammes rouges qui se dandinent sous les étoiles. Une musique lente et tragique s'efface dans la fraîcheur du soir. Tim ne peut plus fuir mais il peut encore espérer. Désirer autre chose, croire en la pureté, rejoindre l'éternité du monde des émotions.

Loin du fracas des spectres faïasmes qui clament la puissance du hasard et la vanité des hommes, l'appellent les vents cendrés. Tim cherche à percer les flammes. Il devine des mouvements fluides et saccadés qui l'attirent de l'autre côté du mur brûlant. Une brise aux cheveux de feu et aux lèvres de braise chante pour Tim, princesse des flammes, reine des douleurs. La rousse Liberté tord et tend son corps. Ses bras ondulent parmi les flammes. L'enfant sent ses peurs s'éteindre. Un torrent de flammes submerge ses pensées. Liberté

caresse les cordes d'or de sa lyre. Les notes coulent sur le sol noir. Elle entonne une obscure psalmodie. Tim ne saisit pas ces mots inconnus. La langue étrange cherche à forcer les verrous de son devenir. Tim saute d'un pied sur l'autre. Il a mal et voudrait entrevoir cette enchanteresse cachée. De l'autre côté du rideau rouge et or. Oubliant sa douleur, il lève ses bras vers le ciel. Alors la chaleur infernale lui ouvre les portes du pays faïasmes.

Tim peut oublier. Il peut quitter la souffrance pour s'abandonner à la tendresse dans les bras de la belle Liberté. La magicienne ténébreuse sèche ses larmes et berce ses effrois nocturnes. Elle lui murmure à l'oreille des incantations surprenantes : *Ta conscience peut refuser de voir les impressions sensibles qui te font souffrir. Tu ne ressentiras plus la peur. Tu n'aspireras plus à la Mort pour abrégé tes souffrances. Soit calme. Ecoute les bruits nocturnes chanter l'espoir.* Liberté l'enveloppe de ses voiles orangés, translucides comme la braise. Sa peau bronzée communique sa tiédeur aux joues de l'enfant. La déesse souffle dans ses cheveux. *L'être sans conscience ne peut mettre en doute ce qu'il ressent. Ses sensations ne l'attendent plus et le projettent loin au devant de lui-même. Le fauve ne connaît pas le sentiment car le sentiment est ce qui persiste dans l'Emotion, après le passage du temps, les désastres de l'oubli et la fureur de la Mort. Tu ne peux détruire ta souffrance mais tu peux lui donner un sens. Oublie tes sensations. Bats-toi pour tes sentiments. Bats-toi pour moi...Liberté... Il est l'heure, fils de la destinée...*

Et tel un grand tourbillon de feuilles calcinées et d'herbes rougies, la nymphe Liberté s'évapore dans la moiteur de la nuit. Mais Tim n'est plus seul. Il est face à face avec cette peur animale qui a pris corps. Le fauve n'est plus l'ennemi. Il a été happé par le décor, esclave éphémère de la réalité. Tim lutte contre sa propre peur. Ce spectre squelettique qui annonce la Mort. La Mort est là. Elle fauche les herbes qui grésillent. Tim esquivé les coups. Il est las de courir de part en part pour contrer les attaques de Thanata. Une barbe grise ricane sous deux yeux vides. L'os jaunâtre reflète les éclats verts de la Lune. Tim traîne derrière lui la peur comme un boulet de fonte qui entrave chacun de ses pas. L'enfant halète. Il sent l'acier de la Mort qui lacère ses épaules. Le sang perle sur sa peau d'enfant. Les paroles de Liberté résonnent dans sa tête...Se battre pour Liberté.

Alors Tim se retourne face au fauve qui de ses griffes noires déchire ses entrailles. Pris par la rage, il fend l'air de son couteau ; l'acier pénètre la chair du monstre qui recule. Tim a perdu sa peur. Il pointe les bas vers le ciel et injurie la terre qui ne le porte plus. Il a abandonné ses peurs. Ces dernières émotions brisées qui le liaient à l'humanité. Sa conscience est devenue un instrument vivant pour terrasser la Mort. Il a déchiré dans sa rage les ailes diaphanes de la sensibilité. Il a remplacé les fils organiques de ses émotions par un mécanisme froid. Tim écrase les étroites pensées de l'animal contre le marbre de sa volonté. Pour le rejoindre dans le grand cercle du conditionnement. Une mélodie évanescence se noie dans le crépitement des flammes : *Ta volonté ne sera libérée que si elle se soumet aux désirs impérieux du sentiment. Petit Tim...*

Tim a oublié son être, il s'est perdu, aveuglé par les braises de la nuit. Sa volonté l'a amené là, au milieu des éléments en furie qui consomment son être. Puis elle s'est retirée, ne laissant derrière elle qu'une épave mécanique, livrée au désarroi de la nature Nulle part, l'émotion n'a eu sa place. Tim l'a cherchée, dans l'attente de ses impressions. Il a cru la trouver, au milieu des plantes endormies et des esprits nocturnes. Il a cru la sentir, dans la chaleur du combat. Il a pensé l'apercevoir, fuyant parmi les flammes. L'émotion n'a jamais été présente. Toujours Tim s'en est détourné. Une victoire sur le monstre ne le satisferait pas plus qu'une défaite. Tout son être hurle sa vanité. Puisse l'Emotion l'entendre. Elle qui plane haut dans le ciel, au delà des douleurs passagères et des rires grossiers de l'orgueil. Où est donc l'Emotion ?

L'enfant a repris la lutte. Il combat la peur de la mort. Il lutte pour une conscience libre, pour une conscience pure, indifférente aux douloureuses convulsions de sa volonté.

L'enfant voudrait pouvoir comprendre ses choix, pouvoir choisir ses souffrances. Il voudrait dépasser cette mystérieuse angoisse qui l'étreint, chaque fois qu'il tourne son regard vers le ciel. Cette énigmatique grandeur le subjugué et l'appelle. La profondeur de la nuit le terrorise. Tim est face à une splendeur inconnue et insolite, une beauté magique qui éveille en lui d'étranges désirs. Tim n'a jamais appris ni la beau ni le bien. Pourtant, des forces insoupçonnées se révèlent en lui. Tim ne connaît pas encore la paix mais il entend déjà le murmure des rivières heureuses, lointaines, au delà de la vallée de ses rêves.

Tim arrache avec frénésie de grandes herbes. Il les lie maladroitement avant de les enflammer. Armé de ces torches, il répand le liquide doré à terre, dessinant autour de lui un grand cercle de feu. Les flammes glissent à travers les herbes. Tim se place au centre du cercle satanique. Il observe droit devant lui les ombres de la nuit qui dissimulent encore à ses yeux son ennemi. Le carnassier devra se frayer un chemin entre deux murailles de feu pour venir jusqu'à lui. Les ténèbres se taisent de plus belles : elles annoncent la venue de leur maître. Alors Tim se retourne violemment et dans un mouvement de fureur, enflamme un petit bûcher de roseaux bleuis par la nuit et d'herbes odorantes. Tim attend, de nouveau serein au centre du cercle de lumière. Il peut enfin sourire. Ses lèvres se déforment de façon ignoble, en un sourire bleuté qui assassine le calme de la nuit. Tim est le visage inhumain de cet inexorable incendie qui défigure la prairie. Tim est le seigneur des monstres silencieux et des esprits frémissants. Le vent de l'horreur souffle sur la prairie. La nuit entend Faïasma, qui aiguise les longs couteaux du meurtre. Tim n'a plus d'âge. Il est l'âme du crime.

Le maître sauvage paraît alors dans sa robe zébrée de noir.

Le piège de feu est prêt à se refermer. Il attend sa victime. L'animal et l'homme redoutent tous deux le feu. Mais leur destin est déjà au delà, dans ces flammes de violence qui les acculent au combat. La haine a embrasé le cirque de leurs jeux mortels. Tim défie l'animal d'un regard méprisant. Ses moqueries dansent parmi les flammes. Le carnassier s'est arraché à ses appréhensions, oubliant son corps dans la chaleur du risque. Une odeur de viande, insolemment vivante corrode ses pensées altières. L'insupportable puanteur persiste, se mêlant aux fumées étouffantes de l'incendie. Tim éclate de rire. Il ne sait de quel côté le fauve va se diriger. Peut-être prépare-t-il une ruse ? Tim contourne le feu prudemment. Le fauve s'est déporté vers la gauche. Il court vite, trop vite. Tim sait qu'il ne pourra plus sortir du cercle. Il va connaître la souffrance suprême, la douleur mordante d'une réussite sans succès. Tim n'est plus qu'une machine. Le fauve s'est élancé à toute allure vers lui. Le cercle de feu est sur le point de se refermer. Tim jette ces torches vers la parcelle de terre encore vivante. Maintenant, ils sont définitivement pris au piège. Tim fait face. Une torche dans la main. Il a fixé sur son autre bras, l'éclat de métal. Le monstre hésite, entre cette main de fer qu'il redoute et les flammes qui menacent de l'emporter. La douleur est partout. L'enfer crépitant est advenue ; il dévore la Terre. La gueule brisée par la rage, le fauve recule. Tim étouffe, il a ôté son casque. Un visage d'enfant contemple la reddition surprenante des forces de la nature. Le fauve cherche une issue mais ne la trouve pas. Il se tourne vers Tim qui s'approche de lui. Tim est l'esprit de sa torture. Il est venu pour lui apporter la mort, ultime délivrance. Le prédateur rugit féroce. Tim replace le casque de fer sur sa tête. Il est prêt à rencontrer la mort. Tim ne se voit déjà plus, il n'est plus que dans ses actes, happé par le souffle du destin. Il sent le tigre prêt à bondir. D'une main, il empoigne fermement la torche pour faire dévier les pas de l'animal vers le feu. De l'autre, il lui présente sa lame dont les reflets bleutés se mêlent aux braises saignantes. Plusieurs fois, les moulinets de lumière laissent sur le fauve des striures de sang. Tim n'a même plus l'impression de réfléchir. Les coups tombent, seuls et mordent la chair Tim sent l'âme du droïde qui dirige ses mouvements. Tout au fond de lui, une force secrète a triomphé de sa condition d'homme, de son impuissance à désirer, de sa peur de vivre. L'animal hurle. Tim ne l'écoute plus. Le monstre ne peut pourtant se résigner à la soumission. Acculé au bûcher, il se jette sur Tim. Ses griffes

glissent sur le métal. Tim a planté son arme dans la gorge de l'animal qui s'effondre. Il a vaincu l'animal. Il ne peut garder cet exploit pour lui. Toute la terre doit témoigner de sa gloire. Il voudrait la contempler dans le reflet d'une autre existence. Il voudrait donner un sens à ses actes qui ne représentent rien sans une liberté intelligible. Tim doit choisir. Entre la vie et la mort, entre un trépas glorieux qui consacrerait sa liberté ou un éternel recommencement qui inévitablement nierait sa fierté passée. Cette chtematachoris qui frissonne entre ses bras, qui a peur pour lui, est digne de sa lutte. Elle souffre par delà le temps. Elle seule est parvenue à pénétrer ses souvenirs, à les exhumer d'un passé refoulé. Tim sait cependant que le choix n'est pas possible. Que la liberté n'existe pas. Qu'elle n'est qu'un sentiment, qu'un sursaut irréfléchi de l'être.

Si ses cris couvrent encore les crépitements de sa chair, l'animal est déjà mort pour Tim. L'être sans volonté n'a pu se soustraire au piège. Il va périr. Il est déjà mort. Tim revient à lui. Autour de ses pieds, un petit cercle d'herbes se rétrécit peu à peu. Tim est un être sensible. Il ne désire pas mourir. Ce petit quelque chose d'irréfléchi, cette flammèche d'impétuosité souffle en lui et le pousse à vivre. Il doit se jeter délibérément dans le feu, faire comme cette bête brute et stupide, qu'il voulait mépriser. Pour échapper à la mort et prouver à Faïasma l'éternelle force de sa volonté, il doit accepter l'humiliation et tomber derrière l'animal dans les affres du monde sensible. Tim ferme les yeux pour oublier qu'il peut mourir. La mort inexorable se présente à lui dans sa robe de roses fanées. Le comportement insensé de l'animal, happé par le feu le fait frémir. Tim doit douter de sa volonté pour triompher de la nature. Vouloir n'être qu'un automate stoïque, dans un pur monde intelligible, lui semble aussi vain que de s'affaler dans la bestialité de l'action.

Vaincre la Mort. Il ne doit plus refuser de la voir. Il doit se placer au-dessus d'elle pour enfermer sa volonté loin au-delà de sa perception. Il n'y a qu'une voie pour triompher de la mort, c'est d'en faire le moteur de son existence. Ayant la mort présente à l'esprit, l'être peut user de toutes ses peurs comme d'un sentiment puissant. La mort n'est qu'une projection. Une projection qui doit se vivre dans l'existence. En réfléchissant adroitement ses impressions sensibles, Tim pourra puiser dans son existence les émotions qui banniront la mort. Il construira l'espoir, qui mieux que la résignation, éclairera d'une force insoupçonnée les ténèbres de la Nécessité. Tim se jettera dans les flammes pour rejoindre cette nature dont il est issu. Il doit se faire humble pour vivre et se détourner de cet orgueil froid qui le pousse à la résignation. Tim ne peut oublier sa volonté, victime des illusions de sa toute puissance. Il en fait la base d'un pont entre ce monde matériel qui le voue à la mort et ce monde rationnel qui demeure éternel. Mais le matériel aspire à acquérir l'éternité et le rationnel voudrait se départir de son inexorable froideur. Le salut est dans la fuite. Une fuite sans regards en arrière, éclairée par une foi en cette force prête à satisfaire l'espoir.

Il doit confier ses choix à l'Autre. A celui qui détermine tout. Celui qui tresse et qui emmêle les fils du hasard. Il doit laisser là sa volonté pour se jeter dans les flammes. Qu'il survive ou non ?... Cela n'a plus d'importance. Tim n'y peut plus rien. Peut-être que quelque chose de plus grand, de plus puissant observe son désarroi et recueillera les roses flétries de son humilité. Tim lève les yeux vers le ciel et saute dans les flammes. Ses cheveux plaqués derrière les parois de son casque ne partagent pas la souffrance de son derme qui hurle à la mort. Le feu le brûle, mais ses muscles le propulsent au-delà de la souffrance. Une chute intemporelle à travers la lumière et la chaleur a gelé son jugement. Il se voit à jamais perdu dans l'enfer de la souffrance ; une douleur si intense qu'elle échappe à l'entendement. Le jugement arrive pourtant, d'un néant inintelligible ; Tim se retrouve à terre parmi les flammes. Il court et court. Derrière, la vie l'attend, pleines de nouvelles certitudes. La vie. L'enfant rit aux éclats. Peut-être la vie n'échappe-t-elle à l'absurde que lorsqu'on la confie à l'aveugle détermination de la nature ? L'incendie éclaire tout son domaine. Le sien. Car tout ce qu'il peut percevoir est à lui. Des fumées sombres montent vers le ciel. Le hasard a une nouvelle

fois triomphé de l'orgueil. Cela ne sera peut-être toujours pas. Le hasard est la poutre maîtresse sur laquelle la volonté bâtit son destin.

Tim s'éloigne en courant de cette mer de feu. Ses pieds s'enfoncent dans la boue. Des gerbes de terre se mêlent aux gouttes d'eau. Il s'est mis à pleuvoir. Sous l'effet des premiers coups de tonnerre, Tim a subitement réfréné sa hâte. Il ne sent pas tranquille, seul, loin de tout sous le toit branlant de l'orage. Les premiers éclairs apparaissent et la foudre frappe. Loin devant lui, aux confins de l'horizon, là où la terre paraît éclabousser cette lumière intense qui jaillit de nul part. Tim ne songe même plus à se couvrir les oreilles. Il contemple ce spectacle grandiose comme un enfant. Naïf, tout simplement. Il imite les grondements du tonnerre et gonflant ses joues, frappe la terre de son talon. Son portrait tremble dans les flaques d'eau, à l'image de cette force impénétrable qui lui a accordé la vie. Il s'assit dans l'herbe, parmi les fleurs endormies, pour prendre le temps enfin, de laisser dériver sa conscience sur les lentes vagues du temps. Les yeux grands ouverts, il s'est tu. La pluie tombe timidement. L'orage est encore loin au delà de la peur de la Mort. Seule la majesté du ciel occupe son attention, au-dessus des tiges végétales qui se balancent éperdument. Tim aurait envie de chanter, mais les mélodies apaisantes n'ont jamais encore atteint les murailles de son être. Tim est assis en tailleur, comme le jour où du haut de son monticule, il avait découvert le monde. La pluie s'est mise à tomber dru. Mais Tim ne remarque pas ces grosses gouttes qui coulent sur son front.

Tim s'éveille alors. Il éponge son visage et se redresse vivement. Il tord son cou vers le ciel et fermant à demi les yeux pousse un grand cri. Un bonheur inexplicable s'est emparé de lui. Il danse sous l'orage, son corps barbare se tend et se tord aux rythmes irréguliers du tonnerre qui se rapproche. La foudre sera bientôt là. Tim est totalement hors de lui, il ne cesse de passer ses mains dans ses cheveux tout en continuant à marteler le sol. Alors, jetant ses yeux en tous sens, il avise deux arbres isolés, à une centaine de mètres ; la foudre frappe juste devant lui. A l'image de l'animal qui fuit devant le prédateur, Tim bondit en avant. Il file à travers les hautes herbes mouillées. Les deux arbres sont à égale distance devant lui. Il ne sait lequel choisir. Il ferme les yeux et laisse le destin choisir. Il a suivi l'appel des profondeurs de son être. Il choisit le plus touffu, celui qui domine toute la vallée. Il se jette à ses pieds. Au même instant, un fracas épouvantable illumine le décor en suspend, La lumière pénétrante et crue de son destin a jaillie. L'arbre qu'il n'avait pas choisi n'est plus qu'une gigantesque torche. Fendu en son milieu, répandant lamentablement ses branches, il se consume. Tim ne semble même pas surpris. L'herbe roussie au-dessous de lui n'attire pas son regard. Il voit cet arbre perdu et ne peut s'empêcher de s'interroger sur le pourquoi de son choix. Sur la portée de cette décision, prise par sa volonté et qui n'en dépend pas cependant. Tim prend pleinement conscience de la précarité de son devenir. Face à la puissance de l'ordre physique, sa volonté n'est rien. Tim ne reste pas longtemps sous cet arbre miséricordieux qui répand en son âme, un singulier malaise. Une étrange impression de déjà vu. Une prémonition, une prophétie sourde qui émane des abysses du souvenir. Tim ne prend pas le temps de contempler la vallée. Il redescend vivement la pente, sous la pluie qui bat déjà les derniers coups de sa retraite. Arrivé en bas, Tim sent tout d'un coup la fatigue. Cela fait déjà longtemps qu'il n'a pas dormi. Son corps titube et ses yeux oscillent. Il ne voit déjà plus, au loin, ces panaches de fumée qui annoncent la fin de l'incendie. Tim s'est agenouillée dans l'herbe détrempée. Il s'étend sur le sol et pose sa tête sur le côté : « j'ai vaincu, Tim ! » L'enfant s'endort dans un dernier soupir, oubliant autour de lui les insectes qui s'éveillent.

Tim se réveille en sursaut deux heures plus tard. Il cherche des yeux autour de lui des choses et des êtres qui ne s'y trouvent pas. Un lointain cauchemar se dissipe parmi les brumes du matin. Il ne fait pas encore jour. Tim s'apprête à assister au réconfortant spectacle du lever de l'astre sublime. L'herbe est encore mouillée autour de lui. Toute la prairie chante l'aubade. Des ronflements, des crissements, des insectes tapageurs ; l'air est encore saturé d'humidité.

Toute la nature attend le soleil. Tim entend de petits animaux se faufiler derrière lui. Il a faim. Les jours et les nuits se confondent dans son esprit. Il ne sait plus bien de quand date son dernier repas. Un petit marsupial glisse sur les herbes froissées. Tim prête l'oreille. Le lever du soleil attendra. Tim ne bouge pas. Il attend la viande qui s'approche. Soudain, il bondit en arrière. Mais l'animal se dérobe et fonce sous le couvert des feuilles. Tim se relève dans une grande colère. Il court derrière le petit animal qui glapit, en sautant au-dessus des troncs d'arbres arrachés. Tim n'a nulle pitié. Il s'élanche et bientôt l'appétissante flamme de vie est prisonnière de ses mains. Après son triomphe nocturne, Tim est devenue le seigneur des chasseurs. Mais la proie qu'il a saisie ne possède aucune des alternatives qui lui ont de vaincre le fauve. L'animal paraît pleurer. Il se débat misérablement. Tim s'étonne ; il lui semble percevoir dans l'éclat sombre de ces yeux vides de sentiment, la douleur de l'homme qui implore. Tim joue avec l'animal. Il presse sa poitrine et tire violemment ses bras, pour l'entendre hurler, pour palper sa douleur. L'être de Tim s'en est allé. Il ne reste plus que la vengeance, qui déguste froidement sa proie. Tim s'est abandonné aux vieilles frustrations. Il s'assoit dans l'herbe et attache la queue de l'animal à un piquet. Avec ses dents, il perce la queue du petit marsupial pour y introduire des morceaux de roseau. Le remords n'est pas encore venu caresser son être. Il cloue son petit déjeuner au sol et frappe sans retenue sa poitrine. Quelle mollesse dans ce squelette ! Quelle faiblesse ! De ses poings, l'enfant défonce sa cage thoracique. De ses dents, il déchire sa peau. Des idées toujours plus violentes débordent son être. Il empoigne une patte et l'arrache dans une tension atroce. Son visage s'est crispé. Il croque cette viande crue sous les yeux de l'animal. Il y cherche le sentiment. L'animal ne peut rien faire. Il demeure dans cette attitude de souffrance implorante. L'animal ne peut remettre en question ses impressions. Il ne peut haïr s'il est fait pour pleurer. Tim extirpe, de ses doigts tachés, les os des membres qu'il vient de déchirer. Puis il les brise avec acharnement, en frappant le crâne de l'animal, qui ne cesse de vivre et de souffrir. Une souffrance sans valeur, une souffrance irréfléchie et ressentie par personne. Une souffrance vide qui ne peut racheter la sienne. Un des principaux os s'est brisé, formant une pointe qui séduit la brutalité du petit garçon. Tim la plonge dans le cœur de l'animal qui suffoque. Tim se sent méprisé par ces contorsions ineptes. Il saisit le corps de l'animal entre ses mains et tordant ses bras en tous sens, entreprend de broyer tous ses os. Soudain, un glapissement de trop. Tout cri a cessé. Tim rejette instantanément le cadavre. Ce n'est plus qu'un être mort qui le répugne. Sans prendre la peine de se repaître de son acte, il enfonce la charogne dans le sol, à grands coups de pied et la recouvre d'herbes qu'il foule de nouveau. Il ne veut plus voir cette pourriture. Tim redresse la tête en grimaçant. Il est satisfait d'avoir fait payer à la nature, ces opportunités absurdes qui échappent à sa volonté.

VI. *L'absence de l'être*

La jeune femme s'est allongée calmement. Elle a posé sa tête sur sa poitrine et écoute attentivement. Oui, elle écoute ; elle respire à travers les pleurs et les certitudes de Tim. Cette fille n'est pas aveugle ; elle connaît sa propre vérité. Elle est capable de ressentir, comme tout être doué de conscience. K-6097.S rougit un instant. Cette jeune femme appartient bien plus que lui à l'Emotion bien mieux que lui. Si la conscience est nécessaire à l'apparition du sentiment, elle ne peut, seule, créer l'Emotion. L'Emotion ne naît que d'impressions sensibles. Cette fille est stupide. Elle ne sait rien. Elle n'est jamais sortie de sa prison de soie. D'elle-même, elle ignore tout, c'est à dire peu de chose. Pourtant son attitude surprenante pousse K-6097.S à reconsidérer ses impressions sensibles, à chercher en lui-même les causes de ses émotions. S'il a craint pour elle, tout à l'heure, ce n'est pas à cause de sa chute ; elle ne courrait aucun danger. Non. Ce qui l'a effrayé, c'est la mort de cette symphonie gestuelle qui a priori ne lui rappelle rien et qui pourtant le bouleverse sans qu'il ne sache pourquoi. La fin de ces impressions qu'il veut incessantes. Eternelles, pour mieux les pousser vers la lisière de sa conscience. Pour en faire la les futures fondations d'impressions réfléchies, vivantes au cœur de sa volonté. Il a ressenti la peur et non cette impression désagréable, qui suit toujours la fin d'impressions agréables. Esclave de l'angoisse, il a ressenti la perte du sentiment. Cette absence atroce, qu'il doit nier dans chacun de ses actes, pour pouvoir continuer à vivre. Tim la regarde sans jugement : il ne parvient plus à vivre son personnage. Incapable de sentiments, il n'est plus qu'une facette, un pantin construit pour sa volonté, et qui puise toute son énergie dans l'image qu'autrui a de lui. K-6097.S est K-6097.S pour autrui. Pour lui-même, il n'est rien car il vit sans le sentiment. Alors, Tim se retourne vers K-6097.S et il trouve la liberté de s'extraire sans la présence d'autrui de cette carapace vide qui structure le néant. Il vit son néant et fait taire sa conscience. Grâce à la tendresse de cette merveilleuse Chtematachoris, K-6097.S n'a plus guère de mal à ne plus écouter sa volonté. Tim caresse ses cheveux et n'a aucune conscience des conséquences de cet acte. Il ne veut pas en avoir. Il vit dans la vérité de son être et plonge vers cette source jaillissante d'émotions. La jeune femme lui envoie ses impressions, comme des brassées de pétales roses jetés dans le vent. Son être est un enfant vêtu de blanc qui sautille en tout sens sans pouvoir réussir à attraper les hautes branches des rayons de l'été. Une lumière verte fend l'obscurité de la forêt. Les feuilles tombées s'envolent, se mêlant aux flocons de fleurs pâles qui rejoignent la terre. L'enfant foule d'un pas léger un humus frais et odorant. Dans les feuillages qui l'abritent des monstres noirs et puants, règne une atmosphère chaude et fluide. Il respire des nappes colorées de douceur. L'enfant fait glisser sa main sur la cime de l'herbe fraîche pour y recueillir la rosée des tendresses. Son bonheur s'éveille comme les fleurs multicolores qui chantent l'éternité de la vie au paradis des émotions. Une jolie mouche aux ailes bleutées vient se poser sur le doigt de l'enfant. Sa course sur le derme de satin chatouille ses sens. L'enfant relève la tête et goutte une atmosphère pure, dénuée de toute volonté aliénante. La mouche taquine toujours son doigt. Il n'ose pas bouger sa main pour courir au milieu des bois parfumés, le long d'une rivière qui ne s'écoule pas. La guêpe bleue l'a piqué. L'être de Tim s'effondre sur lui-même...

Le hasard a décidé de son sort. Sa volonté est restée impuissante. Mais elle est capable de décider du sort d'autrui, de concourir à la défaite du hasard, de lui donner un sens. Le

soleil ne s'est pas levé. Il est resté prisonnier des nuages, comme si la nature vexée, méprisait l'enfant. Tim marche dans la prairie. Il ressent une intense fatigue. Cette lutte contre lui-même l'a abattu. Il en a assez de ne rencontrer personne. Personne dont il ne puisse triompher sans recourir à d'inévitables considérations sur la vanité de son être. Le terrain s'élève en pente douce. Las de monter, Tim fait demi-tour. Mais où va-t-il ? Il est complètement perdu et n'a aucune envie de reprendre cette vie monotone, derrière les murs sales, sans lierre ni plantes, de la ferme hydroponique. Il décide de descendre. Il choisit une direction au hasard et en change volontairement, déviant vers la gauche pour déboucher sur un petit promontoire. De là, il peut apercevoir en contrebas, la grande tâche noire qui salit la prairie. Fermant à demi les yeux pour se protéger de la clarté du paysage, il croit entrevoir au loin les contours d'une masse grisâtre. Probablement les restes calcinés du fauve. Un sourire se tend sur son visage. Le soleil vient de s'échapper des nuages. Tim s'élance léger dans la prairie pour rendre visite à son ami de la veille.

Labourée par les flammes, la carcasse lui paraît encore plus colossale. Les os noircis par la cendre, blessent son esthétique. Tim repère les lieux et court ramasser des herbes pour confectionner des pinceaux végétaux. Il revient rapidement vers son prodigieux trophée de chasse et, prenant son courage à deux mains, entreprend de polir le visage du squelette. Les lambeaux de chair subsistent, dégageant une odeur peu agréable. Tim tâche de ne pas s'en occuper. Il lâche ses brosses, se penche vers le sol et cherche sans relâche son glaive, cet éclat de métal qui a rendu possible son triomphe. Il creuse la terre alentour mais ne retrouve rien. IL cherche longuement l'endroit où il s'est jeté dans les flammes. Peine perdue. Alors il se relève visiblement éprouvé. Soudain son regard s'accroche à un tison noirci qui dépasse de la terre en charpie. Tim s'avance et reconnaît ce qu'il cherchait. Il respire et tire de toutes ses forces pour arracher l'orgueil de la terre.

Tim regagne son lieu de travail le couteau à la main et grâce à ses tranchants effilés détache le crâne de l'animal. Il le nettoie soigneusement, enlevant chaque morceau de chair ou de muscle. Il prend tout son temps et ne s'ennuie pas. La satisfaction sera à la hauteur du résultat obtenu. Après au moins deux heures, sous un soleil qui se fait plus violent, le trophée repose à terre, dégagé et blanchi. Il ne reste plus qu'à le laver. Tim repère une grande flaque non loin et y transporte dans ses bras le crâne de son malheureux acolyte. Il se laisse tomber lourdement puis se baisse jusqu'au sol pour écarter les boues visqueuses qui flottent à la surface de l'eau trouble, frotte jusqu'à en ôter toute la cendre. Un immense crâne, d'un blanc très pur, se hisse au-dessus de sa tête. Tim expose sa victoire devant toute la prairie. Il tourne sur lui-même pour que chaque parcelle de sa terre soit éclairée de cet éclat nacré. Tim aurait envie de jucher le crâne sur la tête. Mais il est trop lourd. Il peut à peine le porter. Tim le repose délicatement sur le sol. Une nouvelle idée est venue frapper son esprit. La médaille, sa médaille brillante. Celle que depuis toujours il porte sur lui. Celle qu'il craint de quitter. Tim déboutonne sa chemise en lambeaux. Il glisse ses mains humides sur sa poitrine et cherche le bijou ; puis, le saisissant entre ses doigts, il l'expose comme il l'avait fait du crâne. A toute la terre. Tim tient fermement l'orgueil entre ses mains. Cette médaille est une partie de lui-même. En la mettant autour du crâne, c'est ce dernier qu'il pose sur sa tête. La prairie semble s'étendre jusqu'à l'horizon. Tim est de nouveau seul. Et la pluie reprend déjà alors que le soleil n'a pas encore eu le temps de se dérober aux regards de la terre. Traînant plus le crâne qu'il ne le porte, Tim avance à grands pas dans la boue. Il a pris une direction au hasard ; de toute façon, il aboutira bien quelque part. Au hasard ! Pas réellement. Il se détourne surtout de cette colline maudite qui a failli le foudroyer. Tim marche de longues heures et le soleil devrait déjà être très haut, si celui-ci ne manifestait pas sa tristesse. Il entreprend de nouveau une longue ascension. L'herbe se fait plus rare et plus sauvage. Tim veut absolument gravir cette colline. Derrière, il le pressent, l'attend le véritable foyer.

Tim s'effondre un peu plus tard, en haut de son courage. Il n'a pas pris le temps de contempler le paysage. Relevant sa tête au milieu des pétioles humides, il aperçoit en contrebas, au creux d'une légère dépression, les premiers remparts d'une gigantesque forêt. Quelques sapins très hauts, dispersés sur le versant opposé semblent attendre là, comme les hérauts d'une armée de pins qui s'étend jusqu'à l'infini. A droite, la prairie s'avance jusqu'au pied de la colline qu'il a rejetée dans sa course. L'atmosphère cherche désespérément la paix. Une subtile tension paraît animer ces rangées immobiles d'arbres toujours verts. La lisière sépare nettement la forêt clairsemée de la prairie. Une étroite bande de terre nue, bordée d'herbes, longe les bois de part et d'autre. Tim entend les roucoulements des oiseaux blancs qui s'envolent dans la brume, perçant la cime des arbres d'une langueur désespérée. Il balaie du regard les contreforts de la forêt. Pénétrer en pensées dans ces bois obscurs... Peut-être y trouverait-il enfin la présence inavouable qu'il ressent au cœur de sa solitude.

Tim distingue comme un amas de chair brune dans la poussière du chemin. La forme amorphe rampe dans la boue. Tim ne parvient pas à percevoir le moindre frôlement, le moindre crissement. La pluie trouble son regard. Il s'est affalé dans l'herbe et observe patiemment la boue charnelle qui se meut dans le silence humide. Un reflet noir attire son attention. L'éclat de jais précède la lente progression de la terre envoûtée. L'approche animale est infiniment lente, ponctuée de haltes brusques. Tim pense à un prédateur. Mais la minutie de la technique éveille en lui de trop cruels souvenirs. Il recule le plus silencieusement possible. Cette approche inexorable le remplit d'effroi. Il voudrait s'enfuir très loin. Mais la fatigue le cloue au sol. Tim observe avec inquiétude mais rien ne change. Les mêmes mouvements se perpétuent, éternellement lents. La peur s'empare de lui. Il défaille et s'endort.

Lorsque Tim reprend ses esprits, l'obscurité est tombée autour de lui. De gros nuages noirs retiennent captive la lumière. Une pluie très fine strie l'atmosphère. Tim lève les yeux autour de lui. A ce moment, les nappes de brouillard anthracite se déchirent et s'écartent, comme pour laisser passer son regard. Plus rien ne bouge le long du glacier de boue. Tim rejette son regard en arrière et n'en croit pas ses yeux. La créature est toujours là, au même endroit. Elle a achevé sa course. La nature retient son souffle.

L'ours est sorti de la forêt. Tim ne l'avait pas vu approcher. Mais ce ne semble pas être le cas de la créature mystérieuse qui s'est encore enfoncée dans la boue. L'ours se risque à découvert, certainement attiré par quelque chose que Tim ne voit pas. Il traverse la route vivement et se précipite vers le sol. De longues éclaboussures maculent le museau de la bête. Le monstre mange et se repaît de l'appât sanguinolent.

Aux pieds de l'animal, l'éclat noir... Tim n'a pas eu le temps de suivre l'action. L'ours gît sur le ventre, le crâne simultanément fracassé par deux pierres. L'une d'entre elles se balance encore le long d'une corde. Tim reste interdit. Ce chasseur invisible n'est pas un prédateur ordinaire. L'ours glisse sur le sol, comme poussé par quelque pouvoir magique. Son cadavre disparaît bientôt sous le couvert de la forêt, comme happé par une volonté autre. Une volonté sans parole, qui rampe de nouveau en sens inverse. Une volonté qui se traîne dans la boue. La curiosité de Tim, peut-être une espérance obscure le projette au-delà de toute prudence.

Tim se relève avec dignité et contemple ouvertement la scène. Il souhaiterait presque que la créature le remarque. Une envie irrésistible le pousse à lever les bras. En un éclair, l'éclat de jais disparaît dans la boue. Tim reste figé en une inquiétude muette, dans d'attente d'un nouveau mouvement. De la terre viqueuse émerge un visage. Un visage que Tim devine puis reconstitue, à mesure que la boue qui le recouvre s'écoule vers le sol. Tim ne peut voir ces yeux, d'un éclat d'acier, qui concentre sur ce visage, toute l'indifférence de l'homme. Pourtant, il a perçu cette dureté diabolique ; il a compris qu'une nouvelle conscience le regardait. Tim n'est plus alors ni joie, ni anxiété. Il ne peut saisir le poids de cette conscience.

L'enfer du ciel se déchaîne. La foudre lui intime l'ordre de s'ouvrir, d'abandonner les boulets de son solipsisme.

Et Tim se mit à marcher calmement, à descendre les collines de sa solitude. Il ose à peine lever les yeux du sol. Sur la pelouse chargée de pluie, il place sa volonté dans chacun de ses pas. Une marche solennelle rapproche deux consciences séparées par l'hostilité de l'ignorance. Tim a ralenti progressivement son allure pour amortir en douceur ses appréhensions. Il s'est arrêté à une vingtaine de mètres de l'être. Il pleut. La pluie se fait moins violente. La pluie tombe avec mollesse comme pour atténuer la force de ce regard. Tim voudrait pouvoir observer l'homme comme un simple animal. Ses mèches de cheveux sont d'un noir si profond qu'ils rappellent au souvenir de Tim, les ténèbres de cette forêt dont il est sorti. Une bouche sèche, immuable et sans couleur. Des lèvres amincies par une hargne obscure. Ce visage assombri par un sourire mort est sans relief. De grosses gouttes de pluie diluent peu à peu le creuset de terre qui rependait sur son visage la bestialité. Des larmes du ciel viennent dégager une barbe grise, taillée anarchiquement. Il suinte, au hasard de chacune des rides du vieil homme, la fatigue d'une existence sans but. L'homme est si immuable que Tim sent la mort rôder. La lueur de vie qui demeure au-delà de tout n'a jamais été aussi insaisissable. Tim est descendu de son solipsisme natal pour rencontrer l'autre. Un être sans vie qui affirme simplement son inexistence. Tim était seul. A présent il est absent, absent du regard d'autrui. Tim ose à peine effleurer de ses yeux le corps de cet être. Il ne peut se défaire d'un profond malaise. Il devrait penser, dans son égoïsme légitimé par l'existence, que cette forme rampante n'a pas lieu d'être. Elle souille la terre de son domaine. Mais dans l'épreuve de ce regard sans miroir, c'est sa propre présence que l'être-Tim conteste. Tim est de trop. Son existence est une apocalypse qui le projette loin du monde des vivants. Tim ne peut plus voir ces chairs halées qui se découpent, lavées par la pluie. Pourtant, son œil reste attiré par le corps de cet homme. Tim a d'autant plus de mal à se concevoir sans paradoxe que sa curiosité le pousse à mettre en lumière la décadence de son double. Une fin de vie. Une fin de règne. Un règne auquel Tim aspire sans aucun doute, auquel il croyait jusqu'ici et que toutefois il ne peut accepter, jeté à ses pieds comme un morceau de viande, par l'existence faïasmes. L'homme baisse le regard, tombant la tête vers le sol. Un prince déchu dont les épaves de l'orgueil sont venues se briser de plein fouet sur les fougueuses lames de la jeunesse. Son regard de fer s'est rompu, entraîné dans sa chute par la misère de son corps. Tim a détourné son regard pour ne pas sentir son être peser sur l'agonie de l'homme.

Deux hommes droits attendent sous la pluie.

L'un est jeune, l'autre est vieux.

L'un est debout, l'autre repose à terre.

Tous deux effrayé par cet autre étranger.

Présence absente.

La honte les a pris dans son grand manteau de pourpre.

L'un craint de mourir et l'autre de vivre.

Un regard peiné, un regard d'espoir renaît dans la boue et le sang.

Deux enfants attendent sous la pluie.

Tim croise ce regard et sait qu'il n'y trouvera pas de réponse. L'homme est condamné. Il espère une affirmation, une confirmation que Tim ignorant ne peut lui donner. Il voudrait être et savoir qui il est. Tim lit l'angoisse dans ces yeux fixes, ce corps perdu, pensif. Il

l'observe maintenant sans timidité. Un courant de fierté chatouille son échine. Il observe mais ne voit rien, ne reconnaît rien. Il ne sait pas qui est cet homme. D'ailleurs, il ne se connaît pas lui-même...

« Qui êtes-vous ? » La question a jailli, incisive et abrupte, expulsée de ses lèvres closes par un silence apeuré. Question distante par ses inflexions. Une distance en profondeur. Puis une main tendue. Le regard de l'homme trépigne et se heurte au linteau de pierre, dressé pour préserver l'enfant. De ces regards en arrière qui entravent sa course vers sa volonté. « Qui êtes-vous ? » Tim ne répond toujours rien. Et à mesure que l'homme s'énerve, il se replie ironiquement dans sa rigueur froide. L'enfant s'amuse et rit du vieil homme, ne lui laissant qu'un mince sourire esquissé dans l'ombre de sa puissance. « Qui êtes-vous ? » L'homme hurle de plus belle. Il frappe de ces poings noirs le sol et se jette dans la boue. Mais ses plaintes s'émeussent sur le rire nacré de l'enfant. Alors la colère le prend, tel ce grand destrier noir, qui galope sans fin aux creux des collines du pays faïasmes.

L'homme est au comble de la fureur. Tim ne peut s'empêcher de le mépriser ; sa colère ne l'effraie pas. Le vieillard égaré semble parler au ciel. Ce bleu insaisissable qui entretient les braises de son désespoir. Mais cieux, vents et forêts lui attestent inébranlables, le mépris universel qui revient aux êtres déterminés. Le vieil homme agonise. Comme si Tim avait plongé dans son être, le coutelas de la lucidité, sectionnant les cicatrices de son existence. Alors il se redresse, face à Tim. L'enfant est saisi de stupeur. Un squelette vide. Le squelette d'un grand guerrier de jadis, voué, qui semble ne tenir debout que grâce à ses loques dégoulinantes. Tim aperçoit de loin, cachées derrière maints années de jeunesse, les lèvres de ce spectre, qui s'entrouvrent irrémédiablement. « Qui es-tu ? Dis-le-moi, homme. Qui es-tu donc ? » L'homme s'adresse à l'enfant. Mais son regard est perdu, déjà, parmi les brumes lointaines. Un œil rougi par le harcèlement et les pleurs d'une vie sans retours, des paupières fripées par les traits lancinants d'une pluie chargée de sable, deux sourcils d'un noir marbré par la terre, croisent leurs points de vue dans une schizophrénie du vide. L'homme n'a plus le choix. Ecartelé entre les douleurs de son passé, insurmontables, et la misère de son être présent, qu'une étincelle de lucidité suffit à détruire. Il n'a plus de frustrations à expurger, de vieilles douleurs à brûler. L'homme est seul face à lui-même. Un autre lui-même ; l'enfant de son existence. Commencement et fin de son destin sans transcendance. « Dis-moi ton nom ! Dis-le-moi ! Dis-le-moi... L'homme pleurniche maintenant. Tim se penche, interloqué par cette salve d'émotions disparates. Après la colère, ...le Pitoyable.

Le coup est parti, atteignant l'enfant à la poitrine. Tim choqué, plié en deux, cherche un sens à ce qui lui arrive. Pour la première fois, il vit sous la volonté d'autrui. La sienne se retrouve démunie, abandonnée face à cette autre conscience. Pourquoi une telle réaction ? Un néant de hasards absurdes, sans but aucun. Un acte sans cause. Des causes qui ne répondent pas, dans l'esprit de Tim, à la logique des actes. Puis l'homme irrité se calme. Il fuit dans un labyrinthe de fureur, frappant de ses bras le Mal. Monstre bleuté de visions imaginaires, surgies du passé ou de l'avenir. Soudain, il se laisse flancher sur le sol pierreux, éclaboussant l'atmosphère de gerbes visqueuses, dans la plus totale humilité. L'homme ne se contrôle plus ; il a perdu l'illusion de son contrôle, cette conscience qui dénonce sa volonté.

Tim est consterné. Cet être est à la fois le tigre cruel et le marsupial glapissant. Celui qui le poursuit de ses crocs et celui qu'il peut détruire. Cet homme n'est plus qu'un animal. Un animal sans place, dont l'existence n'a pas pour but le maintien de sa substance vivante. Cet homme n'est pas fait pour survivre, la violence et les sursauts de ses impressions motivent sans reflets dans son être, des agissements contradictoires. Il agit de façon paradoxale, liant par le temps qui s'écoule, des représentations contraires et s'enfonce peu à peu dans le gouffre de la déchéance.

Qu'est donc cette créature ? Est-elle animale ? L'effroi de ses yeux est terriblement vivant. Comme si toute la Nature s'était subitement incarnée devant Tim pour gémir de son

infortune. Tim ne sait plus s'il est vraiment seul ou s'il se sent seul. S'il est gêné de cette peine qui crie devant lui ou s'il est las de ces fureurs animales. Tant de douleur, c'est déjà la marque de ces forces auxquelles l'animal ne peut résister, de ces courants physiques qui animent les êtres vivants. Qui leur donne l'apparence de l'âme, une voix unique parmi des milliers, mais sans qui ces milliers ne sont pas complètement tout.

Quelle nature a donc perdu cet homme pour vivre ainsi, dans la peur de vivre et de penser qu'il vit. Cet homme ? Quel homme ? Il n'y a là qu'un prédateur évolué, un chasseur intelligent, une de ces surprises dont raffole la nature. Car elle aime entendre dire que tout lui est possible, même ce que l'on ne peut imaginer. L'animal est déterminé, c'est certain. Il court et pousse au rythme des saisons, de la pluie et du vent. Personne ne lui a jamais révélé que cela était inutile, que sa course n'arrêterait pas le temps, qu'il allait finir par mourir, inmanquablement. L'animal obéit à des lois. Des lois qu'il ignore et qu'il ne peut découvrir. Qui a vu un animal se lever tôt le matin pour partir au loin, vers un autre pays, vers une autre vie ? Parce que la sienne lui semblait vide. Parce que justement il n'avait ni soif ni faim. Parce qu'il en avait assez d'attendre la fin des temps. Qui a vu un animal souffrir de ne pas savoir si ce qu'il faisait était juste ? Qui a jamais vu un animal douter ? Qui a jamais vu un animal se tromper ? Les animaux ne suivent qu'une seule voie. Ils n'obéissent qu'aux lois de la nature. Et ces lois sont justes, parce qu'il n'y en a pas d'autres, que celles qui sont et qui seront toujours, reflets cruels de Faïasma dans l'œil orangé des monstres.

Mais cette créature souffre de devoir choisir. Elle semble voir elle aussi, qu'au-dessus des principes immémoriaux de l'Univers, s'élève les fragiles tours élancées d'une cité de verre bleu. De vastes proches surplombent les rues pavées de lapis-lazuli. Des vitraux colorés baignent les cours d'ombres floues. Ni rires ni cris. Le silence mortel de ces monuments translucides. C'est la cité des hommes, la cité de leurs passés, de leurs rites et de leurs coutumes. De cette flamme vacillante qui change sans cesse de forme et de couleur, et qu'ici bas on appelle loi morale. Au dessus du monde mais pas vraiment au-delà, Telesis la grande regarde avec mépris vers le bas. Mais même dévastée, croulante et mouvante elle ne disparaît pas. Ni le vent ni la nuit n'effaceront ses ruines. On en peut oublier que l'on a toujours le choix. Quel choix a donc l'antilope qui court dans la prairie pour échapper à son prédateur ? A droite ou à gauche ? Ce n'est jamais qu'un simple fait. Qu'elle meure ou qu'elle survive, qui commentera son choix ? Quelle voix parmi les siens s'élèvera pour dire : « Tu as bien fait » ou « tu n'as récolté que ce que tu avais semé ». Pas de place ni pour le remords ni pour l'orgueil dans le cœur de l'animal. Telesis lui restera invisible. Seuls les êtres doués d'un peu plus que de simples pensées l'aperçoivent. Mais ceux-là n'ont plus le choix. Car alors rien ne saurait les permettre d'oublier, ces tours minces et brillantes qui percent les nuages.

L'homme est plein de cette terrible illusion qu'il nomme volonté. De cette foi implacable qui le pousse toujours à ne regarder que ce qu'il voit, à détourner la tête des ténèbres pour interpréter ce qu'il subit et dire : « Ceci est à moi. J'ai choisi de le vivre ainsi. Nul autre n'aurait pu faire de même. C'est ma volonté et elle n'obéit qu'à moi. »

Mais Tim sait que parfois, la pluie, le vent et la nuit l'obligent à quitter ses occupations, à changer ses projets. Et il change de volonté tout en même temps pour affirmer. Il pleut. J'ai froid. Donc je veux rentrer. » Simple reflet de ces lois silencieuses que Tim ne voit plus, la volonté le guide et le détermine, dans ce monde faïasmes. Elle n'obéit qu'à la nature. Qui serait démontrer le contraire ? Pas cette être misérable, qui se débat de toutes ses forces pour rester un animal, pour ne plus voir les vitres bleutés des donjons de Telesis. La volonté est dans le devenir. Le passé appartient au temps et donc aux phénomènes. Seuls les rêves secrets, les aspirations, les sentiments qui vivent bien au delà de ces lois cruelles font de cet animal imparfait, un être éternel, tendu vers l'infini, ce qui jamais ne s'éteindra parce que le temps ne l'a pas créé et ne pourra le reprendre.

Tim a placé devant le vieillard le bloc marbré de sa volonté. Cette conscience qu'il avait niée, pour continuer à vivre, existe en Tim. Elle existe en lui, l'espace d'un instant, celui de défenestrer son être vers l'unique échappatoire encore possible ; la mort de sa conscience : la folie.

L'enfant recule à petits pas. Puis, à pas de plus de plus grands. L'égarément sauvage de l'homme le terrorise et le suit. Tim fait décoller ses pieds du sol et balançant tout son corps en arrière dans un sursaut de frayeur, appuie avec force ses foulées dans la boue. Pour s'enfuir, fuir au-delà de ces arbres obscurs qui l'observent, de ces oiseaux qui roucoulent sinistrement, de cet être, mi-homme, mi-dieu, qui consacre tyranniquement son destin. Les gouttes de boue cristallisent dans l'air du soir, les pieds de l'enfant s'enfoncent dans le sol ; un peu plus à chaque pas. La fureur le poursuit de ses grands bras crispés. L'homme veut happer son enfant mais il trébuche dans la boue. Et toujours il se relève pour repartir, comme un homme s'agite jusqu'à sa mort pour le bonheur de son être. L'enfant tord désespérément sa tête en arrière. Mais le monstre le suit toujours, rampant plus qu'il ne bondit. Tim ne sait déjà plus depuis combien de temps il court, son courage s'essouffle et ses pensées basculent. Sa conscience se perd dans les remous d'une atmosphère froide qui brûle sa respiration haletante. Tim croit tomber dans les bras de l'oubli ou de la mort. Il est trop tard pour savoir ou peut-être trop tôt. L'enfant s'est évanoui, serré sans retenue dans ces longs bras décharnés. Les reliques d'une conscience forte tiennent dans leurs mains, les premières pousses de cette volonté aliénante. Le passé se confond avec le futur. Le passé est le futur, identique à lui-même, mais saisi différemment au sein d'un présent subjectif. Car tout s'enchaîne et tout se répercute. Les phénomènes ne sont que par rapport à d'autres phénomènes. Le monde n'est pas rendu sensé par les lois de la nature. L'agencement logique dans le temps de déterminations successives n'échappe pas à l'absurde. Au cœur de cette nature des phénomènes, seule la faible clarté d'une conscience abîmée par la folie pénètre encore le nécessaire d'une inaliénable signification. Une ombre court parmi les plantes et les herbes. Une ombre à bouts de force, lavée par la pluie grise. L'ombre se fait lumière en accordant à l'autre les dernières lueurs de son existence. La condition se heurte à elle-même. Elle se fait sens et transcende alors Faïasma. Une ombre court parmi les sapins et les rochers.

VII. Reflets pourrissants de la domination

Lorsque Tim reprend ses esprits, il est seul sur la terre de l'homme. Seul et vidé d'une présence impalpable, mais pourtant inexplicablement réconfortante. Tim regarde de droite et de gauche. Il ne reconnaît pas cet endroit. La plaine s'est faite escarpements et les forêts alpines boisées. Tim n'est pas venu ici de lui-même. Dans ces perceptions visuelles étrangères, il sent encore le parfum épicé de l'existence d'autrui. Tim se redresse. Il cherche l'autre en ouvrant grand ses yeux. N'importe quoi ferait l'affaire, jusqu'à la plus misérable des créatures ; pourvu que Tim puisse y placer dans son regard l'éclat surnaturel de l'humanité. Tim tâtonnait dans les nuées indéchirables de ses représentations, il cherchait la liberté, au cœur de la confrontation de sa volonté avec autrui. Tim pressentait l'amour. Il avait aperçu l'Absolu.

Le paysage étonnant trouble ses pensées. L'autre l'a amené ici, et sans nul doute pour une raison précise ; mais qu'il ne parvient toujours pas à déterminer. Tim cherche un chemin dans la montagne ; il est complètement perdu. Il doit certainement monter vers ces nappes grises de brouillard qui masquent la montagne. Lorsqu'il sonde le paysage qui dégringole en avant de lui, il ne tarde pas à se perdre dans une mer de nuage. Tim est isolé, il ne peut descendre sans manquer de déboucher dans une vallée inconnue. Mieux vaut gravir ces pentes humides, en vue d'embrasser du regard, un plus vaste panorama. L'enfant abandonné part en quête de nouveaux repères. Le chemin qu'il se trace en pensées parmi les gravières, serpente difficilement. Tim commence à avoir froid. De grosses pierres fichées dans le sol défilent sous ses yeux baissés. Parfois, l'une d'entre elles, moins sûre que les autres vient à glisser, provoquant inévitablement la chute de Tim. L'enfant s'accommode peu à peu du rythme de la montagne. Il se montre plus attentif aux escarpements. Un air froid et humide circule dans ses poumons. L'enfant monte sans halte ; le salut est au-dessus de ce brouillard. Le temps passe anormalement vite ; Tim ne prend pas la peine de songer à l'effort. Puis, au détour de son chemin, il aperçoit un col étroit. Derrière ce dernier, le vide, le néant, embrumé d'un blanc sale. Tim croit déjà être arrivé au bord du précipice ; il force l'allure, plongeant ses efforts vers le sol. Quand il relève la tête, le précipice a disparu. Tim est à deux enjambées du prétendu col et devant lui s'étale une vaste surface plane, comme enserrée dans un petit théâtre rocheux. Au delà de ce plateau, un court rempart de roc lui indique la route à suivre. Un lac émerge, sous la brume qui relève son manteau. Un lac d'un bleu profond aux bords irisés. Tim se décide vite. La magie de l'endroit ne retient pas sa volonté. Il veut aller toujours plus loin, toujours plus hauts, vers ces sommets inédits et dont la beauté pourra appartenir à son regard. Bientôt, Tim contourne l'étendue d'eau, ne pouvant s'empêcher de contempler cette nature vierge de tout atteinte. De faibles clapotis se font entendre. Tim marche encore, sautant dans les flaques d'eau et sur les pierres lisses qui reposent dans le lit des ruisseaux. Tim a peu à peu calmé son appréhension de l'isolement. Il n'a plus peur, rassuré par les effluves esthétiques qui émanent de ces pans de rocher. Tim abandonne le lac derrière lui. Un raidillon se présente qui le mène vers de nouvelles étendues d'eau, plus sauvage et plus mystérieuses. Un vert végétal laisse poindre à la surface de l'eau, l'appel bourbeux des amphibiens. Tim s'est mis à courir. Au-delà des pentes qui encerclent ces étangs marécageux, un vaste front montagneux déchire les brumes. L'enfant ne peut que lever la tête pour faire découvrir à sa conscience les premiers éclats des névés. De très hauts sommets laissent

l'enfant ébahi. Le plateau qui l'attend au bout du chemin doit être fantastique, comme perdu aux pieds des colonnes de pierre enneigées. Tim accélère encore sa course. L'enfant s'est pris le pied dans une pierre. Son enthousiasme excessif s'est refroidi. L'enfant pleurniche en débouchant d'un bosquet de sapins. Devant lui s'étend un cirque gigantesque. Tim n'y trouve ni lac, ni ruisseaux, ni alpages, ni arbres. Une colossale plate-forme de béton fissuré, soutenu par quatre énormes piliers. Une multitude de bâtiments recouvrent le fond du plateau. Sur le disque en lévitation, à près de cent mètres du sol, d'étranges machines grincent au vent. Antennes rouillées, paraboles en tout genre, colonnes métalliques et parois de verre. Tim se hisse sur la pointe des pieds. Encore de nouveaux mystères à découvrir, à conquérir, là-haut. Il faut monter, toujours plus haut. Tim sort de son rêve. Cet ouvrage n'est pas naturel. Cet ouvrage n'est pas le sien. Une conscience est venue jadis, comme lui, pour posséder le paysage.

Tim avance prudemment sur le sol lézardé. Il s'attend à tout instant à tomber nez à nez avec un des mystérieux bâtisseurs de ce temple oublié. Il fait le tour des colonnes, l'arme au poing et s'arrête devant un sas. Instinctivement, il pose le doigt sur la plaque de verre noire qui s'allume. L'enfant surpris se jette en arrière. L'appareil lui demande un code d'accès. Tim cherche à comprendre puis se laisse tomber par terre, exténué après cette longue marche. Il relâche ces phalanges et caresse sa lame. Toujours le même brillant, toujours ces mêmes petites aspérités. Tim fait jouer les rayons du soleil blafard sur le métal bleuté. La lumière diffractée se colore. Soudain, une idée folle lui vient à l'esprit. Il rapproche le plus possible les aspérités de ses yeux et tente de déchiffrer les signes. K-...6...9...7...K6897 ! Tim bondit sur ses jambes et tape les caractères sur le clavier du sas. Une lumière rouge clignote : mauvais code ! Il fallait s'y attendre. Quelle idée stupide. Tim passe ses doigts sur la lame : Ce n'est pas un huit. Il se retourne vers le clavier : K-6097.

Un déclic se fait entendre et un pan de mur s'enfonce dans le mur, avant de coulisser. Tim tout excité grimpe dans l'ascenseur. A peine a-t-il posé les pieds à l'intérieur que la porte se referme derrière lui et qu'il se sent plaqué au sol par l'accélération. Une seconde plus tard, Tim rampe pour s'extraire de la cabine. Et tombe en arrêt devant le monde qui s'offre à lui. Derrière lui, les sommets noirs et enneigés gardent sévèrement la route du Sud. Au devant, les flancs des collines herbeuses se perdent dans la vallée. Au loin, les prairies jaunes de son enfance. Peut-être sa petite maison. Le monde est si petit à présent, à l'échelle de ses montagnes impériales qu'il aimerait déjà pouvoir escalader. Tim s'approche lentement du bord, pose ses mains sur la rambarde et s'assied, les jambes dans le vide. Des pensées fraîches brûlent ses poumons. Trop d'orgueil, et au-delà des brumes, un soupçon d'humilité est né.

La plate forme est circulaire. Sur le sol, le temps a laissé quelques traces de peinture fluorescentes. Un grand cercle au centre, légèrement concave, entourés de murets de béton desquelles dépasse encore quelques structures métalliques. Sur le sol, les restes d'une coupole vitrée. Un grand tore de pierre ou de métal gît, brisé. Tim se met à courir autour, il doit bien faire dans les 100 mètres de diamètre. Une force ancienne et terrible fut mise à l'épreuve. Tim parcourt la plate forme et découvre d'autres monte-charge. Quel monstre venait ici pour louer le ciel ? Le vent se lève, l'enfant danse. Puis il s'écroule à terre et s'endort, au-dessus des nuages.

Tim sort de sa rêverie. Il fait le tour de la plate-forme et redescend. En bas, des lichens d'un vert sombre, des mousses répugnantes et même quelques plantes arborescentes se sont installées tranquillement sur l'œuvre des hommes. Tim s'avance des bâtiments à l'abandon. Il en fait le tour, observant attentivement les antennes. L'enfant passe sous les lourds appareils, suspendus, au centre d'une parabole par des pylônes massifs. Sans hésiter, il pénètre dans le centre de commande de la station. Un édifice solide, à moitié dissimulé dans les rochers qui bordent le plateau. Le lierre dévore le béton. Tim se hâte. La porte se déverrouille tandis qu'il

pose sa main sur le système d'ouverture. Lorsqu'il passe le seuil, une lumière rougeâtre baigne déjà la petite pièce. De part et d'autres, de vastes pupitres de commande, parsemés de touches et d'écrans colorés se sont allumés. Tim ne sait pas lequel choisir. Il s'assit sans comprendre devant un poste de commandement. L'écran se couvre, dans la langue de Tim, de messages étonnants. Tim comprend leur sens mais ne peut deviner leur portée. Il appuie sur une touche et le hasard enclenche le système. A peine Tim a-t-il touché à l'ordinateur que dans un ronronnement, la salle entière se jette dans des calculs informatiques mystérieux. La parabole pivote lentement sur son écran de contrôle. Des grincements violents parviennent du dehors. La terre, l'eau et les plantes sont balayées par le monstre métallique qui s'éveille. Le radiotélescope est prêt, armé, confiant dans une technique sans faille. Il est prêt à répondre, il attend les ordres de l'enfant. Des questions défilent sur l'écran. Tim appuie sur des touches au hasard, excité par les images changeantes qui illuminent son écran. Il se sent plein d'un nouveau pouvoir : il commande à la machine. Des voyants rouges et jaunes s'allument derrière lui tandis que l'enfant valide des ordres contradictoires, fasciné par ces messages sur fond rouge qui clignent rapidement. La pièce, s'emplit de sons violents et synthétiques. L'ordinateur ne défaille pas ; mais l'antenne ne cesse de s'activer dans son dos, se repliant vers le bas ; vers le haut ; tandis que le canon accélérateur de particules émises dans l'espace continue de tourner, envoyant à travers l'univers des signaux incohérents. Le désordre que Tim contemple sur son écran le grise. Il se sent vivre, il se sent agir.

Prenant subitement conscience du vacarme, de l'afflux de réponses mécaniques à ses ordres virtuels, il se retourne violemment. Sur un vaste écran de contrôle, sorti d'on ne sait où, Tim assiste interdit à l'hallali de l'antenne qui s'agite en tous sens pour envoyer aux confins de l'empire, des messages d'une détresse totale. L'enfant prend peur, apeuré par la force de ces mouvements bien réels. Les trépidations du sol menacent à chaque instant, de réduire le site à néant. Il se rue sur l'ordinateur pour interrompre cette symphonie burlesque mais ses manœuvres inexpérimentées ne font qu'aggraver les choses. Tim entend un sifflement dantesque. Sur un écran, il voit le curieux cercle de la plate-forme, illuminé et rougeoyant. Tim agite sa tête de droite et de gauche, ne sait plus que faire ni où regarder. Sur l'écran de contrôle, des bras mécaniques à l'agonie fouettent l'air, tentant désespérément de ne pas s'écraser. Sur le pupitre de l'autre côté de la pièce, un gros bouton sur lequel est écrit : ARRET. Retournant sa tête vers le moniteur, Tim prend conscience de son impuissance et dans un mouvement de frayeur, bondit et appuie de toutes ses forces sur le commutateur. Une première secousse ébranle le sol. Tim manque de tomber. Puis de petits craquements, le sol se fissure. Tim se jette au dehors et court de toutes ses forces à travers les mousses et les herbes. Il sait que derrière lui, cette technique vaniteuse ne peut échapper à une mort imminente. Il fuit à toutes jambes ces erreurs humiliantes. Le poids de l'ignorance étreint ses étroites pensées. L'image de son omnipotence en restera à jamais souillée.

Une explosion apocalyptique. Le bunker de commandement lâche un dernier cri, percé par de fulgurants jets de flammes. Un à un, les pylônes s'effondrent, provoquant la chute de l'antenne. Le canon accélérateur explose à son tour, heurtant le sol de béton vert. La terre tremble, tandis que ça et là de nouvelles charges sautent. Le métal fondu se dissipe dans l'air. Partout, des éclairs rouges montent vers le ciel, célébrant l'enterrement de l'outil aveugle.

Tim n'a eu que le temps de sauter derrière un gros bloc de pierre. Dans une succession de craquements sinistres, la parabole se fend. De fines lézardes progressent rapidement, se ramifiant à travers la pierre. Telles un reptile malicieux, les fissures dansent le ballet du chaos. Puis une fontaine de flamme avale l'antenne. Les piliers de béton ont vacillé. Mais la terre a retrouvé son calme. Le cercle de pierre, là haut gardera son secret.

Tim s'éloigne rapidement du site. Il se dirige vers le fond du cirque de béton, vers ces sommets enneigés qui se rient de son inexpérience. Il tente de ne pas prêter attention aux explosions massives qui teignent la brume d'une lumière rougeâtre. L'enfant ne veut pas

courir. Il pèse soigneusement son pas. Il voudrait pouvoir se croire étranger à tout ce qui arrive. Tim n'est qu'un destructeur. Il incarne la stupidité. Cette réalité lui est insupportable. Alors un nouveau désir s'éveille en lui. La technique, si ingrate, doit être maîtrisée. Tim veut accéder à la connaissance. Il veut s'affirmer créateur de ce qu'il touche, de ce qu'il voit, de ce qu'il ressent. Il ne veut plus se voir manipulé par les éléments. La Nature n'était pas avant lui. Elle sera sienne. La science représente l'éventualité providentielle de pouvoir nier son incapacité à créer ce qui ne peut être créé. Tim veut effacer cette conscience extérieure à elle-même, cette Nature, à la fois insolente et flegmatique. Le destin l'a jeté sur la scène de la vie. Tim est jaloux de ce regard qui l'a vu naître et qui ne l'a pas sauvé.

En contrebas, les brumes se sont dissipées. Du bord de la montagne, il peut palper sans retenue le pouvoir intemporel du paysage alentours. Des plaines vallonnées, de grandes étendues planes. A l'horizon, il peut deviner des monts familiers qui rougeoient. Sa demeure est là-bas, à leur pied. Plus bas, les collines s'émeussent lentement, jusqu'à cette vallée lointaine où il a affronté la peur. D'ici, il perçoit nettement cette arcade de collines qui longent l'immense forêt. Les arbres se perdent dans le lointain. A sa gauche, les montagnes. Tim avance vers les parois infranchissables. Il plonge dans la brume et sent le sol monter sous ses pieds. Il a froid et faim mais il ne renoncera pas. Tim avance à petit pas. Au bout d'une heure dans le brouillard, Tim est complètement gelé. Il s'apprête à faire demi-tour quand le sol se met soudain à descendre. Sûrement un caprice du destin. Mais comme il est complètement perdu dans la brume, il avance encore un peu. Tim sent la chaleur sur ses bras. Les brumes se déchirent, et Tim s'arrête tout d'un coup, au sommet du col. En contrebas, d'autres prairies, qu'il n'a jamais vu. Un autre pays, dont il n'avait jamais supposé l'existence. Tim souffle un grand coup et entame tout fier la descente. Il a testé sa volonté dans l'effort physique, il veut à présent connaître et savoir... dans son dos, luit une paire de yeux sauvages.

Le loup s'est glissé silencieusement derrière le garçon. Tout à coup, Tim ressent profondément la morsure de la douleur physique. L'animal a planté ses griffes dans son dos, manquant de lui arracher la tête de ses crocs haïssables. Sous le coup de la douleur, Tim s'est laissé rouler à terre, projetant l'animal par-dessus ses épaules. Prenant appui sur ses mains, il relève ses yeux. Son courage se noie dans le regard agressif de la bête. L'enfant se jette en arrière et ployant tout son corps arme sa main droite d'un bâton. Un nouveau duel vient de commencer pour l'adulte naissant. De profondes morsures, une haine insaisissable. Tim rétracte sa main en laissant échapper un hurlement de fauve. Des griffures rapides, qui laminent sa confiance et désarment toute initiative. Quelques coups portés au hasard et qui ne découragent pas le prédateur. Mais surtout du sang et des pleurs. L'homme ne peut plus faire l'inventaire de ses cicatrices. Une volonté sans conscience le tient en respect. La nature, dans toute sa force déterminée, s'oppose à ses choix. Tim ne peut retenir sa frayeur. Il laisse choir son gourdin improvisé pour grimper lestement au premier arbre. Une souffrance inexplicable est venue briser sa volonté. Tim attend longtemps perché aux branches. Il a à peine le courage de se moquer du prédateur qui saute au pied de son refuge, lacérant l'écorce avec virulence. La honte le pénètre et le prend. Tim est comme un enfant qui se refuserait à ses peurs. Il cherche la confiance mais se heurte au ridicule. Rien n'y fait. La solution est cachée ailleurs. Il ne peut la trouver que dans un autre être. Il doit créer en lui-même ce nouvel être, assez fort pour assumer les exigences impérieuses de sa volonté. Tim a resserré les poings et plissé les yeux. Il arrache à l'arbre une grosse branche. Le craquement sinistre du bois lui inspire des visions prophétiques. Il sera celui qui terrassera la haine de la nature. Tim a saisi la bourse qui pendait à son cou et en a retiré l'éclat de métal. Puis il se taille un court bâton, à l'extrémité duquel il emmanche l'éclat. Son arme de prédilection est née. A jamais, la première image de son travail sera celle de ce coutelas ; cette arme de libération. Tim crache sur le joug des

machines et de la nature. Grâce à son coutelas, il se taille un épieu. Il s'applique et sculpte l'extrémité de cet autre bâton. Il se laisse inspirer par la douleur qu'il a vécue. Il n'oubliera pas l'influence sur son être de ces griffes animales. Tim est fin prêt. Il a déjà oublié son propre nom et se frappe la poitrine en descendant de l'arbre. Assis à califourchon sur la dernière branche, il contemple avec un sourire sadique, les premiers sursauts d'hésitations de l'animal. Rapidement, de nouvelles vagues de colère submergent l'animal. Le fauve fait crisser son regard et découvre ses dents, balançant son corps en arrière pour mieux armer ses sauts. Tim ne pense plus à la Mort, il n'a plus peur. Il saute de l'arbre, et atterrit habilement, face à la bête irritée. Il maintient dressé son épieu devant lui, tandis que l'animal est déjà en l'air. L'enfant recule sous le choc, mais le loup s'est empalé sur la pointe. Achever maintenant la lutte serait trop faible, l'enfant dégage son arme et la jette sans grande violence. L'animal doit croire qu'il lui reste une chance. Parce que sa nature de chasseur détermine ses choix, le loup n'abandonnera pas. Une nouvelle fois, Tim se contraint à envisager la mort. Un frisson de terreur fait tressaillir son corps. Mais ce n'est là qu'un frisson et l'enfant est prêt à jeter de nouveau les dés de son existence. Car tout ce qui adviendra maintenant sera porteur de sens et éclairera sa vie. Tim cherche cette transcendance qui dépassera l'obscurité de sa nature, totalement conditionnée. Et le combat se poursuit. Mais Tim n'est nullement inquiet, car chaque nouvelle morsure, chaque blessure n'affecte plus sa volonté. Tim s'est fait semblable à l'animal. Il ne combat que pour vaincre. Cette lutte est un simple sentiment pour lui. L'échec n'existe plus car il incarne la mort : Ce premier sentiment, auquel Tim refuse de penser.

L'animal au bord de l'épuisement continue à hurler. Tim est las de cette hargne sauvage qui n'exprime rien. Le fauve ne peut vaincre face à de telles armes. L'enfant n'entend plus que la colère. Une bourrasque irrésistible l'emporte, lui ordonnant de mettre un terme à l'agonie du monstre. D'un geste d'une puissance extraordinaire, l'enfant aguerri cloue l'animal au sol. Transperçant la bête, son épieu se rompt sur le coup. L'animal ne peut plus bouger. La haine brille dans ses yeux, une haine irréfléchie qu'il ne peut repousser. Tim fait le tour de l'animal en se demandant où il pourrait frapper, pour le faire encore souffrir. L'animal gémit sous les tortures de l'enfant. Ses os se brisent, ses muscles se déchirent, ses lèvres saignent. Tim serre son poing et se jette sur le sol pour arracher à l'animal un dernier soupir de douleur. Mais Faïasma demeure, maîtresse de ses actes, témoin secret des sentiments réfléchis qui viennent se heurter aux jugements de sa conscience. Tim retient son geste. Le souvenir de son premier meurtre a jailli. Comme un éclair dans son esprit, il se revoit sur la montagne, couvert de sang. Le sang du désespoir, de la honte d'avoir trahi la toute puissance de sa volonté. Réitérer le même geste, c'est affirmer l'existence d'une seule voie pour éprouver sa liberté. C'est placer délibérément sa volonté sous le signe d'un conditionnement obscur et refoulé. Le doute se présente à lui, comme ultime artifice pour refuser Faïasma. Tim approche lentement son arme de métal et de bois, issue à la fois de la science, de la nature et de sa volonté. Son arme tranche la peau du loup. La haine désespérée qu'il lit dans son regard exalte son aspiration de liberté. Tim peut dominer, par sa bravoure et son intelligence, le plus fourbe et le plus puissant des fauves. Serait-il possible qu'il puisse le détourner de sa condition naturelle ? Tim aimerait apprivoiser ce loup. Il veut s'approprier cette nature, qu'il n'a pu créer.

Tim détache le fauve avec maladresse; il va devoir faire l'apprentissage de la douceur. Mais cette douceur première n'est rien de plus que le fruit de sa volonté. Elle est pure réflexion. Tim n'a jamais croisé la douceur et ses impressions lui restent étrangères. L'enfant ne ressent pas encore cette douceur. Il l'impose à son être qu'elle ne pénètre pas. Elle suinte d'une façon malhabile, incompréhensible pour l'animal. L'animal ne réfléchit pas ses impressions. Il n'est pas en mesure de percevoir l'intention de douceur au-delà du phénomène dont il est l'infortuné témoin. Le loup ne comprend pas cette fureur. Il voudrait seulement

profiter de cette opportunité pour fuir, écrasé par la force de l'homme. Son seul but est la survie. Tim n'est qu'un obstacle, qui s'est imposé à sa détermination. Il n'incarne rien d'autre qu'une puissance étrangère, effrayante, insaisissable. Tim comprend que le prédateur atterré veut s'enfuir. Il attache alors ses pattes avec une cordelette d'herbes tressées et lui bâillonne plus ou moins délicatement la gueule. Il hisse le loup blessé sur son corps fluet. Faïasma l'épie, rageuse, à travers les brumes du souvenir : Douze années de conditionnement aveugles viennent de prendre fin.

Le chemin s'avère long. Tim a peine à contenir les mouvements violents du loup qui se débat. Au prix de nouveaux efforts, il parvient à reléguer dans ses pensées fatigue et lassitude. Tim oublie au présent, cette avancée fragile, faite de détours et de retours. Enfin, après plusieurs jours de marche, il débouche dans une prairie exultante. L'animal s'est résigné et ne cherche plus à mordre. Il attend son heure, dans la fourberie. Tim a imposé à l'animal sa passivité. Il est satisfait de noter chez lui une modification de son comportement. L'animal ne se montre plus aussi hargneux avec. Tim le nourrit non sans mal avec la maigre viande des marsupiaux étourdis qu'il déniche parmi les herbes. Tim se méfie encore du loup ; aussi l'attache-t-il à des pieux fixés au sol avant de mettre à sa portée les quartiers de viande, qu'il jette à ses pieds. Tim s'étonne de voir l'animal reprendre des forces jour après jour. Cependant, son attitude ne change plus. Le loup reste muet et ne montre plus ses crocs. Dans son désarroi affectif, Tim va jusqu'à accorder une portée émotionnelle aux attitudes qu'il provoque chez le loup. Il se réjouit en secret de parvenir à tempérer la haine viscérale de l'animal et espère bientôt en faire son véritable ami. Il ne décèle plus dans ces yeux allongés, la moindre étincelle de rage. Chaque jour il prend plus de risques en s'exposant à la vindicte du monstre endolori. Le soir il s'étend juste à côté de lui. La nuit, il rêve dans son sommeil à de grandes formes canines qui déchirent la chair. Ses chairs. Des crocs démesurément effilés, des yeux exaltés par la colère. Des formes noires qui se repaissent de sa propre souffrance. De prodigieuses pattes grises projettent son corps au-delà de la cime des arbres. Des griffes acérées sculptent en traits de sang sur sa poitrine, des figures barbares. Des stries brûlantes qui se mettent soudainement à danser. Toute la douleur de son corps célèbre la gloire d'un prince noir. Un être velu, à tête de loup, coiffé d'une couronne d'os et portant à son cou une médaille dorée. Un loup humain, un homme loup qui détruit de son regard furieux l'illusoire rempart de sa misère. Tim prie au pied d'un trône de métal aux reflets noirs. Des bras mécaniques aux ordres du roi souverainement maléfique, jaillissent de l'ombre. Des mains artificielles frappent son dos et déchirent ses vêtements, mettant à nu une misère inconsciemment oubliée. Et le loup se dresse sur ses pattes griffues ; il prend la parole pour invoquer contre Tim, apeuré à ses pieds la plus cruelle des sentences. Et tandis que le monarque vindicatif devient gigantesque, perdant sa couronne parmi les nuées célestes, une voix émane du ciel, la voix de Tim, dénaturée par des grognements animaux et qui proclame aux yeux de tous, la condamnation absolue de sa liberté.

Tim se réveille en sueur. A ses pieds, la bête repose paisiblement. Tim passe ses doigts dans la toison du loup. Bien que la bête ne dorme pas, Tim sait qu'elle n'ouvrira pas les yeux. Tim sent peser sa volonté sur les épaules du loup. Cette puissance vivante qui le force sans douceur à dépasser sa nature belliqueuse. Tim a gravé sa domination dans le cœur du monstre. Tim a donné à l'animal cette volonté que la nature ne lui avait pas accordée. Le soleil ne s'est pas encore levé. Tim se redresse au-dessus des herbes pour tenter d'apercevoir un quelconque refuge dans le lointain où il pourrait s'établir quelques temps. Hier soir, il a préféré attendre le jour pour continuer car le corps du loup se fait plus lourd à mesure qu'il forçait. Tim se sent gagné par la lassitude. Il se rassoit pour écouter dans la prairie la fanfare qui précède le lever du jour. Quelques heures après, il secoue l'animal pour le réveiller. Celui-ci, tout en douceur, ouvre un œil jaune dont l'éclat nerveux s'apaise au contact du regard de Tim. Tim sent proche la fin de son périple. Une joie incontrôlable semble vouloir l'emporter. Dans un élan de

générosité incontrôlé, il défait le bâillon du fauve. Puis se penchant sur le sol, il s'occupe à libérer les pattes meurtries par sa hargne passée. Sans que ce défi ne parvienne à sa conscience et bien qu'il ne puisse tenir d'une simple erreur d'appréciation, Tim s'est penché sur le corps du prédateur enchaîné. Il a exposé sa tête retournée, à deux doigts d'une fatale morsure. Peut-être Tim dans son esprit a-t-il réalisé la plénitude de ses pouvoirs sur l'animal entravé ? Ou bien est-ce son enthousiasme, qui prenant le dessus sur sa prudence, a voulu concrétiser ici son à une confiance réciproque ? Le loup n'attaque pas. Pourquoi ? Seul l'avenir est en mesure de révéler à Tim le pourquoi de ces apparentes dérogations à une règle nécessaire de la nature. Tim défait sereinement les attaches du loup et se positionne derrière lui avant de le délivrer totalement. L'animal essaie de marcher, mais il ses membres endoloris ne le soutiennent pas. Tim le guerrier a peine à observer sa lutte contre la faiblesse. Le loup souffrance visiblement beaucoup, alors Tim prépare de ses mains, une attelle complète qu'il rembourre soigneusement avec de l'herbe fraîche. Il fait passer la patte du loup à l'intérieur et la fixe avec une cordelette d'herbes tressées. Puis il place une longe au cou de l'animal et l'emmène en paix vers le premier point d'eau. Une grande flaque huileuse à la surface de laquelle se mêlent et s'entremêlent les reflets violacés, mauves des lumières de l'aube. Le loup boit goulûment sans s'occuper d'autre chose. Tim attend que son compagnon se désaltère. Il se sent simple et léger, comme cette brise miroitante qui fait osciller le pelage verdoyant de la prairie. Tim voit cette couronne jaune qui brûle la terre au ras de l'horizon. Il entend les oiseaux jacasseurs et les insectes qui fredonnent. Il n'entend pas les gargouillis grossiers du prédateur ; qui s'arrêtent. Tim contemple dans l'eau le reflet de ces deux êtres apaisés, mutuellement débarrassés de leur colère et qui se tiennent penchés, sous un ciel de meurtre. Le loup ne le regarde pas Tim. Tim ne regarde pas le loup. Il s'attache à ces reflets étonnement purs, qui persistent malgré les gifles du vent. Le loup s'est immobilisé. Des herbes frissonnent, à deux mètres de lui, de l'autre côté. Un animal beige sort des herbes et se pose, au bord de la source. Dans son auréole d'absence totale, Tim contemple naïvement cette idylle champêtre, ignorant sa faim. Mais le loup, lui, ne peut oublier ce qu'il est et demeure. Le marsupial en éveil lève ses yeux juste un instant à la surface de l'onde. Il perçoit cet étrange tableau, d'un loup et d'un homme, immobiles l'un près de l'autre, comme le reflet composite d'une nature obscure. L'homme est beau mais le loup l'a fixé de son regard tranchant. L'animal apeuré s'enfuit en un éclair. Le loup a bondi, précipitant Tim attaché à la corde, dans la mare soudainement boueuse. La proie sans espoir se tord de douleur. Le prédateur cruel referme sa gueule, transperçant la victime. De façon inhabituelle, Tim reste spectateur de cette sauvagerie dans laquelle il ne se reconnaît pas. Une violence inattendue vient perturber l'image intérieure qu'il s'était forgé de leur amitié. Le loup n'a pas échappé à son contrôle. C'est l'illusoire réciprocité de leurs sentiments qu'il n'a pas respecté. Le loup déchire, déchiquette et se repaît. Il lui manque cette conscience qui lui révélerait l'incongruité de son action. Le loup ne connaît pas la honte, il ne peut réfléchir ses erreurs comme sentiment. Tim a beau le regarder avec le plus grand sérieux, la plus apparente désapprobation ; rien n'y fait. Tim voudrait pouvoir se mettre en colère, mais il a plutôt envie de rire devant l'innocence de ce tableau. Il retire la boue qui recouvre son visage. Il ne peut en vouloir au loup qui ne comprendrait pas sa colère. Tim monte sur le bord et arrache à l'animal les restes de la victime. Momentanément sous le coup de l'orgueil, Tim élève bien en hauteur la viande que jalouse le loup. Un instant dérangé dans son activité, le loup pourrait sembler interloqué et quelque peu ramener à la réalité de sa position vis à vis de la conscience qui le domine. Mais sa hargne revient et le fauve saute vers le ciel pour arracher à son maître le produit de ses chasses. Une fois, deux fois, Tim croit à un jeu et retire à chaque saut son bras. Mais le carnivore affamé s'excite ; il montre ses crocs. Les mâchoires claquent à deux doigts du bras de Tim surpris. Tim abandonne ; une très désagréable sensation d'angoisse se répand dans son corps. Il lance le cadavre au loin, souriant avec un certain déplaisir, lâchant dans le

vent quelques paroles ironiques. Une bravade sans bravoure aux oreilles pointues. Tim tire violemment sur la corde comme pour se prouver à lui-même l'intentionnalité de ses actes. L'animal n'a pas fini de manger mais Tim le tire en avant. Le prédateur sur trois pattes défend ses intérêts mieux qu'il eut pu le penser. Pour aller où ? Tim n'en sait rien mais un sentiment étrange, après toutes ces découvertes le porte à croire qu'il ne va pas tarder à rencontrer quelque chose. Quelqu'un ? Mais qui est quelqu'un ? Il n'y a jamais eu que lui.

Face à l'animal, à l'étranger, à l'autre qui est sien, il doit se montrer digne et imperturbable, ne pas céder à ses émotions, ne pas provoquer le rire, ne pas s'engager dans ces sentiments extériorisés, qui permettent le jugement. Il doit rester à jamais intérieur pour désarçonner les rires, les moqueries et les reproches. Ce qui n'est pas montré n'est pas su ; n'est pas vivant au regard des autres. Ainsi Tim ne peut être ce qu'il n'exprime pas. Tim ne conçoit autrui que par le biais de son propre regard. Ce regard qu'il place maintenant dans cet animal borné, niant sa finalité naturelle. Le soleil s'engage pleinement pour gagner son zénith. Il ignore les nuages, sa lumière ne peut être absorbée. Tim marche au son des tambours de sa fierté ridicule. Tim est opaque au monde, il veut vivre son intériorité indépendamment de ce qu'il exprime aux regards des autres. Tim ne peut vivre dans ses phénomènes en restant opaque à lui-même. Alors Tim ne vit plus et rejette le sentiment pour ne pas l'extérioriser. Le loup, lui ne s'en préoccupe pas. Mais Tim, lui, construit son être de marbre.

VIII. *Fils de la solitude*

Plusieurs jours ont passé durant lesquels Tim s'est difficilement remis de son expédition. Le loup piétine attaché à un piquet au milieu de la cour. Il souffre de la faim et de la soif tandis que Tim transpire dans son lit, accablé par les fièvres. Lorsqu'il remet le pied sur le perron, une douce lumière baigne son visage blafard. Et une idée lui vient. Un souvenir qui lui revient. L'image fixe d'une intense explosion qui court après son orgueil. Il revoit ces moniteurs allumés, ces doigts frénétiques qui d'une pression sur une touche déclenchent l'irréversible. Et une nouvelle frustration se dresse, anticipation de l'échec. Tim contemple d'un nouveau regard ces droïdes qui s'activent. Des forces mécaniques, des impulsions sans conscience. Tim est certain que ces êtres n'ont pu se dresser seuls sous le ciel. Il y a dans ces machines le témoignage d'une volonté oubliée. Et Tim est l'unique volonté. Il peut donc, il doit pouvoir parvenir à maîtriser les rouages secrets de cette force qui domine la nature, qui fait pleuvoir flammes et cendres, qui enténébre son enfance. La science n'est rien sans la volonté qui contraint l'âme misérable à lever les yeux, vers un espoir de liberté. La science recrée la nature. Tim se voit déjà, éprouvant ces forces animales, qui dominent son être. Toute douleur blesse sa volonté. La connaissance devrait lui permettre de résister et de donner la victoire ultime à sa volonté.

Tim a laissé le loup seul au milieu de la cour. Il s'est mis en quête du savoir. Une volonté antérieure a dû habiter ce lieu, longtemps avant son existence. La foule de machines présente confirme ses certitudes. Cette science est quelque part, elle demeure en ces murs. Tim recherche la trace du passé. Portes brisées, armoires secrètes s'entrouvrent. Les livres, les livres dans lesquels il appris à lire. Ces objets doivent contenir en eux l'information, la source de toute connaissance, qui le mènera vers la puissance. Tim est entré comme une bourrasque dans la minable salle d'études ; agitant ses bras, il renverse les machines disposées sur le podium et saccage l'établi informatique, arrachant les connexions, comme pour mieux prouver aux débris de cette antique et mythique volonté qu'il est le seul représentant des maîtres de la science. Tim passe sous le rideau noir ; un rêve d'enfant se réalise. Derrière ce voile magique, une pièce abandonnée, servie par un étroit corridor. Un véritable bric à braque d'ordinateurs inusités, d'appareils en pile en vrac, déconnectés de toute fonction et recouverts d'une pellicule de poussière. Tim prend garde de ne pas se prendre les pieds dans un réseau anarchique de câbles et de fils. Une pièce en cours d'aménagement probablement, à en juger par le papier peint jaunissant par le temps et à moitié posé. Cette pièce le met mal à l'aise, comme si ces souvenirs qu'il veut supplanter laissent flotter jusqu'à lui un vieux parfum empreint d'une douceur connue. Tim se dépêche de gagner la porte opposée. Il écarte les caisses blindées, encore en cours de déballage : autrefois... Il s'apprête à pousser le battant, aucun système d'ouverture n'a encore été prévu. Un indicible sentiment retient un instant son mouvement. Des souvenirs morcelés de rêves ou de réalités repassent devant ces yeux, encombrant ses pensées. Il sent des sanglots inexplicables monter en lui. Absurdes mêmes. Le bois qui n'a pu être verni, le revêtement inexistant du sol, les pupitres métalliques qui se balancent. Tim aurait envie de laisser éclater sa joie. Une surprise sans pareille l'attend de l'autre côté de la porte, c'est certain. Tim se retourne encore une fois en poussant légèrement la porte. Il pénètre avec bonheur dans la plus riche des bibliothèques. En un coup d'œil, Tim a déjà perçu l'intégralité des aménagements. Un pupitre noir, en bas sur sa droite, un large bureau encombré d'ustensiles, de papier et d'ouvrages. Et des livres, toujours des livres, rangés militairement sur d'innombrables étagères. Tim est réellement au comble de

l'émerveillement. Il va pouvoir savoir et comprendre. Le premier livre qu'il saisit est un ouvrage de mécanique, largement explicité avec de belles illustrations. Un livre pour enfant, un livre pour Tim. Sans le savoir, Tim s'est immédiatement dirigé vers la bibliothèque qui lui semblait la plus accessible.

Tim est de plus intrigué par ce qu'il découvre et apprend. La science se révèle à lui, se dévoile dans toute sa sublime complexité. Un instant apeuré, il a repris sa lutte et avance toujours plus loin et plus péniblement dans la connaissance.

Des années durant, Tim lut et griffonna, cru comprendre de temps à autres et appris beaucoup. Mais après tant de découvertes et de redécouvertes, Tim ne pouvait toujours pas user de ce qu'il savait pour changer la plus infime partie de ce monde, pour créer un objet qui fut réellement grâce à sa volonté. Puis sa patience s'émoûssa, jour après jour.

Tim regarde autour de lui mais ne voit rien qu'il puisse utiliser. Dans la pièce adjacente à son bureau, les appareils entassés se montrent encore beaucoup trop complexes pour ses bribes de savoir. Un peu las, il quitte ses livres et déambule dans la ferme, pour explorer des recoins auxquels il n'avait jamais prêté attention. Il pénètre dans l'établi, celui là même où il avait été se préparer à affronter le monstre nocturne. Nombres d'outils traînent là, à même le sol ; des plaques de métal posées sur des tréteaux de bois. Un simple atelier, inintéressant. Tim fait le tour de la pièce mal éclairée ; Il soulève des couvercles et déplace des boîtes. Et au fond de la pièce, derrière une planche de bois, il découvre un nouveau couloir. Obscur. Sa main tâtonne avant de presser un interrupteur. Une lumière blanche illumine soudain une pièce tout allongée. Au centre, une allée dessert de part et d'autres, nombres d'étagères où sont entassées de solides caisses, soigneusement protégées. Tim avance prudemment sur les grilles qui recouvrent le sol. Il y a tant et tant, d'un matériel étincelant et neuf. Tim n'en croit pas ses yeux. Au fond d'une ferme crasseuse reposent sans mot dire les produits les plus achevés d'une technologie multimillénaire. Tim saisit le poignard qui pend à son cou et tranche les fixations de la première caisse. Il en retire un nombre incalculable de caissettes : une foule de produits technologiques à moitié assemblés repose ici. Tim l'ignorant, plongé par le destin, dans la caverne aux mille trésors de toute une civilisation. Tim lit fiévreusement les étiquettes. Il ne sait pas encore ce qu'il cherche mais une vision ancestrale l'emporte. Le symbole de la puissance, l'empreinte de sa volonté sur le monde, l'acte pur et bref, support de son existence. Tim retire bientôt trois petits emballages d'une troisième caisse éventrée. Sa jubilation ne demeure pas longtemps intérieure. Il fait tomber les caisses sur le sol. Rassemblant en hâte tous les éléments, inquiet, Tim quitte la pièce. Hurlant un chant bestial, il court à l'extérieur, pour mettre son travail aux vues du monde, sous le soleil torride qui écrase le décor.

Tim déballe avec vivacité les pièces des boites rembourrées. Puis il abandonne tout dans la poussière et se rue vers l'établi pour se procurer des outils. Des pensées stupides et puériles s'ébattent dans sa tête. Tim empoigne marteau, pinces et tournevis de toutes formes. Il revient bien vite en courant semant sur son chemin la moitié de ce qu'il est venu chercher. Laisant tomber le reste à ses pieds, il court courbé pour ramener sa précipitation en une puissant vague de chaleur. Tim s'agenouille et entreprend de fixer les circuits imprimés, ridicules et minuscules, heureusement déjà implantés dans des éléments plastiques, plus faciles à utiliser. Tim ne fait qu'introduire des vis, serrer de minces boulons mais l'objet merveilleusement complexe, qui se dessine peu à peu, flatte ses actes d'une insolence outrageuse. L'enfant exulte en assemblant cartes et modules. Tim fait tourner dans ses mains une masse difforme, aux multiples contacts électroniques. Il la pose avec une minutie stupide et arrache sauvagement les protections du deuxième emballage. Une petite capsule d'un métal très lourd attire tout d'abord son attention. Mais il a beau la retourner en tous sens et l'observer sous toutes ses coutures, l'étui de plomb refuse obstinément de livrer son secret.

« Il doit contenir l'éclat de cristal », songe l'enfant instruit à ce sujet. Abandonnant cet aspect du problème pour le moment, Tim s'affaire à fixer une structure synthétique rigide. Il manie avec dextérité tournevis et pinces. Le squelette de l'objet mystérieux virevolte entre ses doigts angoissés. Il pose avec effronterie les parties rigides de fibres carbonées aux reflets métallisés, pour les fixer ensemble. Bientôt il reconnaît entre ses mains la forme indistincte d'une poignée creuse et coudée, projetant en avant, une courte pièce tubulaire, prête à recevoir, elle d'autres éléments. Deux pièces subsistent dans l'emballage vide. Placées en vis à vis, elles semblent se répondre. L'une par la douceur terne de ces formes cylindriques toise l'autre, éclat acéré de ses tiges miroitantes. Tim peut maintenant ajuster la coque protectrice de l'éclat de cristal au sein de son étrange support. Il glisse le cylindre entre les rebords de la pièce structurante. Puis il place l'ensemble fermement fixé au sein de la partie tubulaire. De sa main, Tim presse fortement sur le levier de la pièce argentée qui se retire suite à la manœuvre. Un déclic sourd se fait entendre. Le cylindre a été percé de part en part, établissant les contacts entre le cristal et le reste du système. Tim sent un invincible sentiment de fierté monter en lui. Brutalité ; Rage. Il s'est jeté sur le troisième emballage. Déchirant les films plastiques, perçant le couvercle avec son tournevis empoigné comme un poignard, les mains de Tim tremblent au-dessus de l'instrument. Tim s'émerveille devant ces formes fluides qui excellent à émousser la fureur. Il recouvre la carcasse et visse un court embout cylindrique. Puis il encastre le bloc électronique et achève les finitions. De tous les éléments qu'il a retirés de la caisse ne subsiste plus qu'une batterie rectangulaire qu'il place dans le manche, de la paume d'une main rageuse. Alors, dans la clarté dorée du matin, s'élève dans la main de l'homme rougie par l'énerverment, la couronne métallique de son impuissant orgueil. Les larmes de la haine, l'arme des meurtrissures de son propre destin. Le sang de Tim s'écoule déjà sur le canon étincelant prompt à expurger toutes les flammes du bûcher élevé à la gloire de Faïasma. Tim pousse un cri de victoire qui sublime par delà les horizons brûlants de sa terre natale, l'ineffable misère de sa nature faïasmes. Il boit à la source de son innocence dénaturée par l'absence. Coupe dégoulinante d'un liquide croupi, que Tim élève de ses deux mains vers la sublime lumière. Offrande de défi, le **pistolaser** ainsi assemblé vient se ranger à sa ceinture. Tim parade plus fier que toutes les troupes de l'enfer réunies.

Tim vagabonde une fois de plus dans les couloirs mal éclairés de sa demeure vide. Au hasard des portes et des embrasures, il cherche à débusquer l'ennui. Bien sûr, tant de choses l'attendent, tant de livres à lire et de phénomènes à comprendre. Mais le savoir est long à creuser son repaire, à édifier sa forteresse en consolidant ses fondations dans l'humidité de la terre et la chaleur de l'impatience. Tim s'abandonne parfois à la lassitude de cette percée souterraine dans les sombres profondeurs de la connaissance. Le besoin constant de revoir la lumière du jour l'opprime. Il ne peut se résigner à comprendre que seul le savoir véritable peut garantir durablement la gloire. Tim se traîne dans les couloirs de sa faiblesse.

Ce jour-là, au cours d'un de ces égarements solitaires, il prend soudainement conscience de cet épais rideau noir qu'il n'avait jamais eu l'idée de soulever. A sa gauche, le couloir mène ses pas vers la cuisine. A sa droite, un long passage obscur le conduit vers l'établi. Une longue pierre nue de chaque côté du couloir. Tim incrédule écarte le rideau et ne découvre à sa surprise ni placard ni étagère derrière mais une sorte de commutateur. Plusieurs écrans de contrôle scintillent et Tim fait passer sa main sur trois manettes superposées visiblement verrouillées. Alors qu'il touche l'appareil, plusieurs déclics se font entendre et un cadran numérique apparaît juste au-dessus d'un scanner luminescent. Tim pose sa main sur la plaque du scanner. Quelques secondes plus tard, un grand levier noir se découvre à gauche du commutateur tandis que sur l'écran de contrôle on lui demande un code chiffré. Et Tim reste pantois, ne sachant que faire, abandonnant lâchement l'écran clignotant. Empli d'une grande honte, Tim ne comprend pas. On lui refuse quelque chose. Mais qui est pour refuser quoi que

ce soit à l'unique existence. Tim cherche dans sa tête ce code mystérieux. Il se souvient du **pistolaser** et l'empoigne férocement. Ce qu'il a déjà appris exalte sa lâcheté. Il revient à grands pas vers le passage pour détruire ce commutateur égoïste qui finira bien par lui livrer tous ses secrets. Tim effleure la touche sur le flanc de l'arme qu'il tient fermement dans son poing. L'écran digital s'allume et surprise : le même message défile sous ses yeux, s'arrêtant sur un semblable voyant clignotant. Fureur. Défaite insensée ! Quelle est donc cette force qui submerge sa volonté ? Tim au paroxysme de la colère, heurte les murs de son arme adorée ou plutôt la frappe sans pitié de ces murs inébranlables. L'écran finit par s'éteindre. Tim, soudain emporté par une angoisse moite, ré appuie sur l'interrupteur en cachant son regard. Miracle, Son salut est en marche ! Conscient de sa frayeur, il se trouve trop content de le replacer à son côté. Assis en tailleur, le regard rabaissé vers le sol, il retire de son sein l'enveloppe magique qui contient l'éclat de sa bravoure, le poignard. Il le fait glisser entre ses doigts. Lui au moins ne le trahira pas. Depuis qu'il l'a possédé, plusieurs années se sont déjà écoulées. Dans ce bureau empoussiéré, derrière des persiennes minces, Tim attend inquiet. Le manche de corne brille comme au premier jour mais les lanières de cuir semblent usées. Trop lâches, elles ne maintiennent plus guère la lame. Tim veut les retendre mais le vieux cuir craque entre ses doigts. Les nœuds s'avèrent inutiles, la corne malhabilement sculptée glisse et le métal résonne sur le sol. Tim ramasse la lame et la pose sur sa main. Le long éclat de métal luit sur toute sa surface d'une douceur cristalline. Tim cesse soudainement son mouvement : on dirait comme une légère rugosité au niveau de l'extrémité inférieure. Tim porte la lame juste devant ses yeux mais ne peut rien distinguer. Son doigt néanmoins perçoit une inhabituelle cicatrice. Tim cherche mais ne comprend pas. Il regarde à l'intérieur du manche d'ivoire mais ses parois ne lui permettent de découvrir aucune aspérité. La lame était parfaitement lisse, il s'en souvient pourtant parfaitement. Alors Tim élève son arme et fait jouer sur elle les rayons étincelants du Soleil. Et en effet, une brasse de lumière se laisse entrevoir. Tim très intrigué se remet debout et pénètre en coup de vent dans son bureau. Il sort de ses tiroirs plusieurs lentilles de verre. Puis il pose la lame retournée sur son bureau, baignée d'un rayon de lumière qui s'échappe de l'extérieur à travers les persiennes. Faisant jouer les deux lentilles dans la pénombre, il cherche à agrandir l'image de l'extrémité de la lame qui l'intéresse. Au bout de quelques manipulations et après avoir fixé deux lames à la bonne distance sur un support métallique, il tente de déchiffrer l'inscription. Car se sont visiblement des caractères qui sont gravés sur le métal. On dirait même des chiffres. Tim frissonne. Ce pourrait-il que ce soit là le mystérieux code qui le rebute hors de sa propre demeure ? Malgré tous ces efforts, Tim ne parvient pas à déchiffrer l'inscription. Une autre idée lui vient alors. Saisissant la lame, il va la poser sur le scanner d'un ordinateur. Tim met la machine en route et s'efforce de grossir à l'écran l'inscription dans le métal. Tim jubile, se balance frénétiquement sur son siège et se sent partir en arrière, tandis que le programme s'active. Tim se relève parme les livres et les logiciels. Sur l'écran du moniteur, on peut lire, monstrueux de précision, ces quatre chiffres gravés comme dans un bloc de granit : 6.0.9.7. Tim dégainé en un éclair et tape sur le minuscule clavier ces mêmes chiffres. L'écran s'éteint un instant, juste le temps pour Tim de sentir encore une fois dans sa bouche le parfum âcre de l'humilité. Puis l'écran digital est immédiatement recouvert de multiples informations, distance, puissance, inclinaison, nature de l'obstacle... des monceaux de chiffres qui ne cessent de défiler tandis que l'arme technologique tremble dans la main de Tim. Ce dernier, amplement satisfait, éteint son arme et la replace à sa ceinture, puis oubliant totalement l'ordinateur s'élance vers le commutateur opiniâtre. Posant une nouvelle fois la paume de sa main sur le scanner éteint, il remet en marche le système et piaffant d'impatience devant l'écran qui s'allume, tape son code d'accès : 6.0.9.7. Les trois manivelles se débloquent. Tim n'a plus qu'à les abaisser d'une vigoureuse pression de ses doigts. Et sur l'écran: « Tirer sur le levier ». Tim s'empresse d'effectuer le manœuvre sans songer une minute à ce qu'il va découvrir. Un grondement

grave ébranle les murs et fait trembler le sol. Tim effrayé recule : derrière le commutateur, une porte s'est ouverte ; Derrière elle, un ascenseur éclairé. Tim dégainé comme un guerrier en mission et pénètre lentement dans la cabine. A peine a-t-il posé son pied sur la moquette rouge que la porte se referme en un éclair et l'ascenseur le propulse très brutalement vers le haut, s'arrêtant presque immédiatement, tout aussi soudainement. La porte s'est ouverte si vite qu'il n'a pas eu le temps de la voir. Mais Tim n'y prête déjà plus attention. Derrière lui, au milieu d'une immense pièce obscure, repose une forme fantomatique. De puissants éclats métalliques rugissent dans le noir. Tim subjugué pose le pied à l'extérieur de l'ascenseur et la lumière se fait. Un hangar aux murs couverts de lumière apparaît alors sous ses yeux. Sur le mur du fond, un petit pupitre de commande se fait à peine remarquer, écrasé par l'imposante masse d'une navette spatiale qui emplît la pièce de sa présence extraordinaire. L'engin trône là comme s'il était tombé du ciel. Tim lève les yeux vers le plafond. Une grande coupole métallique couronne la salle. Tim s'approche avec précaution du pupitre déjà allumé. Il se penche vers lui et commence à s'intéresser à son fonctionnement. Au bout d'un quart d'heure d'essai, il a déjà en main l'appareil. Actionnant plusieurs commandes, il peut à sa guise déclencher l'ouverture de la coupole, faire pivoter la navette sur son support ou déclencher l'ouverture de ses portes. Tout excité par sa découverte, Tim pénètre prudemment à l'intérieur de la navette, arme au poing. Il avance dans un étroit couloir. Un nouveau commutateur se présente à lui. Il y plaque sa main et un battant d'acier coulisse, lui livrant accès à la cabine de pilotage, totalement obscure. Tim passe la main à travers la porte et la lumière jaillit, illuminant en un flash vigoureux une cabine vitrée. Tim se jette en arrière dans un réflexe soudain. Et la lumière s'éteint. La méfiance s'empare de lui. Il redescend courber sur la plateforme et regagne le pupitre. Il appuie sur un interrupteur et un moniteur se découvre dans le mur. Tim a mis en service le simulateur de la navette de secours. Il se met aux commandes de l'ordinateur et lance le logiciel. Une navette en images de synthèse apparaît à l'écran. Tim repère un casque sous le pupitre. Une voix informatique le renseigne sur l'architecture globale du vaisseau. Il lui faut quelques heures pour prendre connaissance des principales informations relatives à la navette. Puis le programme bascule sur une première simulation, octroyant à Tim la possibilité de s'installer aux commandes d'une réplique virtuelle de sa navette de secours. La cabine de pilotage apparaît sur l'écran tandis qu'une plaque de métal coulisse sur le bureau permettant à Tim d'accéder à une console de pilotage. Tim met en marche et décolle rapidement vers de nouvelles terres sans horizons, à travers les portes boisées de ses espérances, au-delà de la poussière ocre de ce monde vide d'être.

Mois après mois, Tim grandit beaucoup et acquit une bonne constitution physique. Et comme la dix-septième année de sa naissance approchait, il était pratiquement venu à bout des ouvrages scientifiques destinés à son éducation. Depuis bientôt deux ans, son loup gisait dans la cour, solidement enchaîné à un pieu indéracinable. Plusieurs fois par semaine, Tim lui apportait son repas et l'animal se faisait une fête de voir Tim déboucher de la cuisine les bras chargés de quartier de viande. Le loup trépidait et bondissait sur lui sans jamais pourtant lui porter atteinte. Tim saisissait dans ses mains la viande et la présentait au fauve sans aucune appréhension comme si une confiance réciproque s'était peu à peu et solidement établie entre eux. Et sa main ne vacillait pas tandis que les mâchoires tranchantes du prédateur entravé raclaient ses mains ruisselantes du sang des chasses. Tim se plaisait à ce jeu mais chaque fois il était retenu, par une indicible inquiétude qui l'obligeait à abandonner l'idée de le libérer.

Un jour, qu'il venait de réussir une mission particulièrement périlleuse à bord de sa navette virtuelle, Tim tout guilleret de la cuisine, portant son repas à son ami sauvage. Et comme les succès ne peuvent manquer d'orienter sa volonté vers de nouveaux défis, Tim exalté se décide à libérer l'animal dans la cour. Tout semble normal et l'animal trotte paisiblement. Tim se rapproche de lui et lui tend un à un les morceaux de viande. Comme à

l'accoutumée, le loup déchire cruellement sans prêter attention à son maître, parfaitement libre de ses mouvements. Bientôt Tim tend sa main qui tient le dernier quartier. Et la bête en un éclair, bravant toutes les conséquences implicites d'une amitié, referme avec violence ses mâchoires dentelées sur la main naïve et généreuse de l'être-Tim. L'enfant se tord de douleur, plantant ses genoux dans la poussière. Le sang s'écoule entre ses doigts en un flot irréductible, la foudre zèbre ses perceptions et écrase sa volonté par le vacarme assourdissant de la douleur qui a investi son corps comme une armée en furie. Tim qui souffre n'est plus présent au monde. Le loup criminel a bondi en arrière avec une vélocité satanique. Il court, forçant toujours son allure. Il glisse sur le sol, étouffant la poussière qui balaie le visage absent de Tim. Les pattes du loup s'articulent, son corps se tend en une courbure insoutenable et se détend à l'horizon total, arrachant à la vitesse, les moindres miettes du temps. Le loup ne pense à rien, il ne pense pas. Tim pense pour lui, il le réfléchit à travers la perception de son mouvement. Parce que la fureur de l'échec a submergé en lui la douleur qui le transperce. Tim reprend ses sens. Alors, il s'ouvre à cet ami lâche qui fuit, à cet ennemi fourbe qui s'enfuit. Chaque mouvement de l'animal, fluide insolent, heurte son regard par leur invincible dynamisme. Ce mouvement doit s'arrêter parce qu'il est souvenir animé de sa douleur, parce qu'il est perception paradoxale de ce que Tim a construit. Sa colère guide les flots tumultueux de sa pensée, les digues de sa conscience ont volé en éclats sous la morsure. Cet ami n'est qu'un animal. Une bête brute qui n'agit que d'après ses acquis ancestraux, de façon irréfléchie sans penser aux conséquences de ses choix, sans s'envisager comme projection. Il n'a jamais rien représenté aux yeux du loup qui n'a pu le dissocier d'une foule d'impressions irréfléchies. L'animal ne possède pas le pouvoir d'identification, ces êtres qu'il conçoit ne sont que projections de ces impressions. L'animal ne complète pas les impressions qu'il reçoit par les réflexions de sa pensée. Il ne peut se mettre en péril en prenant le risque de se tromper sur ce qui l'entoure. Sa vision du monde n'est que rapport à sa survie. Entravé, l'animal sauvage se montre paisible car tel est son intérêt. Pour ne pas mourir, intérêt empirique, parce que Tim ne l'aurait pas nourri s'il n'avait consenti à feindre l'amitié. Le loup s'est pourtant comporté comme l'homme le plus fourbe. Mais l'homme fourbe aurait choisi sans aucun doute de tuer Tim lorsqu'il en avait le pouvoir, par orgueil et non pour faciliter sa délivrance. Le loup n'a jamais porté atteinte à la sécurité de son maître parce qu'il satisfaisait ses besoins de nourriture. L'esclave rusé aurait vite décelé le jeu et se serait couché dans la poussière pour flatter la puissance de l'homme plutôt que de se montrer rebelle et dévoiler son insoumission profonde. Mais la distinction n'est plus à rechercher dans le phénoménal. La réflexion prend part à l'action sans pour autant y révéler sa présence. L'homme qui aurait agi comme le loup n'aurait pas réalisé ses intérêts de façon empirique. Sans attendre, il aurait tenté de se forger une image de son agresseur pour prévoir son comportement. Ainsi contrairement au loup, animal destiné à la vie sauvage, l'homme aurait pu parvenir à voir l'autre comme un protecteur et le jour de sa libération aurait consacré le premier jour de leur amitié. Mais l'animal fuit et Tim ne peut s'empêcher de croire pourtant qu'il a été trahi, par ce monde né pour lui et qui lui impose l'échec. Destin paradoxal qu'il ne peut toutefois saisir qu'en choisissant un destin. Alors Tim empoigne sa destinée et la sort au grand jour. Le loup n'est pas encore sorti de la cour, il bondit vers la brèche. Tim a visé avec toute la précision de son amertume. La foudre pourpre a jailli, suspendant un instant dans l'air, la course élançée du carnivore rebelle. La carcasse fumant s'écrase lourdement sur les pierres entassées du monticule Et Tim retrouve sa douleur. L'arme est tombée à terre. Tim se tient longuement la main en criant des pleurs indistincts, partagés entre les maux du corps et les regrets de pensée, celle qui sans repos continue de troubler l'être.

Tim avait erré toute la matinée à travers les collines sombres et décharnées. Les plantes grasses vomissaient leurs chapelets noirs de graines sur le sol. Ronces et bruyères épaisses ralentissaient sa marche et déchiraient ses vêtements. Tim ne savait déjà plus depuis longtemps pourquoi il avançait ainsi, en faisant maints détours pour éviter les pentes rocailleuses. Souvent il pressait le pas, lorsqu'il sentait se refermer sur lui les larges cercles silencieux des vautours dans le ciel. La soif se faisait plus âpre dans sa gorge et déjà le soleil du soir tirait vers le couchant ses dernières volées de feu. Au loin, les premiers plateaux boisés du pays faïasmes semblaient l'attendre patiemment. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il allait pouvoir s'étendre pour dormir. Son estomac criait famine mais sur les flancs désolés ne courait que le vent. Il sursautait au son de ses propres pas, craignant entendre les premiers appels nocturnes des monstres de la nuit. Car dans ce pays étrange, l'ordre universel semblait plus obéir aux peurs, aux couleurs et aux rythmes qu'à la Raison impétueuse.

Tim se mit à courir lentement. Ses membres exténués lui semblaient si légers qu'il croyait presque voler au-dessus des monticules rugueux. Le ciel était mauve, l'astre diurne avait disparu mais une grande clarté régnait encore sur la terre de Tim, comme si la nuit attendait qu'il fût à l'abri des bois avant de tomber violemment sur les collines. Tim couru longtemps. Son esprit était hors du temps. Il ne pensait plus à rien et s'étonnait souvent du paysage. Et tout d'un coup, les grandes fougères s'ouvrirent d'elles-mêmes devant lui, les arbres disparurent.

Tim cours sur un gazon humide, sous un ciel bleu et or. Les arbres enchevêtrés forment le cercle. Une immense clairière verte et noire, hémisphérique. Au fond du théâtre de verdure, un immense roc granitique à pic fait face à la forêt. De nombreuses niches dans la pierre surplombent un étang opaque. Tim aperçoit des degrés creusés dans le roc qui invitent à se perdre dans la montagne. La pelouse borde l'étang aux rebords de pierre. Quel monstre a pu bâtir une telle piscine, secrète, entre une forêt isolée et une montagne invisible ? Tim avise une fontaine qui jaillit de la pierre et se jette dans une vasque naturelle. Il court vers le roc et boit goulûment. Lorsque sa soif est apaisée, il relève la tête et tréaille. Sur un piédestal un peu au-dessus de lui, un regard métallique le dévisage avec une tendre curiosité.

« Que fais-tu là petit homme ? » Tim recule interloqué. Qui parle ? Qui peut parler ? Qui peux-être sans être Tim ? Le regard argenté éclaire une forme lisse et repliée. Un liquide noir coule sur la paroi, comme si la créature noire saignait abondamment. « Que fais-tu ici ? Mon'Farlian est ma demeure. Qui la découvre n'est pas invité. Tu es venu ; peut-être voudras-tu repartir un jour. Qu'as-tu à m'offrir pour ta liberté ?

_Liberté ? Tim recule effrayé. Ses mots interrogateurs lui semblent bien insolents.

_Tu ne connais donc pas Liberté ? Peut-être alors as-tu rencontré Destin ?

_Destin ? , Lâche Tim de plus en plus honteux et apeuré. Le monstre cynique ricane dans la pénombre. « Tu ne sembles donc connaître personne. Mais qui donc te connaît ici, au pays faïasmes ?

_Je ne savais pas être au pays faïasmes. Je suis fort désolé d'avoir troublé votre tranquillité. J'ai quitté ma demeure il y a bien des jours et je me suis égaré à la suite de mauvaises rencontres.

_Des mauvaises rencontres. Sais-tu que les hommes ne sont pas admis ici. Tu vis dans une contrée interdite depuis longtemps aux mortels. Le pays faïasmes est le royaume des idées éternelles. Pour qui combats-tu donc ? Que viens-tu chercher ici petit homme perdu ?

_Dis-moi, maître de la nuit, qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'un mortel ? Pourquoi serais-je un homme mortel ?

_Maître de la nuit ! Le fantôme s'étrangle de rire. Que d'innocence ! Tu n'as donc rencontré personne sur ton chemin pour répondre à tes questions ?

_Mais je suis seul sous le ciel. Du moins en dehors des monstres de la nuit et du vieux fou de la forêt de pins.

_Seul sous le ciel ! Sais-tu qui tu es ? Quel est ton nom ?

_Je m'appelle Tim ?

_Tim ? Quel nom étrange pour un petit homme si orgueilleux ?

_Et toi, qui es-tu ? Tu ne me fais pas peur. Tu dis être chez toi mais tu n'es véritablement la première personne douée de parole que je n'ai jamais rencontrée. J'ai toujours été seul maître de mes actes et la terre que je foule devient mienne.

_Comment pourrais-tu garantir tant de possessions mon garçon ? Non...Réponds à cette simple question : Qui es-tu ?

_Mais je suis Tim. Et je suis un homme n'est-ce pas ? Un homme ? Qu'est-ce qu'un homme ? Un homme ? Y en aurait-il d'autres ? D'autres hommes, d'autres Tim ? Un autre... » Tim perdu dans ses questionnements étonnants se détourne et déambule sur l'herbe fraîche de la nuit. Il a complètement oublié la créature ailée qui se fond dans la roche ténébreuse. « Moi, je suis, qui peut-dire le contraire ? Qui peut me persuader du contraire ? Personne. Car quand je ferme les yeux et que je bouche mes oreilles, loin du monde, il n'y a plus qu'une seule personne qui parle et qui continue de parler, celui qui est, celui qui se nomme Tim. Unicité des perceptions. Le monde change chaque jour, mais Tim reste le même face au monde. Où pourrait alors être l'Autre ? Dans le monde certainement. Car hors du monde, il n'y a que moi, qui regarde les animaux mourir et les astres pâlir. L'homme est donc dans le monde. Et sous mes yeux il en reste prisonnier. Comment prétendre qu'il pourrait être lui aussi, indépendamment du monde. Comment croire qu'il pourrait exister un autre regard, capable de fermer les yeux et de se boucher les oreilles ? L'autre n'existe jamais que sous mes yeux. Si je les ferme il n'existe plus. Il n'existe plus, dans mon monde...Mais alors, si l'Autre est, je pourrais ne plus être...dans son monde. Si je suis un homme, parmi d'autres hommes, que devient le monde. Le monde n'est plus unique, il y a autant de mondes que d'hommes. Le monde est né avec moi mais qui pourrait dire qu'il s'en ira lorsque je fermerais les yeux. Le monde pourrait fort bien se détacher de moi. Je pourrais une bonne foi pour toutes me perdre loin des hommes, et me retrouver pour toujours, prisonnier des ténèbres et du silence. Il ne restera plus que moi, Tim égaré, jeté, hors du monde. Mortel ? Je suis mortel ! Héé ! Toi, serait-ce vrai, suis-je vraiment un homme ? »

Mais la forme a disparu. Le roc lisse sommeille au-dessus de l'eau noire. Tim défaille. Il n'a jamais ressenti une telle douleur, une telle peur. Ce ne peut-être vrai. Le ciel si haut a pourtant l'air tellement fort, tellement majestueux qu'il ne peut se résoudre que tout ceci soit amené à disparaître un jour, avec lui. Pourtant, un doute terrible l'opresse. Il a peur de savoir mais il sait. Tim est un homme. Tim n'est qu'un homme. Un homme parmi les hommes. Et même s'il pouvait visiter et posséder toutes ces étoiles, toutes ces planètes, il ne serait jamais le maître que d'un seul monde. Le monde de Tim. Tant d'autres demeureront inaccessibles. Tant de mystères prisonniers des pensées d'autres hommes et d'autres Tim. Tant de peurs, tant de joie. Tim ne peut plus être le maître de sa Volonté. Car sa Volonté n'est plus éternelle. « Mais qui suis-je alors ? Un homme. Un petit homme. Mais que peut un homme ? Et pourquoi suis-je là. Pourquoi tant de mondes et de néants ? Pourquoi Tim ? Où es-tu maître de la nuit ? Réponds-moi. Réponds à Tim. » Tim s'écroule épuisé sur le gazon mouillé. Il s'endort, tourmenté par la Mort et ses grands voiles de doutes et d'obscurité.

Au matin, une clarté intense baigne le cirque herbeux. Tim se redresse en sursaut. Il regarde çà et là et rassemble ces pensées. Puis ses yeux se posent sur la surface de l'eau noire qui bouillonne. Un liquide visqueux semble couler sur l'étang vers la fontaine. La pâte noire s'agglomère, elle coule vers le sol et prend peu à peu consistance. Un jet de boue noire jaillit vers le ciel, dessinant une sorte d'arbre aux ramifications souples. Les branches s'épaississent et tout à coup, un éclat métallique terrifiant transperce Tim. Tim impressionné détourne les yeux un instant. Lorsqu'il ose à nouveau relever son regard, une forme noire recroquevillée patiente silencieusement devant la fontaine. Un regard d'acier croise celui de l'enfant.

« Bonjour à toi petit homme !

_Bonjour à toi maître du jour.

_Alors, as-tu réfléchi à ma question ?

_Quelle question ?

_Qui es-tu et que cherche-tu ?

_Je suis Tim et...je ne cherche rien de particulier. Je cherche ce qui me manque je crois.

_Ton cœur n'est donc pas en paix. Quels désirs n'as-tu déjà pas satisfait ?

_Si d'autres hommes marchent sous le soleil j'aimerais bien les rencontrer.

_Rencontrer son semblable est l'épreuve la plus délicate. Mais en es-tu digne ? Qui sais si l'homme voudrait de toi après tant d'années de refus et de mépris ? Mais dis-moi, ne sais-tu donc pas qui je suis ?

_Tu es le maître de ces lieux, il me semble. Tu commandes au jour et à la nuit. Mais tu sembles vivre loin des hommes.

_Loin des hommes ? C'est une plaisanterie ! Les hommes ne me voient pas mais je suis toujours à leur chevet. Pour le moment amuse-toi. Profite de la douceur de l'air et du calme de l'eau. Nous finirons bien par nous revoir. Peut-être finiras-tu par trouver ce que tu cherches ?

Le maître de la nuit s'évanouit dans un courant d'air, sous les yeux de Tim médusé. L'enfant se laisse tomber en arrière. Il n'ose plus penser à rien et reste un long moment à fixer les nuages fugaces. Le soleil ne semble pas bouger dans le ciel. Les oiseaux ne chantent plus, les brins d'herbes ne cillent plus. Un silence lunaire plane sur la clairière. Tim se redresse vivement. Il marche vers l'étang noir et se penche au dessus-de l'eau. Il ne voit pas le ciel qui rougit en un éclair, derrière lui, les nuages violets qui strient le ciel et les arbres noirs qui se déhanchent. L'eau opaque se trouble et bientôt des couleurs et des corps fluides prennent forme à la surface de l'eau. Tim étonné lève les yeux vers le ciel et tressaille en prenant conscience de la chaleur violente qui étreint le ciel. Mais il n'y a rien qui puisse expliquer les images qu'il contemple dans l'eau.

Il voit un homme avec une longue barbe blanche qui descend d'un somptueux destrier. L'homme a l'air âgé mais plein de force et de majesté. Une armure verte sculpte sa poitrine et des bracelets d'or ceignent ses poignets. L'homme porte une grande épée bleue dans le dos. Il prend son cheval par la bride et avance péniblement parmi des paysages usés. Tim semble reconnaître les monts chauves qu'il a parcourus la veille. Le vieux guerrier pénètre bientôt dans la clairière verte. Au milieu de la pelouse, sur un trône d'or et de fanges, une glorieuse reine hideuse attend l'homme. Et l'homme plein d'un courage las saisit son épée et marche vers le trône. Mais la reine immonde étend le bras et deux démons noirs aux yeux verts jaillissent de l'eau portant en triomphe deux jeunes créatures parfaitement identiques qu'ils déposent aux pieds de l'homme. L'homme regarde le prince noir plein d'incrédulité. Le fantôme majestueux acquiesce et l'homme tombe en pleurs à terre, serrant dans ses bras ses deux enfants. Le monstre esquisse un sourire dans l'ombre. Le vieil homme se détourne, le prince ténébreux disparaît dans l'ombre. Tim voit les enfants grandir, courir, jouer, tomber et se battre. Mais alors que le vieil homme bat avec fermeté le premier de ses fils pour le punir de ses erreurs, il s'attendrit sans cesse sur le second, ne le réprimande jamais et tresse des couronnes d'or qu'il dépose dans ses cheveux. Années après années, les deux jumeaux se distinguent et s'affermissent. Le premier, très fort, passe ses journées à la chasse et à la guerre. Le second s'est fait commerçant et diplomate. Il est beaucoup plus beau que son frère et passe ses journées au bord de l'eau avec des créatures aux cheveux longs que Tim, mal à l'aise a bien du mal à identifier. Le premier fils rase cités et châteaux, accumulant butins de guerre et esclaves. Ses soldats le craignent. Les enfants effrayés fuient devant ses grimaces. Il se proclame roi. Le second fils ruine ses concurrents, trompe ses employés et profite de ses conquêtes. Les enfants l'adorent car ils distribuent caresses et biscuits, mais les mères le craignent en secret car ils déshonorent leurs filles. Il accumule maintes richesses et se fait

élire souverain. Le vieux guerrier est chassé du royaume. Une effroyable guerre civile éclate. Alors le vieil homme reprend son cheval par la bride et revient se prosterner devant la reine hideuse. Un sourire moqueur flotte sur les yeux du monstre. Le vieil homme pleure abondamment et la reine prend pitié de lui. Elle fait un geste et un démon noir aux yeux verts jaillit de l'eau. Il dépose au pied du vieux roi un nouveau-né. Le vieillard prend l'enfant dans ses bras et s'en retourne à toute allure, la joie au cœur. Les deux premiers fils se sont entretués. Le calme est revenu dans le royaume et le roi éduque avec beaucoup de soin son nouveau fils. Avec beaucoup de magnanimité, il le laisse faire par lui-même l'apprentissage de la vie, mais prend soin de le battre violemment et l'enferme avec les porcs lorsqu'il juge la conduite de son fils inacceptable. Au fil des années, l'enfant est passé maître dans l'art de la justice. Il sait se battre et rendre le mal à ses ennemis. Il sait jouer avec les coutumes, les humeurs et les belles paroles pour s'éviter les châtiments. L'eau se trouble de nouveau et les images disparaissent. Tim surpris bascule dans l'eau. Sur la rive, le maître de la nuit et du jour le dévisage inquisiteur.

Tim ouvre de grands yeux fatigués. Il commence à se faire à ces apparitions subites et effrayantes. « Qui est-ce souverain qui semble décider du sort des hommes et se rira de leur malchance ?

_Hé ! Tu finiras bien par la rencontrer un jour petit homme. Elle est la reine du pays faïasma. Faïasma, la subtile. L'inexorable, l'inévitable, la secrète, la discrète.

_Faïasma ! Quel nom curieux pour une reine ?

_Faïasma est la mère de l'humanité. Sans elle plus de peines, plus de joies, plus de mort et plus de vie. Les hommes la craignent et préfèrent éviter de la voir mais à la vérité, elle est la gardienne de leurs vies et de leurs bonheurs.

_Faïasma serait ma mère. Mais qu'est-ce qu'une mère ? Je n'ai pas de mère. Je suis seul sur la terre de Faïasma depuis toujours. Si j'avais une mère je le saurais.

_Et ne le sais-tu pas ?

Tim tombe dans un profond embarras. Une mère ? C'est peut-être cela qu'il lui manque. Cela qu'il cherche. Mais les images de Faïasma le terrifient trop. Comment pourrais-je chercher une telle laideur ?

_Non, ce n'est pas Faïasma que je cherche.

_Sans nul doute car tu l'as déjà rencontré il y a longtemps. A ton avis, avec lequel de ses fils le vieil homme au mieux agi ?

_Avec le dernier bien sûr.

_Ah oui ? Et Pourquoi cela ?

_Mais parce qu'il a su équilibrer la force et la douceur ?

_Mais la force a été utilisée avec cruauté et la douceur avec passivité. En fin de compte, le dernier fils est encore plus fourbe et plus cruel que les deux précédents.

_Et que lui est-il donc arrivé ?

_Il a fait régner l'injustice dans son royaume pendant mille ans et tous ses sujets louaient sa grâce et sa justice. Il eut de nombreux enfants semblables à lui qui se partagèrent les richesses du royaume, laissant les hommes forts et violents lutter avec les subtils lâches pour le peu qu'il restait.

_Quel sombre royaume ? Mais pourquoi ceux qui ne possédaient rien ne se révoltaient-ils pas ?

_Mais parce qu'ils gardaient toujours en eux l'espoir secret de faire partie des beaux, des justes, des subtils et des forts ?

_Quel sombre royaume ? Et pourquoi cela leur semblait-il juste ?

_Mais parce que chacun dans ce royaume est rétribué en fonction de ses capacités, pour le meilleur équilibre de tous. Pourrait-il y avoir meilleure justice ? Si chaque sujet profitait des

mêmes avantages, les sujets faibles et fainéants vivraient aux dépens des courageux et des forts. Ce qui serait injuste.

_Mais pourquoi les hommes ne sont-ils pas alors tous forts et subtils ? Quel sombre royaume !

_Parce que justement, Faïasma, l'obscur entité du conditionnement total en a décidé autrement depuis l'aube des temps.

_Alors il est justice que certains hommes souffrent, naissent et meurent pauvres, tandis que d'autres paressent dans le luxe ? Mais dis-moi ? Suis-je un homme fort, un homme subtil, un homme faible ?

_Bonne question. Destin te le dira.

_Destin ? Qui est Destin ?

_Tu le rencontreras bientôt, n'aie crainte.

_Mais quel est ce royaume dont tu me parlais tout à l'heure ?

_Ce royaume c'est l'humanité. La réalité est pleine de déceptions n'est-ce pas ? Mais les vraies joies naissent des surprises.

_Mais qu'irais-je faire dans un monde si cruel ? Que pourrais-je y trouver ?

_Tu y trouveras d'autres hommes et peut-être finiras-tu par comprendre...

_Comprendre quoi ?

_L'heure est passée, jeune Tim. N'oublie jamais que tu resteras comme mon prisonnier tant que tu n'auras pas répondu à cette question : Que cherches-tu homme ?

Alors le maître de la nuit et du jour plonge dans l'eau noire et sembla s'y dissoudre. Tim curieux se pencha au-dessus de l'eau mais ne vit rien. Tout à coup, un corps immense sembla faire exploser l'étang tout entier. Un monstre de fer, d'eau, d'os et de chairs se déploya sur le sol, à quelques pas de Tim. L'enfant compris cette fois qu'il ne s'agissait plus de réfléchir mais d'échapper à la cruauté de la mort, une nouvelle fois. Se battre. Pourquoi ? Pour vivre. Pourquoi vivre ? Mais pour se battre contre la mort bien entendu. Absurde mais nécessaire. Mais où sont donc ces prairies éternelles dans lesquelles les hommes peuvent courir sans craindre les razzias des séides du temps ?

La créature est plus grande que lui, plus voluptueuse et plus souple. De grands os pointus comme des lames émergent de ses chairs violettes. Que peut-il bien faire ? Cette clairière est sans issue. Il ne veut pas revenir d'où il vient. Ici commence le pays faïasmes, le royaume de Faïasma. Il doit la rencontrer et trouver ce pourquoi il vit. Tim esquisse les premières attaques du monstre. Il n'a comme arme que son coutelas mais que faire avec un simple couteau improvisé ? Les griffes du monstre bleuté font couler le sang sur sa peau. Le combat inégal est de plus en plus rapide. Tim ne peut plus éviter les coups de son adversaire inconnu. Chaque mouvement du monstre lui arrache un peu de chair. Epuisé, sanguinolent, Tim voit la vie qui s'en va. Le fauve silencieux plonge ses lames dans les bras de Tim. L'enfant s'écroule. Il attend la mise à mort. Mais le monstre ne se repaît que de cruauté. Il jette Tim comme une carcasse sur le sol et frappe avec force ses entrailles. Tim n'a plus de poumons. Tim n'a plus de foie. Les cornes du monstre le transpercent de part en part. Tim ne sait déjà plus où il est. S'il est là. S'il est. Alors Tim, se jette dans l'eau froide et noire. Son corps sans vie descend lentement, parmi les plantes rampantes et les poissons carnivores. Tim oublie déjà le monde, les monstres bleus et les fontaines noires. Ici commence le pays faïasmes. Dis adieu à ton enfance, ton innocence de roi seul sous le ciel. Les portes de Faïasma vont bientôt s'ouvrir à toi. Tim est mort. Tim plonge vers les entrailles du pays faïasmes. Lumière noire et peut-être, au-delà des portes, la lumière secrète que cherche l'être Tim, le petit homme parmi les hommes.

IX. Trois êtres de vent

Toute la journée, Tim geint et se lamente sur lui-même. La décision est pénible lorsque son auteur se heurte à ses conséquences. Le corps de l'animal reste sous le Soleil, tandis que Tim panse ses plaies. La journée s'alourdit un peu plus toutes les heures et le temps défile sans que Tim ne se décide. De gros nuages noirs se sont déjà amoncelés dans le ciel lorsque Tim ressort de sa retraite, armé d'une pelle sur l'épaule. Il traverse la cour, le visage figé et grimant sur l'éboulis, ramasse le cadavre de l'animal sans s'arrêter. Il redégingole de l'autre côté et juchant le corps noirci sur ses épaules, se met en marche silencieusement dans la prairie. Les fleurs et les plantes se referment à l'approche de la pluie, les herbes se font plus lourdes et la terre plus dure. Tim marche sans s'occuper de rien. Il veille froidement à ne penser à rien. Tim se dirige à grands pas vers le sommet de la colline, qui donne sur le l'arrière de la ferme. Celle où se tient avec arrogance, l'arbre noir celui de ses songes et de ses désespoirs. Tim monte rapidement sur le gazon mouillé. Déjà les premières gouttes de pluie perlent sur les feuilles, comme une rosée triste. La brume l'enveloppe, il ne voit déjà plus sa maison en contrebas. La pluie tombe toute drue, comme les flèches infinies d'un langoureux guerrier céleste. Tim se détourne du grand arbre scindé en deux, celui qu'il n'avait pas choisi et qui sous ses yeux avait répondu à l'appel soudain de la foudre. Les gouttes de pluie arrachent de petites gerbes d'eau et de boue à la terre mouillée. Comme de brillantes et cristallines flammèches qui courent sur le sol. Tim accélère encore son pas pour triompher de la dernière ascension vers le lieu de son culte. Et les traits d'eau se font bulbeux lorsqu'ils heurtent le sol qui ruisselle maintenant. L'arbre est à quelques pas. Tim s'arrête devant lui comme pour contempler son attitude stoïque alors que le tonnerre grave et puissant se fait entendre. Tim s'avance pesamment vers le sanctuaire et pose la dépouille de l'animal au pied de l'arbre. Un éclair frappe la terre non loin, éblouissant la prairie d'une lumière grise, filtrée par la brume. Le tombeau s'impose à lui : Une grande dalle d'herbe roussie sous le feuillage de l'arbre. Tim empoigne la pelle et se met à creuser péniblement sous la fraîcheur de la pluie et la moiteur de son corps. Il dégage la tombe, séparant d'une rigole, l'herbe fraîche de l'herbe souillée, déjà empreinte des couleurs de la mort. La terre s'amoncelle sur un tapis de fraîcheur verte. Tim bêche et frappe la terre qui lui résiste. Tandis que sa pelle se heurte à un élément solide légèrement enfoui dans le sol, un éclair cruel scinde le ciel et frappe une seconde fois l'arbre calciné en contrebas. Au même moment, la pelle se brise sur le sol. Comme une puissante étreinte de l'être aux conséquences phénoménales, paradoxales et magiques. Tim incrédule s'est agenouillé sous le poids des éléments et dans le creux de ses mains jointes, un crâne totalement noir s'extirpe à la terre. Tim est en proie à la terreur la plus exorbitée. Une face de jais, polie par la décomposition. Tim l'arrache aux larmes puissantes de sa volonté annihilée. Une médaille étonnement brillante repose sur la terre noire. Tim ne peut s'empêcher de quitter du regard ce visage mort qui lui sourit. Ce visage qu'il voudrait vivant et parfumé et qui ne se recompose pas comme dans ses visions nocturnes, que le destin arrache à une vie de souffrance. Tim n'a jamais connu une telle douleur. Chaque regard l'opresse, chaque son de colère intensifie son mal-être. Une douleur inexpugnable s'échappe de ses gestes saccadés. Tim n'arrive plus à respirer. Sa présence, sa raison foncent sans pitié déchirant son crâne vers un but qu'il pressent dans toute son abomination. La médaille se laisse frotter entre ses doigts. Sur son verso le regard de Tim effleure cette inscription : 6.0.9.7. Et l'être foudroyé ploie sous la douleur. Il pleure sans répit, privé du repos des âmes bienheureuses. Tim berce sur son sein le crâne d'ivoire ébène.

Ses mouvements s'affolent tandis que la réalité cruelle déchire et piétine ses tentatives désespérées de douceur. Tim ne peut s'entendre hurler. Ses pleurs bouffis se mêlent au sang de la terre. Tim était unique. Il ne pouvait souffrir de sa misère. Sa solitude était légitime motivation qui justifiait alors l'existence de sa volonté par son devenir. Mais plus jamais, Tim ne sera l'unicité de l'existence. Tim n'est plus qu'une existence et qui devient vanité par la révélation de l'illusoire solipsisme. Tim n'est pas né de par l'émergence de sa volonté. Tim n'est pas né avec le monde et le monde n'est pas né avec lui. Le monde n'est pas né pour lui. Tim caresse sans comprendre les contours lisses du crâne jais. Et c'est comme si ses propres traits affirmaient leur éphémère existence Une chaleur éteinte qui le vide de ses illusions. Tim dans sa solitude a comblé son vide par les puissantes certitudes de sa suffisance au monde, de l'omnipotence de son être vis à vis de lui-même. Et l'existence passée de cette lumière jaillissante qui réduite en cendres se dissout sous ses yeux en une nuée noirâtre le détruit en profondeur. Tim est souffrance arrachée à l'amour et reléguée sans aide ni lueur dans les glaciers crevassés de l'existence. Les braises de l'Absolu se sont effritées sous les coups aveugles de sa volonté. Et l'être-Tim s'écroule, le visage noyé d'une terre âcre et ocre, serrant dans ses poings ouverts par la conscience de l'irréversible de son désespoir, les racines fumantes de sa nature faïsses jusque dans sa venue au monde. Le monde n'est que hurlement de rage du loup vindicatif qui se redresse sur ses pattes ; hurlement de haine de l'enfant seul à qui l'existence a refusé l'Amour, hurlement d'une victoire sourde qui marque l'entrée en scène d'une souple tige d'ébène qui dégouline sous le sol humide, à travers le feuillage. La foudre a enlevé à Tim l'intégralité de ses forces. Le ciel se déchaîne et la nature laisse échapper avec violence le plus sinistre des soupirs. Tim s'est endormi.

Le regard de l'enfant pénètre dans une taverne sale. Tim voit par l'intermédiaire d'un casque intégral, probablement à vision électronique car devant lui, un écran finement pixélisé lui restitue une image du monde. L'homme casqué qui porte en lui sa conscience avance silencieusement dans la pénombre de la salle enfumée. Il s'arrête et tourne légèrement la tête avec une régularité mécanique. Trois hommes sont accoudés à un comptoir. Celui qui se situe le plus à gauche siège de profil. Il est vêtu d'une courte cape, à l'origine dans les tons bleus, maintenant très empoussiérée. L'étrange personnage porte des bottes de cuir noir et un pantalon indistinctement bleu ou gris. Une courte barbe, mal taillée, donne à son visage rougi un air des plus sévère. Il parle à ses deux compères enveloppés dans de grandes capes brunes qui lui tournent le dos. Le regard de Tim ne voit pas leurs têtes courbées honteusement vers le comptoir. Sur les lèvres desséchées du premier personnage, un sourire ambigu se dessine tandis que ses yeux restent fixés sur un petit bijou en argent attaché au bout d'une chaînette qu'il fait glisser entre ses doigts. Presque aussitôt, l'ordinateur de visée a identifié l'homme grimaçant et sur l'écran s'affichent maints informations à son sujet : Sujet : Non-impérial ; origine inconnue. Répertoire comme condamné de classe Q. Nom d'usage : Miroc. Taille : 1m68. Pds : 65kgs. Développement intellectuel : supposé de classe α . Développement physique : supposé classe II. Jugé **très dangereux**. L'ordinateur piétine quelque peu et au bout de quelques secondes, il affiche l'identité présumée des deux autres individus. Jugés aussi comme condamnés en fuite très dangereux : Schbarh et Krushitt. L'ordinateur n'a pourtant pas précisé leurs caractéristiques, incapable de déterminer précisément leur identité au vu de leur position repliée et de leur tenue vestimentaire. L'homme que porte Tim par son regard dégage son arme avec rapidité et tire vers le comptoir. Son court blaster roule sur le sol. Une fumée s'effiloche ironiquement autour de son cadavre. Le coup qui l'a emporté est venu de derrière Tim aurait dû se méfier des incertitudes de l'ordinateur. Mais plus rien ne compte. Tim est mort mais son regard ne s'est pas éteint. Les yeux de Tim n'ont pas rencontré le noir. A présent ils ont investi la peur d'un des deux hommes qui demeurent figés dans leur cape brune au comptoir. L'homme regarde son voisin et il lit sans ses yeux le reflet de sa propre terreur. L'étranger leur sourit sarcastiquement. Il tient en ses mains leur vie, leur

médaille impériale, celui qu'ils ont tant espéré pour arracher leur famille à une destinée de poussière ; celui pour lequel ils ont tant travaillé, au-delà de la souffrance et pour lequel ils ont vendu leur corps et leur maigre bien. Deux minces morceaux de métal brillant et qui contiennent pourtant en leur sein, les bases d'une vie nouvelle qui flotte, virtuelles nuées de leurs circuits informatiques internes. L'homme sordide sait que ces médailles valent plus que leur vie. C'est pourquoi il les tient si légèrement, menaçant à chaque instant de les briser dans sa main de métal. Grâce à ce pernicieux chantage, il les tient sans dommage au comptoir en leur psalmodiant d'irrespectueux reproches. Et Tim voit dans son dos l'acolyte de son bourreau qui a dénudé son arme. Il sent derrière lui la présence du soldat casqué qui vient d'entrer à présent. Et il voit la foudre rougeoyante qui frappe son ami assis à ses côtés, la foudre qui de nouveau fait taire la joie. Tim est à terre : il est blessé au bras et au côté. Ses vêtements fument encore lorsque l'étranger se lève délaissant sur la table son médaille intact. Tim envoie son bras au devant de lui qui se referme vivement sur l'objet du sacrifice. Sa main endolorie ne s'ouvrira plus. L'homme à la cape bleue a brisé l'autre médaille dans sa main et l'a jeté avec mépris sur la dépouille de sa victime, par procuration impériale. Il sort fièrement comme l'un des plus grands princes de la galaxie. Les deux autres hommes, Schbarh et Krushitt se sont levés de droite et de gauche et quittant l'obscurité de la salle, sont venus se placer derrière lui, comme il sort au grand jour.

Le trio infernal traverse comme un cortège funéraire la place principale de la petite bourgade. Un bouge crasseux. Une station relais minable. Une colonie à peine civilisée. « Y'a rien à reluquer dans ce bled, boss, sort Schbarh toujours flegmatique.

—M'appelle pas comme ça, rétorque Miroc. D'ailleurs ferme là. Quand on a un flingue à la place du cerveau, on se contente de dialoguer avec ses pieds. » L'irascible Krushitt en profite pour surenchérir comme d'habitude, en sombre brute aux pieds du premier truand moins stupide que lui : « Et c'est pas parce que ce bled est pourri que t'es dispensé de te laver les pieds. » Le criminel s'esclaffe tout seul, visiblement très satisfait de sa plaisanterie. Miroc imperturbable s'est arrêté, l'oreille aux aguets. Les deux autres, perdus dans le formol de leurs pensées continuent d'avancer. Se rendant compte du ridicule de leur position, ils échangent un sourire béat et s'immobilisent au garde à vous. Krushitt desserre les dents pour invectiver le flasque Schbarh. « Silence, crétins », lâche Miroc. Il reprend sa position initiale et au travers les nuages de vent qui tourbillonnent, un léger sifflement perce l'air vicié et vient l'avertir de l'imminence d'une réaction. « Tonnerre, les troupes impériales. C'est pour nous.

Mais non, ces lourds tas de casseroles émaillées ne seront jamais capables de coincer des malins comme nous.

—Des malins tellement légers qu'ils sont pas foutus de boucler leur ceinturon à l'endroit. » Schbarh confondu contemple honteusement son pistolaser fixé à l'envers et du mauvais côté. Krushitt ricane : "Cet abruti n'a pas tort. Nous avons trop bien brouillé les pistes. On a changé de système et d'appareil. C'est pas pour nous ; C'est sûr.

—Tu crois que l'empire déplacerait un commando spécial pour les bouseux qui crèchent sur cette pomme moisie. Il faut plus qu'une immatriculation fantôme pour désarçonner les traqueurs impériaux et l'empire a suffisamment de troupes pour surveiller chaque système habité. » Le sifflement s'est prodigieusement amplifié se rendant audible aux oreilles rudes des brigands. Un petit engin volant passe à toute allure au-dessus de leurs têtes dans un hurlement effrayant de ses réacteurs. Les rares habitants qui affrontaient le soleil désertent rapidement les rues. « Je crois que c'est pour nous », annonce Schbarh avec une mine convaincue. Krushitt jette un œil méprisant sur lui et tord ses lèvres desséchées. « En position de combat », ordonne sèchement l'officier désavoué Miroc. « Crétin », conclue Krushitt en crachant délibérément sur les bottes de Schbarh. En quelques secondes, les hommes aux faces rebutantes font preuve d'une organisation remarquable. Se disposant en triangle, les deux assistants du lieutenant aigri assurent la protection du directeur des opérations. Schbarh a à

peine eu le temps de poser son genou en terre pour caler son lourd blaster sur son ventre, que déjà Krushitt a mis un canon portatif en batterie, se coiffant d'un casque à visière électronique d'une main tandis que l'autre s'active à mettre en service ses armes secondaires. Miroc l'indomptable restera debout sous le feu. Un œilleton informatique est venu se placer automatiquement sur son visage, lui permettant de diriger avec la plus grande précision, le tir musclé de ses comparses. Le même sifflement se fait entendre à nouveau alors qu'un engin lourdement armé vient atterrir avec une vitesse fulgurante à vingt mètres d'eux dans un torrent inextricable de poussière. La pesante masse flottante les survole, elle emporte avec une malice sarcastique l'affreux béret de Schbarh. Délaissant son poste sous les vociférations de son boss, il saute maladroitement, comme un chien taquiné, derrière le morceau de tissu qui s'envole. Les portes du véhicule militaire se sont ouvertes violemment, donnant le signal du combat en un claquement métallique. Déjà les premiers traits orangés fusent de nulle part. On ne voit rien derrière le rideau opaque de poussière soulevée par les réacteurs. Schbarh le simple a repris sa position, fier de jucher sur son crâne le couvre-chef (probablement volé) d'un officier technique de l'empire. Il se retourne vers Krushitt avec un sourire presque moqueur qui fait hurler l'artilleur de plus belle et arrache au glorieux lieutenant un soupir de désarroi. Protégés par un champ optique sur lequel viennent rebondir les rayons violemment concentrés des canons de l'empire, les trois hommes tâchent de rétablir la situation. Miroc scrute avec attention dans sa lunette électronique, la carlingue de l'appareil ennemi. A droite de l'écran, le compte à rebours défile : « 10 secondes », avertit Miroc. Krushitt inspire violemment : dans dix secondes, l'ennemi va mettre en batterie ses faisceaux de rayons paralysants, rendant impossible tout échappatoire. Le temps s'écoule avec une lenteur des plus crispantes. Krushitt attend toujours les coordonnées de son objectif. Il fait confiance à son patron, celui qui lui a permis de quitter le pénitencier où il aurait croupi sans cela jusqu'à la fin de ses jours. C'est lui qui lui a appris à se battre, à déjouer les pièges de la traque. C'est lui qui a mis au point ce salutaire écran optique de protection, qui d'un bout à l'autre de la galaxie, assure leur pérennité. L'écran ne les protégera pas longtemps des rayons paralysants. Cela, il en a conscience. Miroc ne bronche pas, comme à son habitude.

Pourtant, le compte à rebours ne cesse de défiler et il ne perçoit encore aucune embrasure. L'écran de protection, dont il a si misérablement volé le secret à un des ingénieurs du complexe INCOM-arsenal. Un meurtre facile et rapide. Un regard apeuré d'incompréhension. Une fuite intelligemment organisée. Un acte lâche, Une victoire brave. Une revanche d'honneur sur ces scientifiques timides, sur cette armée laxiste. Ah ! L'univers ne serait plus peuplé de ces larves s'il possédait le pouvoir et la force. Qu'on lui donne une armée, ne fut-ce qu'un bataillon et il rétablirait la fierté humaine dans toute la galaxie. Schbarh mastique mollement un résidu de plastique. 1...0 ! En un éclair, une meurtrière s'est ouverte sur la droite de l'appareil. Le feu a jailli, manquant sa cible une première fois. 75462 ; 89720...Miroc a réagi sur le coup, transmettant en un souffle les coordonnées de la cible à Krushitt, prostré sur son arme. Les phalanges de la brute palpitent sur le clavier numérique du canon. Il n'a pas fallu une seconde pour armer le tir. Mais comme Krushitt presse la détente, une bague métallique tinte sur le sol. L'éclair laser est parti se perdre au hasard d'une ruelle. Le fût mal vissé du canon est venu s'écraser sur les pieds de l'artilleur maladroit qui saute comme un cabri, en serrant son pied estourbi. Schbarh éclate de rire et son chapeau s'envole une seconde fois. Miroc, lui, ne perd pas l'esprit et s'est jeté sur le sol dès après avoir perçu le tintement de la bague. Bondissant comme un chat, il a revissé le canon de l'arme et presser la détente. Mais Krushitt furieux, top loin de Schbarh pour le corriger délicatement, fait passer sa rage en envoyant un magistral coup de pied dans le canon, au moment même où son lieutenant active le tir. Le coup s'égare une seconde fois, tandis que Miroc qui se reçoit le trépied sur le visage s'effondre dans la poussière. Dans le même temps, Schbarh à la poursuite de son trophée quitte la ceinture de protection de l'écran optique. A peine a-t-il fait un pas

qu'il s'effondre, frappé de plein fouet par la foudre. Miroc tente de se relever, mais il retombe bientôt, assommé. Krushitt, pour une fois, réalise la situation et au lieu de s'ébahir comme à son habitude, ici, devant la solidité de l'écran qui commence à défaillir, redresse en un tournemain le trépied et poussant à fond la manette de puissance, déclenche l'impulsion énergétique. Une explosion prodigieuse efface la machine de guerre impériale. Dans tout le quartier monstrueusement soufflé, des ruines branlantes achèvent d'exterminer les rares survivants écrasés par les décombres. Des panaches brûlants, boursouflures luisantes consomment dans leurs tourbillons ; huileux, ces cadavres éparpillés. Les éclats de la carcasse détruite ont été catapultés dans les airs, défonçant les murs, sectionnant bras et jambes. Les corps plaqués au sol des trois truands n'ont pas été atteints, ni par le souffle, ni par les débris. Le regard de Tim sur le perron de taverne s'est une nouvelle fois dissipé alors que de l'abdomen éventré du malheureux dans lequel il avait placé son esprit, dépasse un long bout de métal. La dernière chose que Tim aperçoit, c'est la vision d'un Krushitt hébété qui nage parmi les décombres sans pouvoir se décider à agir.

Tim prend conscience de l'imminence d'une nouvelle réaction. Il rassemble le matériel dispersé sur le sol. Le canon est inutilisable. Sa batterie a été complètement vidée par la décharge qu'il a dû produire. Tim, contrairement à Krushitt sait prendre une décision. L'ours rougi par la fureur se redresse et regarde sans volonté autour de lui. Sur la terre dénudée de toute habitation se dresse un être unique. Peut-il saisir la situation pour sauver leur entreprise ? L'œil témoin de Tim est là pour l'assister, pour lui insuffler la puissance de sa volonté qui le détruit à la base même de son être. Krushitt se penche et soulève avec force, le corps sec de Miroc. Il le pose sur son épaule et le cale avec sa main. Puis il va vers Schbarh et malgré toute son appréhension, juche brutalement sur son autre épaule sa dépouille d'une main, tandis que de l'autre il s'empare du blaster de l'abruti puant. Il se retourne, ployant sous la charge et avisant la direction de la station-relais, s'empresse de s'enquérir d'un nouvel appareil. Avançant de quelques mètres, il stoppe sa course, apercevant à ses pieds le fusil qu'il avait concédé à Miroc avant la bataille. Jetant à bas le corps inanimé de Schbarh, il ramasse l'arme et teste son bon fonctionnement. Un coup d'œil en arrière vers son compagnon malodorant : « Ca serait vraiment dommage de se séparer d'une arme en si bon état. » Alors Krushitt lie les pieds de Schbarh à sa ceinture et saisissant le blaster de sa main libérée, traîne à travers toute la ville, la pénible charge que lui assigne le devoir de sa volonté. Un nuage de poussière accompagne ses pas. Au-dessus de lui, passe à nouveau un chasseur vélocé et sur le sol humide, gît un béret noir brodé d'un écusson d'argent.

La poussière a disparue. Le béret change de couleur et prend des tons grisâtres. Il semble posé sur une tablette. Une main jeune l'empoigne fermement. Tim ne voit plus Krushitt, ni les rues poussiéreuses de la station-relais. Les images se troublent et se confondent à son approche puis se cristallisent à nouveau sur le décor moderne de la cabine de pilotage d'une navette de l'armée impériale. L'homme que le regard de Tim aliène est un jeune officier vêtu de gris. L'homme salue pompeusement le commandant de la mission qui passe devant lui. Un air bestial et stupide. Le militaire frustré et violent, en fin de carrière. Il éructe des ordres sans importance en arpentant les couloirs exigus du vaisseau. L'équipage est bousculé sur son passage. Le jeune officier semble bien plus pragmatique. Il s'approche des pilotes et les interroge avec précision, après avoir consulté un petit appareil qui ceint son poignet : Distance ? 1.3 Années-lumière. Temps d'approche restant ? 25 minutes. « Il est temps de mettre en œuvre le processus de débarquement. », Songe-t-il. Il rejoint prudemment la pièce voisine. Le capitaine s'active encore à vociférer sur son équipage : « Imbécile, les attaches de ton plastron sont mal serrées...

—Mais, capitaine, je ne les pas encore fixées...

—Maudite racaille ! Tu n'as pas encore mis ton casque ? Du nerf ! Par tous les démons de l'empire, on se croirait au club d'études du bâtard de Palpatine. » Le jeune officier ne prend

pas la peine de relever les écarts de langage de son supérieur vis à vis de la maison impériale. « De toute façon, je ne resterais pas longtemps son subalterne », pense l'ambitieux jeune homme. « Chiens de Khavotrès, on se croirait dans une loge de Chtématine, tellement vous êtes mous. Mettez vos casques avant que je vous casse les ...

—Capitaine, risque timidement l'officier.

—Qu'est-ce qu'il y a encore ? ... Abruti ! Combien de fois t'ai-je dis de ne pas verrouiller ton arme ?

—Mais le lieutenant...

—Quoi encore, le lieutenant ?

—Il faut verrouiller les blasters en vue de l'atterrissage, pour ne pas que les secousses de l'appareil n...

—Assez ! J'en ai marre de vos débilités. Fils de Chtématine. Lavette abominable. » Le capitaine du haut de ses deux mètres rosse sans pitié le vigoureux soldat du commando Pacificateur. « Capitaine...

—OUI !

—Il faudrait peut-être équiper les hommes pour l'atterrissage. Nous allons débarquer dans vingt...

—Crétin ! Tu crois peut-être que je ne pense à rien. Tu es aussi sot que ces abrutis. Et ne crois pas que ton grade m'impressionne. » Le crétin en question tombe en arrière sous les coups de son supérieur. Tim sent le choc et accuse le coup. « Regagne ton poste. Et vous gueules de fillettes, vous auriez déjà dû enlever vos casques et vos plastrons. C'est pas une cabine d'essayage, le sas de débarquement. Allez, plus vite. Vous n'êtes même pas foutus de vous organiser. Je veux tous les hommes équipés dans Dix minutes. Et pas de canons verrouillés. C'est bien clair ? » Les soldats s'exécutent avec dextérité sous les yeux de l'officier qui se retire dans sa cabine pour préparer le débarquement. « Un tel incapable ne fera pas long feu. C'est à espérer pour lui qu'il ne termine pas cette mission. Les services de décontamination ne vont tarder à le repérer et ce jour-là... » La porte se referme. L'obscurité se fait sous les yeux de Tim.

Une sirène perçante. Des lampes colorées qui clignotent avec frénésie. Krushitt court dans les couloirs de la frégate dérobée. Devant le tableau de bord, Miroc piétine désespéré devant la foule de voyants qui s'irritent. Devant eux, à travers la baie vitrée, l'image d'une planète toute bleue grandit à une vitesse hallucinante. « Mais fait quelque chose. » Schbarh totalement exalté ricane comme un singe débile. « Vite, impose Krushitt, dans la capsule de secours. Nous ne parviendrons jamais à faire atterrir cette bourrique. » Les trois hommes en sueur se ruent dans un couloir mal éclairé. Une main vigoureuse projette Schbarh attardé contre la paroi de la capsule. Miroc regarde Krushitt étonné. « Depuis quand cette brute est-elle capable de décider autre chose que d'appuyer sur une détente ? », songe le lieutenant désavoué. Krushitt, guidé par les perceptions oniriques de Tim, presse plusieurs touches sur le mur de la capsule. Il règle leur descente à travers l'atmosphère de la planète inconnue. Krushitt a abaissé une manette et la capsule éjectée quitte la frégate à toute vitesse. La capsule fonce vers le sol bleuté. Une explosion gigantesque éblouit le regard de Tim.

X. *Le pal de la volonté*

Une secousse a ébranlé le sol, extirpant Tim à ses visions nocturnes. Une forme noire qu'il n'a pas eu le temps d'apercevoir s'est évanouie dans le feuillage de l'arbre. Tim est encore tout étourdi. Il ne sait plus où il est ni qui il est. Une vision macabre le propulse de nouveau dans la douleur de la réalité. Tim s'est rejeté en arrière par l'appel soudain d'une impression obscure. Il se lève doucement et dévale la colline. Au-dessus de sa ferme, un épais nuage de poussière se dissipe dans le ciel. Quelque chose est tombé du ciel. Tim court dans les herbes et trébuche soudain. Sa chute est heureuse car elle l'a soustrait à la vue des étrangers qui sortent en armes de la navette qui, visiblement, vient d'atterrir. Tim les épie à travers les feuilles. Il n'est plus l'unique. Il l'avait déjà pressenti lors de sa rencontre avec le chasseur d'ours, celui qui ne parlait pas. Un homme très grand, braille des ordres dans une bien connue, la sienne. Un homme qu'il n'a jamais rencontré et que pourtant il connaît. « Quelque chose est venue s'écraser derrière les collines là-bas. Toi, toi et toi, allez jeter un coup d'œil et faites-moi votre rapport. Plus vite, cervelles de mollusques. » Le capitaine rubicond s'agite. « Vous autres, dispersez-vous dans la ferme et ramenez-moi ses habitants. » Trop heureux d'échapper un moment aux invectives de leur supérieur, les membres du commando s'éparpillent dans la propriété. Tim attend patiemment. Les tiges d'herbes qui caressent ses joues avec une régularité surprenante semblent osciller comme les pendules du temps. Au bout d'un quart d'heure, le capitaine se tait subitement. Il semble écouter quelque chose dans son oreille. « Probablement le compte-rendu radio de l'équipe qu'il a envoyé aux nouvelles », songe Tim. « Une capsule de secours. Un véhicule civil, tu en es sûr ? Quoi ! Un blaster naval écrasé ! Idiots ! Il y avait des individus à son bord. Retrouvez les et exterminiez-les ! Ce système est secret. Il n'y aura pas de témoin. » L'officier alcoolique trépigne de rage. Il frappe le sol à plusieurs reprises, écrasant un insecte imaginaire. Tim a entendu des froissements d'herbes à proximité de lui. Il se plaque au sol avec circonspection et écarte légèrement les plantes devant ses yeux. Trois individus louches à quatre pattes devisent bruyamment : « Cette fois-ci, c'est pour nous annonce Schbarh avec toute l'assurance dont son visage niais puisse faire preuve.

—Idiot, rétorque Miroc excédé. Nous sommes sur une planète secrète, il vient de le dire et d'autre part ils viennent juste de débarquer. Tu ne vois pas la poussière suspendue dans l'air ? Nul ne pouvait prédire où nous allions nous échouer, pas même nous.

—Quel crétin », achève Krushitt. Et Miroc de reprendre : « Ce n'est pas nous qu'ils sont venus chercher, mais les fils de paysans qui logent dans cette ferme... Quelle dérision, confier la conquête spatiale à des laboureurs. L'Empire est décidément malade.

—Ah ? L'empereur va mourir ? Et qu'est-ce qu'il a attrapé au juste ? » Schbarh s'inquiète affectueusement pour le souverain contre lequel il est sensé lutter. « En tous cas, toi, t'as dû être précoce que pour la méningite. » Krushitt s'esclaffe. « Une méningite ? Ah, ces intellectuels ! C'est sûr qu'à force de tout commander, il doit avoir mal à la tête.

— Et bien toi, ça doit pas t'arriver souvent alors. Vu l'intensité de tes méditations quotidiennes.

—N'empêche que si moi, je me déplace quelque part, contrairement à l'empereur, il y aura au moins un bataillon entier pour m'accueillir.

—Rien que ça... A mon avis, il doit sérieusement t'envier pour ton confort. Non mais, rend toi compte, avec tant de soldats à tes pieds...

—Et comment, je suis sûr que l'empire mobilise plus d'hommes pour nous tuer que l'empire n'a de gardes.

—Ca, c'est vraiment le comble de la puissance. Quel pied !

—Arrête de jouer les officiers supérieurs, Krushitt. T'es à peine moins débile que lui. » Krushitt, penaud n'ose protester. « Oh, quand même, boss...

—Au fait, tu sais ce que c'est une méningite ?

—Evidemment, c'est quand un homme travaille tellement qu'il attrape froid. Et du coup il a mal à la tête. Et à cause de ça, il s'enrhume et...

—D'accord, parfait, le docteur Cretinus Ignorantus a-t-il fini son brillant exposé sur la meilleure façon d'attraper la méningite ? Au fait, que préconise-t-il comme traitement, une intraveineuse de fuel pour réchauffer le surmené qui attrape froid ?

—Quoi... Mais ma parole, vous vous foutez de moi, boss.

—Oh ! Belle observation.

—Mais, Je..., conteste la brute.

—Quel abruti ! Moi, je sais parfaitement comment on attrape la méningite. Schbarh continue de pérorer vainement.

—Silence, crétiens. On va finir par nous repérer ». Miroc les fait taire simultanément « La seule façon de quitter cette planète, c'est de s'emparer du seul appareil spatial qu'elle possède. Autrement dit, cette navette miraculeuse que le ciel vient de nous envoyer. C'est pas trop compliqué pour vos petites têtes. Bon, il ne reste que deux gardes à côté de la navette, plus leur commandant. Krushitt, tu t'occupes du gros commandant et du gars qui surveille la porte avant. Toi, Schbarh, tu te postes de l'autre côté et tu t'arranges pour descendre l'autre. Puis tu rejoins la navette. Moi, je surveille les autres. » Miroc se tourne alors vers Krushitt : « Dès que tu es à la porte, tu tires dans le tas pour me couvrir. Je me chargerais de mettre les réacteurs en route. » De son observatoire, Tim n'a rien perdu de la conversation. « Moins leur coup sera réussi, plus cela attirera de monde devant la navette, pense-t-il. Alors, je pourrais plus facilement rejoindre la brèche et m'enfuir dans ma navette. Pour l'instant, tâchons de faire échouer leur manœuvre. » En quelques secondes, Tim a échafaudé un plan d'attaque. Il jette un coup d'œil vers les trois bandits qui attendent d'un air bête le moment opportun pour bondir. « Le véritable être sait provoquer son destin, pense Tim, ces gens là ne sont pas comme moi. Ils se disputent et se lamentent au lieu de chercher à réfléchir. Ce ne sont pas des êtres doués de puissances. Ils sont laids... » Pour la première fois, Tim s'interroge sur son corps. La musculature de Krushitt l'impressionne. Il ne trouve pas cela laid, mais il ne peut se comparer à lui. Tim regarde ses mains. Elles sont belles par rapport aux doigts gourds et sales de la brute épaisse, des mains décharnées de Miroc. Tim ne peut voir les mains de Schbarh mais a l'air tellement stupide que Tim songe que son existence n'a pas plus de légitimité que celle des marsupiaux qu'il chasse dans la prairie. Ces gens là ne méritent pas de vivre. Ils n'ont aucune conscience de leur destin. Je suis le seul être, l'être doué de puissance. » Tim sort son arme doucement et visant avec précision abat sans aucune hésitation l'un des gardes de la navette, au moment même où les trois compères se sont décidés à bondir, arme au poing en dehors des feuillages. Tim vise une nouvelle fois et blesse volontairement le gros capitaine qui se met à hurler comme un pachyderme effrayé. Les trois voleurs n'en croient pas leurs yeux. Sur le point de sauter dans la navette, Krushitt aperçoit bientôt tout un commando qui déboule à toute allure de la ferme. Pour porter secours à son boss en difficulté, il abandonne sa prise et s'engage dans le combat. Schbarh attardé ne peut manquer de l'imiter. La fusillade éclate sans retard.

Pendant que Krushitt balaie un à un les membres du commando, Tim se glisse avec vivacité vers le vieux mur de la ferme. Soudain, Krushitt lâche son arme, grimaçant sous l'action perfide du dard de la douleur. Alors, profitant de l'occasion, Tim jaillit comme une flèche et saute à travers la brèche derrière le mur, enroulant son corps à deux doigts de la

rocaïlle. Schbarh a suivi d'un œil ébloui cette course fulgurante. Miroc peste : « Cette petite pourriture nous a bien eus... » Protégés par leurs boucliers, les trois hommes ont tôt fait de triompher de la riposte adverse. Krushitt ne cesse de regarder en direction de la ferme. Il ne peut s'ôter l'idée de la tête que ce petit morveux est parti en toute connaissance de cause. Et Krushitt se retient pour ne pas courir à sa suite. Des coups de feu sifflent de derrière le mur. Krushitt assiste, impuissant à la mise en batterie d'un canon portatif en face de lui. Les artilleurs se sont protégés derrière les portes blindées de la navette, ouvertes en grand. « De toute façon, nous ne réussirons jamais à la prendre, cette navette », lance-t-il à la cantonade en courant vers la brèche d'où s'est enfuit le petit garçon. Miroc et Schbarh se regardent, stupéfaits : " C'est pas vous le boss, boss ? », demande Schbarh avec naïveté. Le lieutenant Miroc fixe le sol : « Il a certainement raison, ... suis-le. » Et échappant de justesse au lourd faisceau laser qui fait voler en éclats leurs écrans mis à rude épreuve, les deux truands s'engouffrent dans le mur en accordant à leurs agresseurs quelques tirs mal cadrés. Contre toute attente, le Capitaine se refuse à toute compréhension de la situation. Il reste sans mot dire quelques instants ce qui a pour effet d'entraîner à son paroxysme la stupéfaction générale. A un moment crucial du combat, règne alors un silence de mort, bientôt rompu par ces simples mots injonctifs, à peine prononcés et presque empreint d'une certaine humilité : « Suivez-les. »

Dans la petite cour de la ferme, Tim ne rencontre qu'une résistance évasive, atténuée par la surprise qu'entraîne chez les membres du commando, le contraste entre le physique terrifiant de l'homme qu'ils sont venus chercher et l'enfant-Tim. Tim se dégage et fonce vers sa retraite grâce aux réponses impératives de son pistolaser. Il compose avec dextérité le code sur le commutateur et s'empresse d'ouvrir la porte tandis qu'à ses oreilles résonnent les appels de résolution du jeune officier. Tim n'y prête aucune attention. De toute façon, c'est un pantin, une figure triste et stupide qui n'a aucune conscience des mesures de son existence, qui ne possède de ce point de vue qu'une valeur négligeable. Tim s'active sur le pupitre de commande. Tandis que la coupole pivote sur elle-même, Tim déverrouille les portes de navette. Il appuie sur l'une d'entre elle et pénètre à l'intérieur. Pendant ce temps, le jeune officier voit défiler sous ses yeux un manège des plus étrange. Trois hommes dans des hardes crasseuses qui courent armes au poing vers la maison. Il n'a pas le temps de chercher à comprendre quoi que ce soit que déjà les rebelles ont disparus à l'intérieur. L'officier se retourne et demande à ses hommes dans un langage des plus châtié, la plus efficace des manœuvres. Tim n'a pas pris le temps de refermer les portes. Il s'est déjà assis aux commandes pour faire chauffer les moteurs. Trois minutes. Un temps suffisamment long pour permettre à ces brutes une intervention malencontreuse. Il met en fonctionnement de petits canons lasers qui pivotent sous la navette et les pointent vers la porte du hangar qui résonne déjà sous les coups hargneux des trois truands. Une minute. La porte cède et Tim fait cracher ses canons. Des tirs qui n'atteignent personne, happés par les gaz brûlants de la navette sur le point de décoller. 30 secondes. Tim cesse de tirer. Un voyant rouge sur le tableau de bord lui rappelle à point qu'il n'a pas refermé ses portes. Les longues plaques coulissent silencieusement tandis que les moteurs en furie se déchaînent. Au dehors, le jeune officier tâche de rassembler assez d'hommes pour contrecarrer la fuite des criminels tandis que le capitaine furieux aboie des ordres contradictoires, enjoignant ses hommes à regagner la navette. 30 secondes...Krushitt et Schbarh ont sauté à travers l'étroite ouverture de la porte qui se referme. Sur eux. Miroc, en retrait, n'a pas le temps de faire de même. Il saute sur l'une des ailes de la navette et s'agrippe à un échelon extérieur tandis que l'engin s'élève sous une poussée colossale de ses réacteurs. Sous les yeux consternés du jeune officier, Tim fait preuve de talent aux commandes du vaisseau. Il le propulse sagement vers l'horizon d'un ciel sans nuages. Il a stoppé les moteurs de décollage ; l'engin gagne rapidement les hautes altitudes. Miroc risquerait de ne pas rester longtemps, cramponné à l'extérieur du vaisseau qui

file déjà plus vite que le son. Avec célérité, il a réagi à sa mauvaise fortune en pénétrant à l'intérieur de la navette par une issue de secours. Il a verrouillé le sas derrière lui et se tient étriqué dans un recoin d'où il peut observer par une petite vitre teinté ce qui se passe à l'intérieur du vaisseau. Schbarh et Krushitt se concertent : « Laisse moi agir, implore Schbarh. Ce n'est qu'un môme et je n'en ferais qu'une bouchée.

—N'oublie pas qu'il est armé ; et qu'il tire certainement mieux que toi, répond Krushitt en tenant son bras.

—Oh ! , oh ! , ça m'étonnerait. D'ailleurs tu es blessé, c'est à moi de le descendre.

—En espérant que ton chapeau ne s'envole pas. » Krushitt se retourne vers l'arrière, prenant une pose désabusée. « D'ailleurs, ç'aurait été le choix du patron, reprend Schbarh en fanfaronnant.

—Celui-là, il a jamais été très dégourdi, je l'ai toujours pensé, affirme Krushitt avec singularité.

—Crétin », songe Miroc dans son étroite retraite. Schbarh déverrouille son arme : un fusil blaster court, qu'il prend à deux mains. Ainsi, il actionne violemment du pied la commande de la porte. Parce que Tim est trop soucieux d'échapper aux soldats impériaux qui le poursuivent dans leur navette, il est tout à la conduite de son vaisseau. Aussi Schbarh qui le surprend à tout point de vue, ne juge-t-il pas capital de l'exécuter sur-le-champ. Le truand lourdaud le tient en joue en se moquant de lui et rie seul à ses propres plaisanteries. Derrière lui, la voix stressée du blessé lui supplie de l'abattre, mais Schbarh trop fier de sa prouesse pavane. Tim saisit les commandes d'une main, la seule visible et fait glisser l'autre sur sa cuisse, jusqu'à la garde de son arme. En un éclair, Tim s'est retourné sur son siège, abattant Schbarh sur le coup, totalement aux anges du fait de ses moqueries. Le corps flasque s'est effondré sur le sol. Tim se lève rapidement en tirant dans l'embrasure de la porte et dégageant du pied l'entrée du poste de pilotage, il verrouille de l'autre le système d'ouverture. Krushitt qui peine de plus en plus, les fibres musculaires brûlées de l'intérieur par les suites de ses blessures, s'écroule lui aussi à terre, totalement abasourdi par l'absurdité de la situation. Sans perdre une minute, Tim s'est replacé aux commandes. La navette ennemie a inmanquablement gagné du temps sur lui. Pendant qu'il s'occupait de ses plus proches agresseurs. Il se plaît à balloter la navette dans le vide pour échapper aux tirs ennemis. Il s'amuse en effet car le vaisseau qui le poursuit ne cherche pas à l'abattre et se contente de se rapprocher de lui, inexorablement. Tim ne sait plus que faire. Ses songes sont noyés par la proximité de l'engin placé sous lui. Tim ne peut plus rien faire. Les deux navettes ont été amarrées ensemble. Un bruit strident de métal découpé perce ses tympan. Il bouche ses oreilles et entend toutefois plusieurs tirs de blasters. Puis suivent des hurlements et des injures, Tim diminué a été fait prisonnier. La rumeur s'éteint. Krushitt a dû vraisemblablement être transbordé dans le vaisseau militaire. Le gros capitaine a pénétré dans l'appareil de Tim, qui l'entend ronchonner derrière la porte. Il n'a aucunement peur du gamin et entend bien passer le premier. Des faisceaux laser découpent la porte d'accès au poste de pilotage. Tim se recroqueville sur son pistolaser. Une masse brillante pénètre au milieu d'une poussière qui étouffe les reflets bleutés de la lumière de la cabine. Le capitaine surpris par l'aspect angélique de Tim part d'un grand éclat de rire : « Alors, mon garçon, tu ne te sens pas bien ? Une bonne graine de guerrier ! Pourrie à souhait et féroce efficace. C'est toi qui as descendu cette crapule de Schbarh ? Félicitations. Ce n'était pas le premier des incompetents...dans son domaine de compétence. » Derrière lui, le jeune officier en transe s'égosille : Attention ! Capitaine, il est armé ! » Le capitaine poursuit : "Joli exploit pour un bambin de ton âge. Et tu as survécu seul sur cette planète déserte ? Ca devrait intéresser l'administration. Que panserai-tu d'un petit voyage à Academia, la planète des prodiges de l'Empire ? Ca te ferait plaisir de rencontrer d'autre gens comme toi ? Habiles et durs comme la muraille de Treskan-Dhim ! Ah ! Ah ! Ah ! J'aimerais avoir ton âge et ta chance, fils de

bouc en colère. Petit crétin. Ca te dit rien de devenir un grand pilote, comme le lord du Sith ? Certainement moins bon, mais t'as l'air très bien parti ! » Le capitaine rit aux éclats et ne s'occupe plus guère de ses armes. Tim, honteusement trahi par cette allocution est au comble de la fureur. « Des gens comme moi ? Tu mens ! , Tim se laisse aller à la colère. Tu mens ! Vous n'êtes tous que des êtres vides de volonté. Je suis le seul être du destin. Je suis le seul maître du destin. Je suis le seul Destin. » Tim a rayé de l'existence les lourds ricanements du capitaine et de ses plus proches acolytes, tandis que l'officier ne cesse d'implorer l'exécution de l'enfant. Tim tire dans le tas. Sa fureur est exacerbée par cette racaille stupide qui l'humilie. « Academia, cela ne peut exister. Cela ne peut. Je suis le seul destin. » L'enfant étourdi s'est écroulé sur le sol, accablé par la fatigue et le poids de sa colère. Du moins le croit-il ainsi. Il n'a plus conscience de grand chose. Il est allongé dans une couchette propre et étroite. A côté de lui, un jeune homme est assis depuis plusieurs heures. Il ne cesse de lui conter des histoires, des récits de bataille légendaires mais aussi ses propres expériences. Le jeune homme est vêtu de gris. Il dit sortir de cette institution ; l'Académie. Et il raconte à Tim comment tous les meilleurs jeunes de la galaxie sont admis sur Academia, pour y suivre l'enseignement aux plus hautes fonctions de l'Empire, l'Armée, l'Administration, les Communications ou la gestion des richesses. Tim n'est plus seul dans l'univers et devant cette seule certitude qui s'effondre, son être dénudé se perd, confondu dans le miasme de sa vanité. Tim va devoir affronter la véritable existence d'autrui comme perception phénoménale mais surtout envisager autrui comme propre sujet de ses sentiments. En l'absence d'autrui, Tim n'est rien par rapport à autrui. Son être n'est fondé que sur lui-même. Or face à l'immensité d'autrui, Tim n'est plus rien devant le monde. Et il ne peut plus se convaincre qu'il demeure quoi que ce soit devant lui-même. Tim est vidé par cette nouvelle certitude, celle de l'existence du monde, qui bouleverse son projet d'existence, qui influence et rend relative sa volonté. Tim n'est plus qu'un être à construire. La navette file à travers les plaines stellaires, elle vole sans rémission vers Academia, la planète aux mille défis.

La chtematachoris soulève ses coudes parfumés et elle cueille dans ses mains la candeur retrouvée. Tim se débat, entravé par les chaînes oxydées du souvenir. Elle, fraîcheur éblouissante : « Dis-moi, K-6097.S, comment peux-tu me raconter tous ces détails sur les pensées, les actes d'hommes qui complotaient dans ton dos et que tu ne pouvais entendre ? Ne serais-tu pas entrain d'affabuler quelque peu ? Qui cherches-tu ? Séduire ?...le néant que je suis ? ... » K-6097.S rougit sans pouvoir se contenir. Il n'ose pas lever les yeux, vers cette jeune fille. De cette jeune femme. Mais pour qui se prend-elle à m'apostropher ainsi et à me soumettre à ses questions ? K-6097.S étonné, ne parvient pas à se sentir irrité. Il fronce ses sourcils et crisper son visage. « Je suis ton maître...Ne l'oublie pas ! »

Chora sourit et se moque sans orgueil de cet air sévère. « Que cherches-tu, alerte guerrier ? ordonne-t-elle d'un air soudainement sérieux. « Qu'es-tu venu chercher auprès d'une créature comme moi ? Je ne devrais même pas dire Moi. Je ne suis qu'un animal, une bête, assoiffée de jouissance, des mâles que l'Empire veut soulager. L'Empire, ton Empire ne m'a créée que pour ça. Je ne suis que l'objet d'un luxe parfumé. Tu es homme à mépriser les objets. Mais tu ne parviens pas à me mépriser. Tu aurais déjà usé de moi et déjà, tu serais reparti sur les chemins sanglants de ta quête glorieuse. Que cherches-tu, homme ; Tim, que cherches-tu ? Tu dis connaître les secrets de la volonté. Interroge ton être ; une seule fois... » Et Chora n'implore ni ne pleure. Elle parle avec le plus beau des sourires, celui de la fraîche détermination. K-6097.S est au-delà de l'angoisse. Il a stoppé son être un instant et songe à mettre pied terre. « Elle parle mieux que moi. ». Murmures emportés dans un souffle chaud de honte. «Ce que je te dis ne sera jamais connu de personne et n'engage à rien. Je ne suis qu'une paisible tigresse pécheresse. Ni âme, ni identité, ni respect. Tu ne peux risquer ta vie à tenter l'expérience intérieure que je t'offre. Pose-toi cette question. Tim, qu'es-tu venu chercher dans cette existence ? »

Telle est la parole de l'animal. K-6097.S est fou de fureur. La chtematachoris croit devoir mourir. Un coup part qui s'évanouit. Il lui saisit violemment les deux poignets mais l'étau de ses poings se desserre immédiatement et avec une voix plus douce que celle qu'elle eut pu lui imaginer, il entonne. « Tu n'es plus une bête. Tu es chair et sang d'homme. Tu parles mieux que moi leur langue et tes mots sont plus humains que les miens.

—Ai-je un nom, moi ?

—Et moi ? Crois-tu que tel soit mon cas ?

—Toi, tu te nommes, Tim.

—Ce n'est pas un nom, ce n'est qu'un caprice d'enfant mesquin.

—Mais sans cela tu n'aurais pu survivre.

—Et pourquoi cela ?

—Parce que précisément tu as reçu ce nom et tu as survécu. Cette nécessité tient de ton expérience personnelle.

—Tu te mets à parler comme les doctes d'Academia.

—On peut connaître la vérité sans pour autant la voir.

—Nul ne m'appelle ainsi pourtant.

—Tu n'as jamais été Tim que pour moi. Sans ce nom, tu n'étais pas pour moi. Elle caresse ses joues haves — «je ne t'appellerais jamais autrement. » —et ses mèches bouclées se mêlent à sa chevelure argentée. L'être-Tim murmure au-delà de toute volonté : « Alors je ne serais jamais que pour toi.

— Pourtant, je ne suis pas. Je ne suis qu'un objet. Ton Empire m'a accordé l'existence, sans rien d'autre et c'est pourquoi elle a droit de reprendre ce qu'une mère ne m'a pas donné. Je suis contingence entre les mains de l'Empire, donc je ne suis pas. » Les mots moites qui heurtent son visage deviennent implorants. Mais K-6097.S ne pleure pas. « Mon nom ne peut être que si tu es. Je ne suis que si tu es. Or tu n'es pas ». Son regard se fige dans le marbre du destin. Or tu n'es pas. Je ne peux être sans ma volonté. Je ne peux être Tim. Je suis K-6097.S. ». Chora pose sa tête sur son épaule : « Je n'aime que Tim. » Tim étreint ses mains et les mots ne reviennent pas. « Ce n'est pas Mon Empire ! Je ne suis qu'un agent de la perfection.

—Crois-tu réellement en Telesis ? Peux-tu y croire ? Si Telesis était parfaite, je ne pourrais prétendre le contraire ».

K-6097.S effrayé lit dans les yeux de la chtematachoris la résignation la moins bestiale qui fut. Serait ce possible ?

« Telesis. Unique illumination d'un mage myope. Confusion coupable, splendeur d'une pyramide d'or et bonheur idéal de toute une cité. Regarde la mon enfant. »

Et la chtematachoris langoureuse passe son bras autour du cou du militaire tandis que deux êtres de vent contemplent la cité évanouie sous la brume nocturne. « Ecoute ce silence, vois cette pénombre et cesse de t'imaginer l'écho de tes désirs. Autrefois, les chtematachoris étaient vraiment sans conscience... » Et K-6097.S écoute à son tour la lente légende de son esclave. « De purs objets de désir. De véritables œuvres d'art, aux impressions façonnées par d'ambitieux telesiens assoiffés de tendresse... Le rêve ne dura pas longtemps ; ces militaires de pierre redoutèrent peu à peu leur contact. Ils se sentaient prisonniers de ces créatures animales qui n'attendaient rien, que rien ne pouvait distraire ou étonner, qui ignoraient l'être qui se présentait à elles. Les premières chtematachoris ne pouvaient se lier d'aucune sorte à l'être qui hurlait son désespoir. Elles ne pouvaient rien refuser au telesien lointain, tout contre elle...une tâche administrative. Les hommes ne pouvaient les faire rire ou jouer trop longtemps avec leur amour empirique. Elles étaient à peine capable de parler et ne concevaient l'identité d'autrui sans se perdre dans les dédales de leur conscience originelle. La science leur avait savamment inoculé le droit d'exister et condamnant la société à s'abîmer dans l'absence et l'indifférence des pensées et des actes. Le telesien ne peut croire à l'Amour ;

il ne peut risquer son être dans une telle illusion et pourtant une force quasi viscérale l'enchaîne au pied d'un arbre feuillu mais dont il ne peut atteindre les fruits sans lever son regard vers le ciel et se résigner contre toute attente à croire en cette apparition subtile. Il sait, on le lui a dit, que tenter d'escalader cet arbre de vent ne peut manquer de provoquer sa chute vers ce sol, qu'il ne devrait pas quitter des yeux, si triste et si vrai. La vie est faïasmes, n'est-ce pas ?

—Nous le croyons...

—C'est bien là où je voulais en venir. Telesis est une fiction, une croyance au même titre que la foi en l'amour. Et il ne suffit pas qu'un homme, aussi déterminé soit-il, ait gravé en lettres de sang dans le marbre de l'Existence, cette réalité froide et close, le mot 'Bonheur' pour que cela cesse d'être et non de paraître totalement paradoxal. Vouloir être heureux en Telesis, sans risquer l'amour est aussi vain que de concevoir qu'une émotion humaine, sincère puisse atteindre l'éternité.

—Tu parles trop bien pour un animal. Qui donc t'a enseigné cela ? Est-ce encore un de tes charmes ? ... » K-6097.S essaie de se moquer d'elle mais l'épieu de la cruauté le transperce avant qu'il ne puisse le saisir dans ses mains.

—Je ne suis qu'une existence qui n'en est pas une. Ce paradoxe irrésolu ne peut manquer de m'interroger chaque jour que je respire...Et toi ? N'es-tu pas vivant que parce que je suis là ? » Le contenu de cette question eut pu être le plus fourbe et le plus haïssable mais les mouvements de ses bras qui glissent sur les crêtes de ces intonations adoucissent en lui tout désir violent. K-6097.S se trouve stupide avec son pistolaser dans la main gauche, qu'il ne peut brandir ni lâcher sans se précipiter dans le gouffre absurde de l'existence. Un sourire, elle a légèrement penché sa tête sur le côté, ses yeux forcent les portes de métal qui cachent son être. Au fond de ses pupilles dorées parle la lumière ambiante, Tim flotte en toute impunité. Il s'élance en avant et jette ses bras derrière son cou. Il presse sa tête sur son cœur et se met à pleurer avec le désespoir le plus sincère. Sur les flancs argentés de l'arme, s'écoule l'ombre de Telesis, que des reflets bleutés escortent vers la pointe du canon. Tim ne veut plus le voir. Il ferme ses yeux et ne parvient pas à le lâcher. Il jure ; la seule chose qu'il puisse encore faire : accuser son trouble et le néant de sa liberté. Non ! ...Tim ne palpe plus ce corps, il voudrait le sublimer dans son propre être. K-6097.S hurle. Il tremble avec une violence inouïe. Tim n'a jamais connu une telle douleur. C'est incompréhensible. D'où vient donc ce malheur ? « De notre impossibilité à choisir notre voie aux portes de la forteresse de Faïasma.

—Je ne peux pas, non, je ne veux pas. » Chora s'empare de sa main avec douceur. « Regarde-moi...

—Non, je ne veux pas... » Elle reste les yeux levés, un sourire désolé papillonne sur ses lèvres, jusqu'à ce que son désespoir vienne se superposer à son espérance aveugle. « Tim, Tu seras toujours Tim dans le cœur de quelqu'un.

—Non ! Tu sais bien que non...tu v...

—Je vais mourir...Oui ! Et alors,...Tu mourras aussi.

—Non ! Arrête ! Ne me regarde pas...Ne me le demande pas...

—Je ne te le demande pas...C'est mon être qui vole vers toi.

—Ton être ; mais nul n'a le droit de détruire un être.

—Le droit n'existe pas pour nous...Nul ne le peut. » Elle serre Tim entre ses bras et retient ses larmes, jusqu'au bout. Jusqu'au bout. Tim tremble tellement que Chora doit faire effort pour le tenir près d'elle. Il jette ses bras en tous sens, sur son visage, sur ses bras, sur ses seins, sur ses jambes, sur ses joues si douces qu'il macule de ses larmes. « Mon être,... et Chora passe ses doigts dans ses cheveux, mon être, vole vers ton destin. A présent, va, court, jette toi sur Telesis et arrache lui ton nom...Arrache lui son nom... » Non ! Tim a pressé la détente. « Ne t'en va pas, je veux connaître ton nom...

—Mon nom est en toi, ...Tiehm. » Le coup et parti ; bref et pur. Tim se brise sur ce corps de larmes. Un corps chaud, toujours plus chaud et qui enténébre son cœur et la pièce. Tim se jette en arrière et pose les mains sur son visage. Il a refermé ses yeux et avance sa tête vers la sienne. Deux êtres que la fuite du temps et de la vie embrasse... Tim a refermé ses mains sur une larme qui coulait des yeux de la chtëmatachoris. K-6097.S sort vivement de la pièce, à peine rhabillé. Il descend les escaliers sans ouvrir les yeux. Il trébuche sur le sol comme pour mieux sentir cette douleur insoutenable, injuste et que le corps battu voudrait rendre réelle. Son être suffoque. K-6097.S se précipite au dehors. Il court comme un félin, très ferme, courbé vers l'avant, pour mieux fuir la puissance mécanique de l'existence.

Soudain il s'arrête. A sa gauche, la porte d'un poste de défense aérienne. Une idée vient s'échouer en lui, ultime déchirure. Tim ouvre la porte grâce à son passe militaire. Dans l'étroit habitacle du poste de combat de la DCA impériale, deux soldats nigauds patientent. K-6097.S ne réfléchit pas aux considérations sur la légitimité apparente de ses choix. Il n'a qu'à soulever son bras gauche, encore fixé à la poignée de son arme. Les hommes stupides ne saisissent rien. Et K-6097.S n'a rien d'un plaisantin. « Dégaine ! » Tim a lancé son pistolaser en l'air — instant intemporel où il peut oublier, oublier sa douleur. Ce n'est pas possible, toutes les ramifications de son être se perdent dans une seule pensée — qui vient s'arrimer à son poing droit. Des traits orangés. Un bond sur le pupitre de commande. Quelques secondes pour régler le canon et le pointer vers la loge aux chtëmata... Feu ! ... K-6097.S se hurle à lui-même des ordres, pour palper et vivre une douleur réelle... Mais rien ne peut éteindre l'incendie prodigieux qui désastre ses pensées, les pensées de Tim.

Tous ces actes sont passibles de la mort. K-6097.S le sait très bien. Il n'a pas peur de mourir. Il sait qu'il ne va pas mourir, que son destin vient à peine de s'enclencher, que les tours de Telesis qui jugent ses pas dans la rue n'ont pas fini de le briser ; de tuer sa volonté, la véritable, celle qui le pousse au bonheur et à l'illusion de l'Amour. Ayant éventré Tim sur l'autel de Faïasma, K-6097.S entraine en Telesis. L'Amour mourait en Telesis.

Table des matières

INCIPIT	1
I. LA NAISSANCE DE L'ETRE	15
II. L'ETRE ABSENT	23
III. GRAVIR SES REVES.....	27
IV. EDIFIER SON ETRE.....	34
V. LA PUISSANCE DES DOULEURS.....	42
VI. L'ABSENCE DE L'ETRE	49
VII. REFLETS POURRISSANTS DE LA DOMINATION	56
VIII. FILS DE LA SOLITUDE.....	64
IX. TROIS ETRES DE VENT	75
X. LE PAL DE LA VOLONTE.....	81